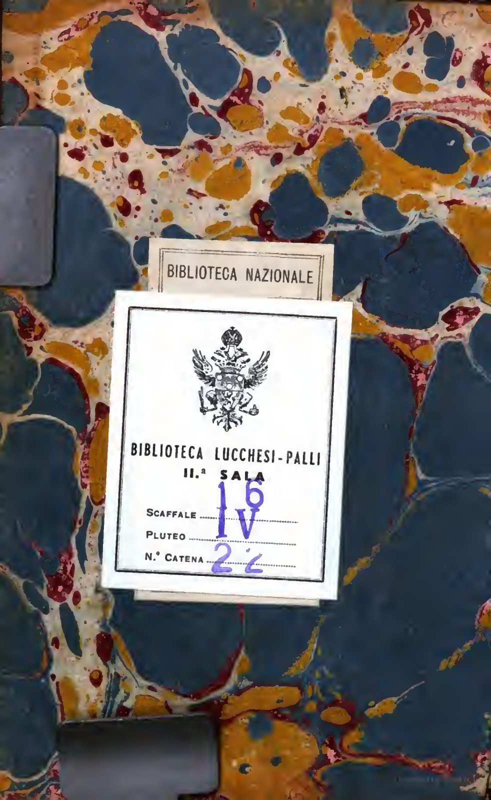
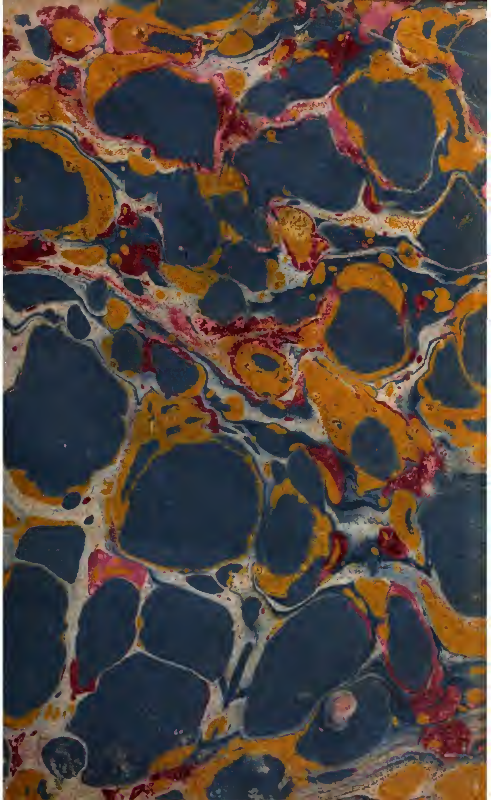




BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO IV
N.° CATENA 22





THÉÂTRE

D'ÉDUCATION.

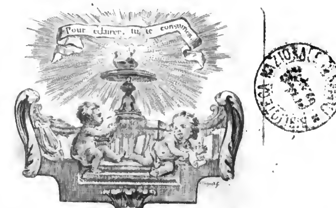
THÉÂTRE

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES.

Leçon commence, exemple acheve.
La Motte, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imprim.-Libraires, rue de la Harpe,
près S. Côme.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PRÉFACE.

BEAUCOUP DE LIVRES traitent de l'éducation, mais, jusqu'ici, tous les Auteurs de ces différens ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe: les principes généraux de morale & de vertu conviennent sans doute à tous les hommes; cependant chaque état doit avoir encore des préceptes particuliers, & chaque personne doit tâcher d'acquérir les qualités qui peuvent la distinguer dans sa condition.

Ce Volume est uniquement destiné à l'éducation des enfans de Marchands, d'Artisans; & même les personnes au-dessous de cette classe, pourront y trouver encore des leçons; les femmes-de-

chambre, les jeunes filles de boutique, y verront le détail de leurs obligations & de leurs devoirs. Elles y verront en action une vérité dont on desire qu'elles soient frappées : c'est que le moyen le plus certain de réussir, c'est d'être honnête, & que l'intérêt personnel bien entendu nous conseille de suivre le même plan de conduite que la vertu prescrit & fait chérir.

Il est au pouvoir de l'honnête-homme d'ennoblir, tel qu'il soit, l'état où le ciel l'a placé ; qu'il en apprenne les devoirs, qu'il les remplisse ; &, aux yeux de la raison, cet homme est un objet digne d'intérêt, d'estime & de vénération.

L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec

détail la claſſe de citoyens à laquelle ce Volume eſt offert : cette étude n'a fait que redoubler le deſir qu'elle avoit de lui conſacrer un ouvrage ; on trouve, en général, dans cette claſſe, de la piété, des mœurs pures, & l'union la plus touchante dans les familles ; & l'Auteur peut ajouter, avec vérité, que les perſonnages vertueux de ces petites Pièces ne ſont point des caractères chimériques, mais qu'ils exiſtent, & ſont ici repréſentés ſans aucune eſpèce d'exagération.

Puiſſe ce Volume être lu ſeulement par les Citoyens eſtimables pour leſquels il fut fait ; puiſſe-t-il occuper les momens de loiſir des bonnes mères qui chériſſent leurs enfans ! Qu'il ſoit trouvé, non dans une vaſte Bibliothèque,

mais ſur un comptoir : voilà le ſort & les ſuccès que l'Auteur lui deſire, & le ſeul but qu'elle ſe ſoit propoſé.



LA ROSIERE
DE SALENCY,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR imagine qu'on lira avec plaiſir quelques détails ſur Salency, & l'inſtitution reſpectable de la fête de la Roſe; il eſt impoſſible de ſatisfaire d'une manière plus intéreſſante la curioſité des Lecteurs à cet égard, qu'en citant le Mémoire qui a paru dans l'année 1774, en faveur de la Roſière, & qui eſt ſigné Me TARGET, Avocat, & Me TARGET, Procureur. On en a tiré tout ce qui avoit rapport à la Roſière & aux Salenciens.

» Il eſt un lieu ſur la terre où la vertu » ſimple & naïve reçoit encore quelques » honneurs publics. Ce lieu eſt loin de » la politeſſe & du luxe des Villes. C'eſt » un Village de Picardie. Là, s'eſt main» tenue, à travers les révolutions de » douze ſiècles, une cérémonie tou» chante qui fait couler des larmes, une

» ſolennité auguſte par ſa vénérable an-
» tiquité, & par ſes ſalutaires influences :
» là, le pur éclat des fleurs qui couronnent
» tous les ans l'innocence, en eſt à la
» fois le prix, l'encouragement & l'em-
» blême. L'ambition y dévore auſſi les
» jeunes cœurs ; mais c'eſt une ambition
» douce : la conquête eſt un chapeau de
» Roſes. L'appareil d'un jugement pu-
» blic, la pompe de la fête, le concours
» qu'elle attire, les regards fixés ſur la
» pudeur qui s'en honore en rougiſſant,
» la ſimplicité du prix, image des vertus
» qui l'obtiennent ; la tendre amitié des
» rivales, qui, en relevant le triomphe
» de leur Reine, cachent au fond de
» leur ame honnête, la timide eſpérance
» de régner à leur tour ; tous ces traits
» enſemble donnent à ce ſpectacle uni-
» que un appareil impoſant & gracieux
» qui fait palpiter tous les cœurs, fait
» briller dans tous les yeux les larmes
» de la vraie volupté, & change en paſ-

» sion la sagesse. Ce n'est pas tout d'être
» irréprochable, il est un genre de no-
» blesse, il est des preuves qu'on exige;
» noblesse, non de dignité & de rang,
» mais d'innocence & d'honnêteté. Ces
» preuves doivent embrasser plusieurs
» générations du côté du père & de la
» mère. Ainsi, toute une famille est cou-
» ronnée sur une tête, le triomphe d'une
» seule est la gloire de tous. Et le vieil-
» lard en cheveux blancs, qui pleure de
» tendresse sur la victoire remportée par
» la fille de son fils, reçoit en effet lui-
» même à côté d'elle, le prix de soixante
» années de vertus.

» Par-là, l'émulation devient générale
» pour un honneur commun; chacun
» craint par une action moins délicate,
» de détrôner ou sa sœur ou sa fille. La
» Rose promise à la plus sage, attendue
» avec émotion, distribuée avec justice,
» fixe la bonté, la droiture & les mœurs

» dans toutes les maisons ; elle attache
» le meilleur des peuples au plus paisible
» des séjours.

» L'exemple, le puissant exemple,
» agit même à distance ; il y développe
» le germe des actions honnêtes ; & le
» voyageur qui approche de ce terri-
» toire, s'apperçoit, avant d'y entrer,
» qu'il n'est pas loin de Salency. Depuis
» tant de siècles accumulés, tout a
» changé autour d'eux ; eux seuls trans-
» mettront à leurs enfans l'héritage pur
» qu'ils ont reçu de leurs pères : insti-
» tution grande à force d'être simple ;
» puissante, sous une apparence de foi-
» blesse : tel est le pouvoir presque mé-
» connu des distinctions ; telle est la
» force de ce ressort facile qui peut
» gouverner tous les hommes : semez
» l'honneur, & vous recueillerez les
» vertus.

» Si l'on consulte la possession, cette

» Fête eſt la plus antique cérémonie qui » exiſte. Si l'on s'attache à l'objet, c'eſt » la ſeule, peut-être, qui ſoit dédiée à » la vertu pure. Si la vertu eſt l'avan- » tage le plus utile & le plus cher à la » ſociété univerſelle, cet établiſſement, » qui l'encourage, eſt un bien public, na- » tional, & qui appartient à la France....

» Suivant une tradition perpétuée » d'âge en âge, Saint Médard, né à » Salency, propriétaire plutôt que Sei- » gneur du territoire de Salency, car il » n'y avoit point de fiefs alors, eſt le pre- » mier inſtituteur de cette belle Fête, » qui a fait fleurir la vertu durant tant » de ſiècles. Il eut la douce conſolation » de jouir lui-même du fruit de ſa ſageſſe, » & ſa Maiſon fut honorée de la cou- » ronne qu'il venoit de fonder. Sa Sœur » obtint le chapeau de Roſes ....

» Depuis le cinquième ſiècle, la Fête » touchante & précieuſe de la Roſe s'eſt

» perpétuée jusqu'à nos jours. A cette » Rose est attachée la pureté des mœurs, » qui de temps immémorial n'a jamais » souffert la plus légère atteinte ; à cette » Rose sont attachés le bonheur, la paix, » la gloire des Salenciens.

» Cette Rose est la dot, souvent la » seule dot que la vertu apporte avec » elle ; cette Rose forme le lien aimable » & doux d'un mariage concordant. La » fortune elle-même la recherche avec » empressement, & vient avec respect » la recueillir des mains d'une honorable » indigence. Une possession de douze » cens ans, & de si magnifiques avan- » tages, voilà le plus beau titre qui » existe sur la terre.

» Un grand moment pour la Fête de » la Rose, ce fut quand Louis treize » envoya du Château de Varennes à » Salency, le Marquis de Gordes, son » Capitaine des Gardes, quand ce Prince

» fit apporter de sa part à la Rosière le
» Cordon bleu & une bague d'argent.
» C'est depuis cette époque honorable
» qu'un ruban bleu à bouts flottans en-
» toure la couronne de Roses, qu'une
» bague y est attachée, & que les jeunes
» filles de son cortège portent sur leurs
» robes blanches un ruban bleu passé en
» écharpe .....

» Monsieur de Morfontaine assura,
» en 1766, une rente annuelle de cent-
» vingt livres en faveur de la Rosière,
» & cette rente, dont elle jouira toute
» sa vie, n'est reversible qu'après sa
» mort à chacune des filles qui seront
» couronnées, pour en jouir pendant
» un an. Cette noble générosité ne peut
» être payée que par les hommages pu-
» blics, & l'honneur seul en est la digne
» récompense. . . . . . .

» Quelques jours avant la Fête de
» Saint Médard, les Habitans s'assem-

» blent en préſence des Officiers de la
» Juſtice. Là, cette honnête compagnie
» délibère ſur l'importante affaire d'un
» choix dont l'équité fait toute la force.
» Ils connoiſſent tous les vertus qu'ils
» ont à couronner; ils ſont inſtruits de
» tous les détails domeſtiques de leur
» paiſible Village; ils n'ont & ne peu-
» vent avoir d'autre intention que d'être
» juſtes : l'enthouſiaſme & le reſpect
» pour la mémoire du Saint Inſtituteur,
» & pour la beauté de l'inſtitution,
» ſont encore tous vivans parmi eux.
» Ils nomment trois filles, trois ver-
» tueuſes Salenciennes; les trois plus
» vertueuſes des plus eſtimables famil-
» les. . . . .

» A l'inſtant la nomination eſt portée
» au Seigneur, ou à celui qu'il a prépoſé
» pour le repréſenter, & le Seigneur,
» libre de choiſir entre les trois filles,
» mais forcé de nommer l'une des trois,

» proclame la Reine de l'année. . . . .

» Huit jours avant la cérémonie, le
» nom de celle qui triomphe eſt an-
» noncé au Prône. . . . . .

» Le grand jour arrive : c'eſt le huit
» Juin de chaque année.

» Le Seigneur peut revendiquer l'hon-
» neur de conduire la Salencienne
» qu'on va couronner. Dans ce beau
» jour, elle eſt plus grande que tout
» ce qui l'entoure, & ſa grandeur eſt
» d'une nature qui n'a rien de commun
» avec les rangs. Le Seigneur a le beau
» droit d'aller prendre la vertu dans
» ſa chaumière, pour la mener en
» triomphe. . . . . Appuyée ſur le bras
» du Seigneur, ou de celui qu'il a
» choiſi pour le remplacer, la Roſière
» s'avance de ſa ſimple demeure ; elle
» eſt eſcortée de douze jeunes filles
» vêtues de blanc, décorées du cordon
» bleu, & de douze jeunes garçons,

» portant les livrées de la Rosière ; elle » est précédée d'instrumens & de tam- » bours qui annoncent sa sortie ; elle » passe dans les rues du Village, entre » les haies des spectateurs que la Fête » attire de quatre lieues. Le Public la » couvre des yeux & l'applaudit ; les » mères pleurent de joie ; les vieillards » retrouvent des forces pour suivre leur » Rosière chérie, & la comparent à celles » qu'ils ont vues dans leur enfance. Les » Salenciens sont fiers de sa vertu qu'ils » couronnent ; elle est à eux ; elle leur » appartient ; elle règne par leur choix, » elle règne seule, elle efface tout....

» La Rosière arrive à l'Eglise ; c'est » toujours au milieu du Public que sa » place est marquée, nulle autre ne » pourroit l'honorer : en sa présence il » n'y a plus de distinction pour per- » sonne : tout disparoît devant la vertu. » Un Prié-Dieu posé au milieu du Chœur,

» Chœur, à la vue de tous, eſt préparé » pour la recevoir ; ſon cortége ſe range » des deux côtés ; elle eſt le ſeul objet » du jour ; tous les yeux reſtent fixés » ſur elle, & ſon triomphe continue.

» Après Vêpres elle reprend ſa mar- » che ; le Clergé la précède ; le Sei- » gneur reçoit ſa main ; ſon cortége » l'accompagne ; le peuple ſuit & borde » les rues : des habitans ſous les armes » ſoutiennent les deux lignes ; nouvelles » acclamations, nouveaux hommages ; » elle parvient ainſi à la Chapelle de » Saint Médard ; les portes, ſans doute, » doivent reſter ouvertes : les bons Sa- » lenciens n'abandonneront pas leur Ro- » ſière au moment où le prix de la » vertu va être délivré ; c'eſt ici, ſur- » tout, qu'il eſt doux de la voir, qu'il » eſt glorieux pour elle d'être vue. L'Of- » ficiant bénit le chapeau de roſe, ac- » compagné de ſes ornemens ; il ſe

» retourne du côté de l'aſſemblée ; il » fait un Diſcours ſur l'objet de la Fête : » quelle impoſante gravité, quel auguſte » caractère ne prennent pas les paroles » du Paſteur qui célèbre en un tel mo» ment la Sageſſe ! Il tient à ſa main la » couronne, la Vertu, qui l'attend, eſt » à ſes pieds ; tous les ſpectateurs ſont » émus, tous les yeux humides, la per» ſuaſion eſt déjà dans les cœurs : c'eſt » l'inſtant des impreſſions durables. Il » poſe la couronne.

» Commence enſuite un *Te Deum*, » pendant lequel on ſe remet en marche.

» Le front orné de cette couronne, » & accompagnée comme elle l'étoit » quand elle alloit la recevoir, la Ro» ſière repaſſe par les mêmes lieux qu'elle » vient de parcourir ; ſon triomphe va » toujours croiſſant ; elle rentre dans » l'Egliſe, occupe la même place au

» milieu du Chœur, & achève d'enten-
» dre l'Office.

»Elle a de nouveaux hommages à rece-
» voir ; elle ſort, eſt conduite ſur une
» pièce de terre, où l'innocence couron-
» née trouve des vaſſaux tout prêts qui
» l'attendent, pour lui offrir des préſens.
» Ce ſont des dons ſimples, mais dont
» la ſingularité même prouve l'antiquité
» de cet uſage : un bouquet de fleurs,
» une flèche, deux balles, &c. &c.

» De-là, cette fille eſt conduite & ra-
» menée avec la même pompe chez ſes
» parens, dans ſa demeure, où elle of-
» fre, ſi bon lui ſemble, à ſon conduc-
» teur & au cortége, une collation
» champêtre. . . . .

» Cette Fête eſt d'un genre unique ;
» elle n'a point de modèle ailleurs. Il
» s'agit d'encourager la ſageſſe par des
» honneurs publics : ils doivent être ſans

» bornes. Où la vertu règne, il n'y a » point de rival : se réserver des distinc» tions en sa présence, c'est ne point sen» tir tout ce qu'on doit à son triomphe.

» Le premier caractère de cette Fête, » est que tout s'y rapporte à la Rosière, » que tout soit éclipsé par sa présence, » que son éclat soit direct & non réflé» chi ; que sa gloire n'emprunte rien de » la distinction des rangs, qu'elle n'ait » besoin de personne pour être grande » & respectable ; en un mot, c'est l'i» mage de la vertu qui brille : tout est » effacé devant elle. . . . . .

» Le Pasteur [1] est aussi respectable que » le troupeau est pur. En se montrant » le protecteur d'une Fête qui a garanti » les mœurs de la contagion générale,

1 Monsieur Sauvel, Prieur de Salency, bien digne en effet de cet éloge, par ses mœurs, ses vertus, & son amour véritablement paternel pour ses Paroissiens.

» il remplit le ſeul rôle qui puiſſe lui » convenir. Il eſt beau d'avoir à gou» verner des hommes droits, ſimples & » laborieux, heureux dans leur médio» crité, paiſibles dans leurs affaires ré» ciproques, dont il eſt ſans exemple » *qu'une ſeule* ait jamais été portée en » Juſtice; des hommes dont la pureté » n'a jamais été ſoüillée par un crime, » jamais ternie par une baſſeſſe, jamais » altérée par une ſeule condamnation; » des hommes, dont les humbles toits » préſentent, au ſein d'une indigence » active, les vertus des deux ſexes réu» nies pour le bonheur commun.



PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR de Salency.

LE PRIEUR de Salency.

MONIQUE, *vieille Payſanne de Salency.*

GENEVIÈVE, *Fille de Monique.*

HÉLÈNE, *Fille de Geneviève, nommée Prétendante à la Roſe.*

THÉRÈSE, URSULE, } *nommées Prétendantes à la Roſe.*

BASILE, *Fils de Geneviève.*

MARIANNE, *Voiſine de Geneviève.*

Madame DUMOND, *Marchande Épicière de Noyon.*

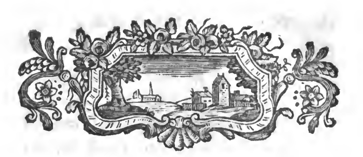
MIMI, *Fille de Madame Dumond.*

LE BAILLI, *Perſonnage muet.*

Troupes de Jeunes Salenciennes, Ménétriers, &c.

Les trois Prétendantes doivent être vêtues de blanc, & cheveux épars.

La Scène eſt à Salency.



LA ROSIERE DE SALENCY,

COMÉDIE.

La vertu sous le chaume attire nos hommages.
M. le Cardinal de Bernis.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une grande chambre de paysan. On voit d'un côté une armoire.

MARIANNE, HÉLÈNE.

MARIANNE.

Me vla pourtant revenue pour la Fête Dieu merci.

HÉLÈNE.

Vous avez été bien long-temps à Noyon.

MARIANNE.

Vraiment oui ; mon oncle étoit si malade ! Enfin, il est presque guéri, & il m'a dit comme ça : Marianne, vla le huit Juin, va-t'en à Salency voir le couronnement, tu reviendras demain...... Ma fine, là-dessus je suis partie, & par bonheur j'ai trouvé une Dame (une grosse marchande Épicière de la Ville) qui venoit aussi pour la Fête, & qui m'a amenée. Oh, c'est une brave femme ; a m'a ben fait jaser le long du chemin toujours, & sur Salency, & sur les Rosières... a vient loger chez M. le Prieur avec sa petite fille, Mademoiselle Mimi, qui est résolue, ah dame, faut voir, quoiqu'a n'ait que sept ans.... al a de l'esprit pus qu'a n'est grosse.... Mais, dites-moi donc, Hélène, eh bien, vous êtes des prétendantes, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE.

Oui ; j'ai été nommée, il y a huit jours, avec Ursule & Thérèse....

MARIANNE.

C'eſt vous qu'aurez le chapeau, je le gagerois ben.

HÉLÈNE [1].

Pourquoi ? Urſule & Thérèſe ſont de ſi bonnes filles ! ... Oh, je ne ſerai pas dépitée, je vous aſſure, ſi l'une ou l'autre obtient la roſe. ... Thérèſe, ſur-tout ; je l'aime tant ! Vous le ſavez, Marianne, nous avons toujours été enſemble comme deux ſœurs. ...

---

1 On ne fait point parler tout-à-fait en langage payſan les Prétendantes à la Roſe, parce qu'à Salency toutes les jeunes filles qui peuvent y prétendre ſont très-diſtinguées par les Dames de la famille de leur Seigneur, qu'elles vont ſans ceſſe au Château, & que cette communication leur ôte abſolument toute eſpèce de groſſièreté villageoiſe. On peut connoître à Salency, ſeulement par le langage & les manières, celles qui ont eu le chapeau de Roſes, ou celles à qui la voix publique le deſtine. Et d'ailleurs, en général, tous les habitans de Salency ſont auſſi diſtingués des autres payſans par leurs manières & leur langage que par leurs mœurs & leurs vertus.

MARIANNE.

Thérèſe eſt une gentille fille, ben douce, ben ſerviable, ben appriſe; mais avec tout ça, vous valais mieux qu'elle; n'y a qu'une voix là-deſſus..... Et puis vot mère a eu la roſe, dans ſon temps, & puis Monique vot grand-mère, a été Roſière auſſi; tout ça compte, dame c'eſt juſte..... c'eſt vrai qu'on ne trouvera pas, dans Salency, une pus brave famille que la vôtre..... Défunt vot père étoit le plus digne homme!..... A propos, Baſile, vot frère, eſt ben joyeux, je parie..... vla Thérèſe prétendante, quand a n'auroit pas la roſe, c'eſt toujours un grand honneur d'avoir été nommée parmi les trois; ça l'y aſſure quaſiment la Roſe d'ici à deux ans. Baſile aime Thérèſe, & vot mère n'entend pas raiſon là-deſſus; a m'a dit pus de cent fois: *n'gnia qu'une Roſière qu'aura mon garçon*; a n'en démordra pas déjà..... Alle vous a une tête, ma voiſine Geneviève.... oh, c'eſt une maîtreſſe femme!.... Mais, dites-donc, Hélène, al eſt ſortie, vot mère?....

HÉLÈNE.

Oui, elle eſt allée chez M. le Prieur.

MARIANNE.

Eh vraiment oui; M. le Prieur & M. le Bailli [1], vla les Juges des Roſières, faut ben leux conter ſes raiſons..... Mon Dieu, c'eſt comme ſi j'entendois Geneviève, alle en dégoiſe tout des plus belles ſur vot compte, je vous en réponds.... Hélène par-ci, Hélène par-là.... ah, je la vois d'ici... A n'oubliera pas de défiler tout du long la kirielle de Monique, vot grand-mère, que vous avez tant ſoignée, gardée, veillée....

HÉLÈNE.

Non, non, ma mère ne parlera pas de ça; eſt-ce qu'il y a de quoi ſe vanter donc?....

1 Le Prieur ſur-tout connoiſſant mieux les jeunes filles qu'aucun autre, par le compte qu'il en rend, contribue plus que perſonne au couronnement. Le Seigneur nomme la Roſière, mais c'eſt d'après les dépoſitions qui ſont portées chez le Prieur & le Bailli.

Eſt-ce qu'on peut faire autrement ? Quand on a une grand'-mère, faut ben l'aimer & la ſoigner, peut-être....

MARIANNE.

Apparemment, ça va ſans dire : mais pourtant, n'gnia pas de fille à Salency pus révérencieuſe à ſa grand-mère, que vous l'êtes au vis-à-vis de Monique...... car on ne vous voit preſque jamais les Fêtes & Dimanches venir danſer ſur la grande place, & ça pour reſter à la maiſon avec Monique ; & ſi vous aimez la danſe très-bien, & vous n'avez que dix-ſept ans ! Oh, dame, à votre âge c'eſt ben édifiant.... ça fait plaiſir à un chacun.... ça mérite la roſe..... Auſſi moi, dès tout-à-l'heure, je m'en vas auſſi chez M. le Prieur faire comme les autres mes dépoſitions, & je l'y conterai tout ce que j'ai ſu le cœur.... & toutes les jolivetés que je ſais de vous.

HÉLÈNE.

Ma voiſine, je vous en prie, parlez lui de Thérèſe.

MARIANNE.

Mais, Dieu me pardonne, on croiroit qu'ou ſeriais faut y dire fâchée d'avoir la Roſe!

HÉLÈNE.

Ah ſûrement, Marianne, je le deſire plus que perſonne; quand je penſe que je l'aurai peut-être aujourd'hui, le cœur me bat d'une force..... Tenez, depuis huit jours, je n'en ferme pas l'œil..... Je me dis comme ça: mon Dieu, ſi l'on me couronne, quelle joie ici dans la maiſon!.... Quel contentement pour ma mère!...... Et ma pauvre grand-mère, qu'eſt-ce qu'elle dira?... ça la rajeuniroit de vingt ans!.... Ah, Seigneur, que je ſerois donc heureuſe!.... Et mon frère, & ma maraine, & mon couſin Félix!.... comme y ſeroient tous joyeux!.... & Théréſe auſſi, ſoyez-en ſûre, Marianne; elle eſt prétendante, mais, quoique ça, elle me verroit donner la Roſe avec plaiſir..... Urſule ne m'envieroit pas non plus; ainſi, voyez donc combien je dois ſouhaiter la Roſe, puiſque mon bonheur ne chagrineroit perſonne,

& qu'il donneroit tant de ſatisfaction à ma famille !

MARIANNE.

Sans compter pour vous un mari dans l'année. . . . . Eh , ne faut pas rougir ; vous ſavez ben que dès qu'une fille eſt couronnée, c'eſt à qui l'aura , & que tous les garçons du Village la demandent : la meilleure dot ici, c'eſt le chapeau de roſes ; pardi, c'eſt naturel que la plus ſage ſoit la mieux aimée. Les hommes ſeroient ben nigauds, s'ils ne penſoient pas comme ça. Mais, j'entends la voiſine, je crois ? . . . . .

HÉLÈNE.

Ah, oui ; vla ma mère. . . .





SCÈNE II.

GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE.

MARIANNE, *à Geneviève.*

EH, bon jour donc, voisine....

GENEVIÈVE.

Ah, ah, la commère Marianne!.... & depuis quand?

MARIANNE.

J'arrive pour voir couronner Hélène....

GENEVIÈVE.

Marianne, quel jour que celui-ci!...... J'ai été Rosière, il y a aujourd'hui vingt ans; je m'en ressouviens comme d'hier; j'étois ben tremblante, j'avois ben des inquiétudes; jusqu'au moment de la déclaration, j'étois ni plus ni moins qu'une hébétée.... mais tout cela n'étoit rien au prix des angoisses d'une pauvre mère qui souhaite la couronne pour sa fille!..... Il me paroît que je recevrai mille fois pus d'honneur du couronnement de cette chère

enfant, que je n'en ai eu du mien. Si vous saviez toutes les pintes de mauvais sang que j'ai fait depuis quinze jours, depuis hier surtout! ..... Ah, Marianne, faut être mère pour comprendre ça ......

MARIANNE.

Pourtant, vous me disiez, il y a six semaines, que vous étiez comme sûre qu'Hélène auroit la Rose.

GENEVIÈVE

J'avois tort de dire ça; il y a tant de filles à Salency qui valent ben Hélène! ...... Le bon Dieu punit les orgueilleux, Marianne, vla une terrible pensée........ Enfin, plus en plus le moment approche, & plus en plus je suis craintive! ....

MARIANNE.

Avez-vous trouvé M. le Prieur?

GENEVIÈVE.

Non; il étoit sorti.... J'y retournerai.

MARIANNE.

Il est bien affairé aujourd'hui.

GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Ah, je vous en réponds.

MARIANNE.

Dame, il eſt Juge, & ça donne du tintoin.....

GENEVIÈVE.

Et puis il eſt ſi conſciencieux!.... Avec ça, il nous aime tous comme ſi nous étions ſes enfans!....

MARIANNE.

On l'y donneroit tout l'or du Pérou, qu'il ne quitteroit pas Salency....

GENEVIÈVE.

Oh c'eſt ben ſûr....... Le digne cher homme!.... Que le Seigneur nous le conſerve..... Mais, Hélène, dis-moi donc où eſt not mère.....

HÉLÈNE.

Elle s'eſt couchée, elle dort..... Elle n'a pas clos l'œil la nuit paſſée....

GENEVIÈVE.

Elle eſt dans des tranſes ſur le couronne-

ment! .... Ah, Sainte Vierge, pourvu qu'a n'en tombe pas malade! .... (*Se retournant.*) Qu'est-ce qui tasticote donc autour de la porte? Vas voir, Hélène.

HÉLÈNE *va ouvrir la porte.*

Ma mère, c'est Thérèse.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, MARIANNE, THÉRÈSE, HÉLÈNE.

THÉRÈSE.

MADAME Geneviève, je viens vous avertir que M. le Bailli est chez lui, si vous voulez y aller...... ma mère & celle d'Ursule y sont....

GENEVIÈVE.

En te remerciant, mon enfant, j'y vais.

THÉRÈSE.

Il y a déjà tout plein de monde sur la Place, & des Etrangers, & des Messieurs, & des belles Dames! ....

GENEVIÈVE.

Ah, Jésus! ....

MARIANNE.

Faut que j'aille voir ça...

GENEVIÈVE.

Venez, ma commère, donnez-moi le bras, vous me conduirez chez M. le Bailli, car je suis si assotée, que je ne saurois quasiment marcher; y me paroit que tout tourne à l'entour de moi....

MARIANNE, *lui donnant le bras.*

Allons, allons voisine, je vous soutiendrai, (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

AH, nous vla donc toutes fines seules, j'en suis bien aise, Hélène; j'avois bonne envie de jaser avec toi sur not aventure d'hier....

J'y penſe & repenſe toujours du depuis..... Ah, Sauveur, quelle repentance j'ai eue de t'avoir comme ça laiſſée à l'abandon!..... Si on ſavoit ça, je ſerois une fille perdue, ma pauvre Hélène....

HÉLÈNE.

Va, ſois tranquille, je t'ai promis le ſecret, n'y a pas de crainte que j'y manque.

THÉRÈSE.

Vois-tu, Hélène, ce n'eſt pas que j'en veuille à la Roſe; c'eſt toi qui l'auras, tout le Village s'y attend; n'y a pas ſeulement une ame qui aille à l'encontre de ça.... Je ſais ben même qu'Urſule devroit paſſer avant moi, mais pas moins j'ai été nommée prétendante, vla toujours un grand bonheur.... Hélène, je te dis tout.... Baſile!.... enfin ma mère ſeroit toute glorieuſe ſi j'épouſois Baſile.... Baſile, fils, petit-fils, & frère de Roſières, car tu vas l'être, c'eſt ſûr: eh ben, ſi cette malheureuſe hiſtoire eſt ſue, tout eſt dit.... me vla rayée des prétendantes, me vla exclue

de la Rofe pour toujours! .... ma mère en mourroit, & moi auffi, Hélène..... Ça me fige le fang d'y penfer feulement! ....

HÉLÈNE.

Exclue de la Rofe! ... ne dis donc pas ça, Thérèfe, c'eft terrible à entendre! ..... Au bout du compte, tu n'as pas fait un fi grand mal .... eh ben, t'as eu peur, tu étois laffe, y falloit faire ben du chemin, & puis repaffer par ce bois qui eft noir comme un four, tu n'as pas ofé..... vla tout pourtant...

THÉRÈSE.

Et la bonne action que je t'ai laiffée faire toute feule! ..... & toi donc, qui as eu le courage de reconduire la vieille femme jufqu'à Chauni! ..... Je fuis pourtant fâchée, Hélène, qu'on ne fache pas ça de toi; mais, Dieu merci, ça t'eft inutile pour gagner la Rofe.... Seigneur, quand je penfe qu'il t'a fallu repaffer par ce bois à la nuit clofe! ...

HÉLÈNE.

Oh, j'y ai eu ben peur; je me reffouvenois

de toutes les hiſtoires de revenans de la commère Marianne!... Je n'avois pas une goute de ſang dans les veines!.....

THÉRÈSE.

Et juſtement, la vieille Mathurine qu'eſt morte ſamedi dernier, & qu'alloit toujours là ramaſſer des feuilles.

HÉLÈNE.

Faut qu'a me ſoit venue dans l'eſprit pus de vingt fois.

THÉRÈSE.

Pas moins, tu n'as rien entendu?

HÉLÈNE.

Si fait.... J'entendois de temps en temps comme un bruit de feuilles!.... *Fri, frou*, *fri, frou*, tout à l'entour de mes oreilles!...

THÉRÈSE.

Ah, Sauveur!... ça feſoit *fri, frou*.

HÉLÈNE.

Tout comme quand on ramaſſe des feuilles!

THÉRÈSE.

Quelle pitié!... c'étoit l'ame de la pauvre Mathurine.... T'es ben heureuſe encore de ne l'avoir pas vue!.... Nanette avec ſa mère avant-hier au ſoir l'y ont parlé....

HÉLÈNE.

Oui, je le ſais ben... Elles l'on vue ſous la figure d'un grand mouton blanc.

THÉRÈSE.

D'un mouton gros comme un veau, à ce que m'a dit Nanette... Pour moi, j'en ſerois morte.... Mais, conte-moi donc, à quelle heure es-tu revenue à la maiſon? Qu'a dit ta mère?

HÉLÈNE.

Ah, Thérèſe, pour ne te pas faire tort, j'ai menti pour la première fois de ma vie..... vla ce qui m'a le plus coûté. Je ſuis arrivée à neuf heures; ma mère étoit toute tranſie de crainte; *& pourquoi donc ſi tard, Hélène? Et pourquoi donc eſt-ce que tu reviens ſans feuilles? Et où eſt donc Thérèſe?*... A toutes ces queſ-

tions-là j'étois ben ahurie; mais j'ai répondu comme nous en étions convenues: *ma mère, j'ai laissé Thérèse à deux pas d'ici; mon âne est tombé dans un fossé, nous avons été je ne sais combien de temps à l'en retirer*, & puis d'autres raisons encore. Ma mère a cru tout cela, j'en étois ben aise; & pourtant ça me fesoit de la peine de voir qu'elle donnoit là-dedans. . . . Ça m'alloit au cœur, Thérèse, si bien que j'en pleurois. . . . Et toi, comment t'en es-tu tirée?

THÉRÈSE.

Je suis revenue par le petit chemin qui est derrière le Village, & qui est si plein d'orties que personne n'y passe, & puis je me suis rendue à not maison en sautant par-dessus la haie du jardin, pour n'être pas vue; ensuite je me suis cachée dans not grange jusqu'à la nuit, où j'ai eu aussi peur que si j'avois été dans le bois; c'est-là que je pensois à toi, que je me repentois, que je sanglotois. . . . . Je me disois: si j'avois eu plus de courage, je serois avec Hélène, & nous serions rentrées toutes

deux la tête levée & bien glorieuſes dans le Village !..... Au lieu de ça, faut qu'Hélène cache ſa bonne action pour cacher ma faute... Et je pleurois, & je pleurois, Dieu ſait !.... Enfin, quand la nuit a été tout-à-fait tombée, je ſuis reſſortie par le jardin, je ſuis rentrée dans la maiſon par le Village, & j'ai dit à ma mère le même conte que t'as fait à la tienne.

HÉLÈNE.

Perſonne ne nous a vues revenir ſéparément; la bonne femme de Chauni ne ſait pas nos noms, ainſi jamais au grand jamais on ne découvrira cette aventure. Et je te jure encore, ma chère Thérèſe, que de la vie je n'en ouvrirai la bouche, telle choſe qui arrive.

THÉRÈSE, *l'embraſſant.*

O Hélène ! que je t'aime !....

HÉLÈNE.

Va, tu n'aimes pas une ingrate ! Mais on frappe à la porte, je crois..... (*Elle crie:*) On y va....

THÉRÈSE.

C'eſt, Dieu me pardonne, la voix de M. le Prieur ! .... Eh vraiment oui c'eſt lui..... Et avec cette Dame Marchande de Noyon qu'a amenée Marianne.....

SCÈNE V.

M. LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, HÉLÈNE, THÉRÈSE.

HÉLÈNE.

AH, mon Dieu, ma mère qu'eſt ſortie !....

LE PRIEUR.

Bon jour Hélène ; voilà Madame Dumond qui eſt venue exprès de Noyon pour voir la Fête....

Madame DUMOND.

Et pour faire connoiſſance avec les Prétendantes....

LE PRIEUR.

En voilà deux....

Madame DUMOND.

Il faut que je les embraſſe ; comme elles ſont jolies ! .... (*Hélène & Thérèſe font la révérence.*)

HÉLÈNE.

Je t'en prie, Thérèſe, vas voir ſi tu pourras retrouver ma mère....

THÉRÈSE.

J'y cours. (*Elle ſort.*)

MIMI, *en montrant Hélène.*

Maman, n'eſt-ce pas que c'eſt celle-là qui ſera Roſière ?

HÉLÈNE.

Oh, Mameſelle, je ne ſuis pas la plus méritante, tant s'en faut....

MIMI.

Oh, Maman, priez M. le Prieur qu'il lui donne la Roſe ! ....

Madame DUMOND.

Oui, oui, cela ſe fait bien comme cela....

MIMI.

Dame, voilà pourtant la plus jolie, & la

plus blanche encore ; les autres ſont noires comme tout.

Madame DUMOND.

Écoute donc, Mimi, tu n'aimes pas la petite Gogo, la fille de notre voiſine ?....

MIMI.

Pardi non, elle m'égraſigne toujours, je ne l'aime pas du tout.

Madame DUMOND.

Elle eſt pourtant bien jolie & bien blanche....

MIMI.

Oui, mais elle eſt méchante comme je ne ſais quoi....

Madame DUMOND.

Il vaut donc mieux être bonne que d'être belle ?

MIMI.

Mais, eſt-ce qu'on ne peut pas être belle ſans égraſigner ?

Madame DUMOND.

Oh, ſiſait. Mais la beauté paſſe, & la bonté

dure; & puis c'eſt par la bonté qu'une petite fille fait le contentement de ſon papa & de ſa maman; c'eſt la bonté qui fait aimer : tu vois donc bien que c'eſt elle ſeule qui mérite des récompenſes.

MIMI.

Ah, oui, c'eſt juſte, je me ſouviendrai de cela. Ainſi, Maman, c'eſt donc la plus bonne qu'on va couronner ?

Madame DUMOND.

Sûrement. Mais, Monſieur le Prieur, vous m'aviez promis que vous me feriez voir dans cette maiſon-ci ce qu'il y a de plus curieux à Salency ?

LE PRIEUR.

Cela eſt vrai. Tenez, Madame Dumond, regardez-bien cette armoire ! .... elle renferme de précieuſes richeſſes....

Madame DUMOND.

Comment donc ?

MIMI.

Ah, que je voudrois qu'on l'ouvrît ! ....

LE PRIEUR.

Hélène, pourroit-on en avoir la clef?

HÉLÈNE.

Je vais voir si ma grand'mère veut me la donner.

MIMI.

Maman, voulez-vous bien que j'aille avec elle?

Madame DUMOND.

Oui, vas.

(*Hélène prend Mimi par la main & sort.*)

LE PRIEUR.

Cette famille, Madame Dumond, est bien en effet une des plus considérables de Salency; si vous connoissiez la piété, la charité de ces gens là !.... & comme ils sont respectés dans le Village!.... car ici les vertus seules impriment le respect.

Madame DUMOND.

Vous êtes bien heureux, Monsieur le Prieur, d'avoir de bonnes ames comme cela à gouverner.

LE PRIEUR.

Ah, j'en bénis tous les jours la Providence! Imaginez, Madame Dumond, que depuis vingt ans que je ſuis ici, je n'ai pas vu faire une mauvaiſe action, je n'ai pas connu un malhonnête homme! .... Pour vous donner une idée de la pureté de leurs mœurs & de leur morale, il faut que je vous conte la raiſon qui a fait refuſer l'année paſſée la Roſe à une jeune fille. Elle étoit parfaitement ſage & modeſte, il n'y a pas d'exemple qu'ici l'on ſoit autrement; mais des témoins dépoſèrent, & il fut prouvé qu'elle avoit paſſé preſque tout un jour ouvrier dans l'oiſiveté, & que ſon frère s'étoit moqué d'un vieillard; & elle fut exclue tout d'une voix.

Madame DUMOND.

Les fautes des Parens comptent donc auſſi?

LE PRIEUR.

Vraiment oui, ce qui fait que cette Roſe tient en reſpect les garçons comme les filles; vous ſentez bien que les pères & les frères

prennent garde à eux..... Tenez, ce jeune garçon dont je viens de vous parler, qui contribua à l'exclusion de sa sœur, étoit au moment de se marier, & sur cela, les parens de la fille rompirent tout.

Madame DUMOND.

Oh, je comprends cela, & qu'une Rosière honore toute la famille....

LE PRIEUR.

Sûrement, chacun en particulier pouvant se flatter qu'il a contribué de quelque chose au couronnement.

Madame DUMOND.

Mais il y a un article qui m'embarrasse; ceux qui déposent contre les Prétendantes sont des Salenciens?

LE PRIEUR.

Oui....

Madame DUMOND.

Eh bien, cela doit faire parmi eux des piques, des haines?.....

LE PRIEUR

LE PRIEUR.

Nullement. Toute dépofition dénuée des preuves les plus pofitives ne feroit pas reçue; ce n'eft ni l'envie ni l'averfion qui dépofent, c'eft le noble defir que la rofe ne tombe pas fur un objet médiocre...... L'ambition des honneurs & des richeffes produit fouvent les cabales & les noirceurs; mais cette Rofe, ce prix fimple & champêtre, offert à la vertu, ne fait naître qu'une louable émulation, & ne peut qu'épurer encore les cœurs innocens qui brûlent de l'obtenir. Mais, j'entends revenir Hélène.... Ah, la bonne Monique, fa vieille grand-mère, eft avec elle.



SCÈNE VI.

LE PRIEUR, Madame DUMOND, MIMI, MONIQUE, HÉLÈNE, THÉRÈSE.

(*Monique soutenue par Hélène, qui de l'autre côté tient Mimi par la main.*)

LE PRIEUR.

BON JOUR, mère Monique; comment va la santé?

MONIQUE.

Eh, M. le Prieur, tout doucement.... Dame j'aurai, vienne la Saint Louis, quatre-vingt ans sonnés; on se sent de ça.... Les jambes me manquent; j'ai ben du mal pour marcher.

Madame DUMOND.

Il faudroit lui donner une chaise.

MONIQUE.

En vous remerciant, Madame, je m'asiterai donc, sous vot bon plaisir. (*Hélène lui donne une chaise auprès de l'armoire. Elle s'assied.*)

LE PRIEUR.

Mère Monique, nous avions envoyé Hélène pour demander la clef de votre armoire.

MONIQUE.

Oh, vraiement, je ne donne pas comme ça la clef de not trésor à une jeunesse, c'est bon quand elle sera Rosière, s'il plaît au bon Dieu que je vive assez pour voir ça; mais je vous l'ai apportée la clef; la voilà, M. le Prieur.

LE PRIEUR [1].

Vous allez voir, Madame Dumond, les plus beaux titres de famille qui existent sur la terre; tenez, regardez.

Madame DUMOND, *regardant dans l'armoire.*

Ah, ah, qu'est-ce que c'est donc qu'il y a sous toutes ces petites niches de verre?

---

1 Ces détails ne sont point imaginés, ils sont exactement vrais, ainsi que tout ce qui est dit dans cette pièce relativement aux mœurs & aux coutumes des Salenciens.

LE PRIEUR.

Des Roſes ſèches ! . . . .

MONIQUE.

Ah oui, a ſont ſèches, car il y en a qui ont ben pus de cent ans !

MIMI.

Ah, maman, c'eſt joli . . . . c'eſt comme des reliquaires !

LE PRIEUR.

Eh bien, Madame Dumond, vous ne dites mot.

Madame DUMOND.

Je ſuis toute ſaiſie ! ... Comment ! il y a eu autant de Roſières dans cette famille que je vois-là de roſes ?

MONIQUE.

Ah, il y en a ben pus ; j'ai eu une autre fille qu'eſt morte & qu'a eu une troupe de filles ; toutes les Roſes de ce côté-là nous manquent, & puis mon père s'étoit remarié, & ſes enfans, comme de juſte, ont hérité des

Roses; nous n'avons que celles de la droite ligne.

Madame DUMOND, *regardant toujours dans l'armoire.*

Elles ont toutes des étiquettes?

LE PRIEUR.

Oui, ce sont les noms des Rosières.

MONIQUE.

M. le Prieur, vous qui connoissez tout ça comme vot Pater, montrez à Madame la Rose de Marie-Jeanne Bocard, c'est la pus ancienne, à ce que je crois.

LE PRIEUR.

N'est-elle pas tout en haut?

MONIQUE.

Oui. Pouvais-vous l'avindre?

LE PRIEUR.

Oui, je la tiens. Voyons la date.... (*Il lit:*) 1520.

Madame DUMOND, *tenant cette Rose qui est sous un verre.*

Mil cinq cent vingt!....

MONIQUE.

Vla une riche pièce, pas vrai ? ....

MIMI, *regardant la Rose.*

Quoi ! c'étoit-là une Rose ? Comme ça change ! ....

MONIQUE.

Hélène, montre un peu celle de Catherine Javelle, qu'est là en-bas....

HÉLÈNE.

Oui, ma mère ....

MONIQUE.

Catherine Javelle étoit la sœur de ma mère, & a mourut toute jeune; son histoire est drôle....

LE PRIEUR.

Contez-nous-la, mère Monique.

MONIQUE.

Faut donc qu'ou sachiez qu'a lavoit son linge au grand étang; a n'avoit avec elle qu'un petiot garçon de sept ans d'âge, pour porter le linge; vlà que tout d'un coup Jeannot... (y s'appeloit Jeannot, c'étoit le fils de la pauvre Michelle.)

LE PRIEUR.

Et il vit encore, ce Jeannot, c'eſt le bonhomme Rouſſel? ....

MONIQUE.

Tout juſte.... Mais, Monſieur le Prieur, vous ſavez l'hiſtoire!....

LE PRIEUR.

N'importe, allez toujours....

Madame DUMOND.

Oh, je vous en prie, Madame Monique.

MONIQUE.

Eh ben donc! .... j'ai perdu le fil.....

HÉLÈNE.

Ma mère, vous en étiez à *Vla que tout d'un coup*, & *au bord de l'étang*.

MONIQUE.

Ah..... Vla que tout d'un coup Jeannot tombe dans l'étang la tête la première, *floque*, le vla dans l'eau.... Ma fine là-deſſus ma tante Catherine Javelle n'en fait pas à deux, a s'y

jette auſſi à corps perdu, puis a repêche Jeannot comme un gougeon, & revient avec lui ſur le bord.

Madame DUMOND.

Ah, Ciel!

LE PRIEUR.

Il eſt bon de ſavoir que cet étang eſt très-profond.

MONIQUE.

Oh, c'eſt une abyme.... Enfin les vla donc ſur le gazon; mais Jeannot avoit tant bu d'eau, tant bu d'eau, qu'il étoit comme pâmé.... Ma tante ſe prit à dire: qu'eſt-ce que je vas faire de cet enfant, & puis de mon linge?.... Y ſe feſoit tard, y falloit revenir à la maiſon, y falloit faire une demie lieue, a n'avoit point d'aide, alle étoit toute tremblante, toute boulverſée; malgré ça a prend Jeannot à califourchon ſur ſes épaules, alle abandonne tout ſon linge, & alle revient comme ça au Village.

Madame DUMOND.

Et j'eſpère qu'elle fut Roſière dans l'année.

MONIQUE.

Oh, mon Dieu, oui. Il n'y a qu'heur & malheur, comme on dit : c'eſt ben heureux pour une jeune fille de trouver des occaſions comme ça ; dame, ç'a n'arrive pas tous les jours.

Madame DUMOND.

Ah, Monſieur le Prieur, le plus curieux de Salency, ce n'eſt pas le ſpectacle de la Fête ; c'eſt de voir, c'eſt d'entendre tout cela.

LE PRIEUR.

Je vous l'avois bien dit..... (*Il regarde à ſa montre.*) Mais, il eſt midi, il faut nous en aller.

Madame DUMOND.

Je ne peux pas ôter les yeux de deſſus cette armoire.

LE PRIEUR.

En effet, ces titres reſpectables, ces preuves de vertu, valent bien ces vieux morceaux de parchemins dont certaines gens tirent tant de vanité.

Madame DUMOND.

Ma foi, je verrois tous les parchemins du monde d'un œil ſeç, & quoi que j'en aye, en regardant ces Roſes deſſéchées, je ſens les larmes me rouler dans les yeux!.... Ah, combien je ſuis fâchée que Mimi n'ait pas cinq ou ſix ans de plus!.... elle auroit ſenti cela.

MIMI.

Maman, faudra me ramener quand je ſerai pus grande.

LE PRIEUR.

Elle a raiſon, c'eſt un bon air à reſpirer pour une jeune fille que celui de Salency!.... Adieu, mère Monique....

MONIQUE.

Mon Dieu, Monſieur le Prieur, Geneviève ſera bien fâchée.....

LE PRIEUR.

Je reviendrai....

MONIQUE.

Monſieur le Prieur, la déclaration ſera toujours à cinq heures?....

LE PRIEUR.

Oui, mère Monique, (*Il lui prend la main.*) Ma bonne-femme, tranquillifez-vous.... je vous en prie.....

MONIQUE.

O bon Sauveur !.....

LE PRIEUR.

Adieu.... à tantôt.

Madame DUMOND.

Adieu, ma chère Madame Monique.

MONIQUE.

Vot fervante, Madame.

(*Madame Dumond & le Prieur fortent.*)

HÉLÈNE *va leur ouvrir la porte, & leur fait plufieurs révérences, que Madame Dumond lui rend après l'avoir embraffée. Pendant ce temps Monique refte feule fur le devant du Théâtre.*

MONIQUE.

Monfieur le Prieur dit comme ça que *je me tranquillife*, c'eft bon figne!..... le bon

Dieu le veuille! ..... (*à Hélène qui revient.*) Hélène, as-tu entendu M. le Prieur? ....

HÉLÈNE.

Mon Dieu oui, ma mère, j'en ſuis encore tout ſans deſſus deſſous. .... Il vous tenoit la main?

MONIQUE.

Et il me la ſerroit, mon enfant.... Je n'ai pas oſé lui parler de toi, à cauſe de cette Dame....

HÉLÈNE.

O ma mère..... j'ai, à préſent, un bon preſſentiment!

MONIQUE.

Et moi auſſi..... Seigneur, je te verrois aujourd'hui, dans cinq heures, avec la couronne de Roſes! ...... Après ça je mourrai tranquille..... Mais, écoute donc, ma fille, ne vas pas prendre de la gloriole pour ça, ne vas pas croire que tu vaux mieux qu'Urſule ou Thérèſe; ça gâteroit tout.

HÉLÈNE.

Pourquoi eſt-ce que j'en ſerois glorieuſe? Si je ſuis couronnée, c'eſt à vous, c'eſt à ma mère que je le devrai; je ne ſuis vaniteuſe que d'être votre fille à toutes les deux....

MONIQUE.

Pauvre petite!.... viens me baiſer...... Dieu te bénira, tu le mérites.... Mais, quoi donc!..... tu pleures, je crois?

HÉLÈNE.

C'eſt vrai.... je penſe qu'à préſent que vous vous flattez que j'aurai la Roſe, ſi par malheur je ne la gagne pas .... vous ſerez ſi chagrine...., ſi chagrine....

MONIQUE.

Ne ſanglotte donc pas comme ça.... Eh bien, mon enfant, ſi tu ne l'as pas, faudra ben ſe ſoumettre; eſt-ce qu'il faut être rétif contre la divine Providence, donc?..... Mais M. le Prieur m'a dit d'être tranquille, y n'a pas jeté ça pour rien, je t'en réponds...... Allons, ma fille, ferme l'armoire, car y faut

que tu ailles préparer le dîner..... Ton frère n'eſt pas encore revenu?

HÉLÈNE.

Non, ma mère, il eſt toujours à l'autre bout du Village, chez ce pauvre Robert, qui eſt ben malade, & qui n'a de conſolation que dans la compagnie de Baſile ; & mon frère, qui aime Robert comme ſes yeux, veut reſter avec lui du moins juſqu'à l'heure de la cérémonie.

MONIQUE.

C'eſt ben fait, c'eſt ben fait. Rends-moi ma clef.... J'eſpère que je rouvrirai encore ce ſoir cette armoire pour y ſerrer ta couronne.

HÉLÈNE.

O ma chère mère!

MONIQUE.

Donne-moi ton bras, ma fille. Allons, viens. (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRIEUR, GENEVIÈVE.

LE PRIEUR.

OUI, ma chère Geneviève, il faut que je vous parle en particulier.

GENEVIÈVE.

Mon Dieu, Monſieur le Prieur, vous avez un air tout je ne ſais comment.... ça m'interdit....

LE PRIEUR.

J'ai de l'inquiétude, je vous l'avoue.....

GENEVIÈVE.

Vous allez m'annoncer quelque malheur....

LE PRIEUR.

Vous ſavez l'affection particulière que j'ai toujours eue pour votre famille ; je vais vous dire une choſe qui vous fera beaucoup de

peine, ma chère bonne femme, & cela me coûte cruellement.

GENEVIÈVE.

Ah, Jesus Maria!.... ça regarde Hélène?

LE PRIEUR.

Justement.

GENEVIÈVE.

C'est possible? .... Y a des dépositions contre elle?

LE PRIEUR.

Cela est vrai, & . . . d'assez graves!...

GENEVIÈVE.

Ah, Monsieur le Prieur, ce sont des menteries.....

LE PRIEUR.

Ne pleurez pas, ma chère Geneviève..... peut-être Hélène se justifiera-t-elle? Il faut l'entendre.

GENEVIÈVE.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est donc?...

LE

LE PRIEUR.

On l'a vue revenir hier à la nuit toute ſeule.

GENEVIÈVE.

C'eſt faux; Thérèſe étoit avec elle....

LE PRIEUR.

Non. Thérèſe eſt revenue ſur les cinq heures furtivement; elle s'eſt cachée, mais elle a été vue.

GENEVIÈVE.

Eh ben, Monſieur le Prieur, c'eſt faux.... c'eſt faux.... Hélène.... où eſt-elle?.... (*Elle crie de toute ſa force.*) Hélène, Hélène... Ah, la voilà.

HÉLÈNE, *accourant.*

Ma mère....

GENEVIÈVE, *au Prieur.*

Ah ça, je ne l'y parle pas en cachette, je ne l'y fais pas le bec..... Interrogez-la, M. le Prieur....

HÉLÈNE, *à part.*

Mon Dieu, qu'a donc ma mère?...

GENEVIÈVE.

Hélène mentir! .... Hélène! .... Ah c'eſt trop fort pour me faire peur ..... puiſque c'eſt ça qu'on dit, je n'ai pas de crainte.

LE PRIEUR, *à Hélène.*

Approchez, mon enfant, & répondez-moi ſans détour.

GENEVIÈVE.

A n'eſt pas ſubtile, je vous en réponds; je mets ma main au feu qu'a n'a jamais barguigné à dire la vérité une ſeule fois dans ſa vie....

HÉLENE, *à part.*

Je tremble.....

LE PRIEUR.

Hélène, vous avez été juſqu'ici l'exemple du Village, je vous crois encore les mêmes vertus; je ſuis perſuadé qu'une fauſſe apparence a trompé ceux qui vous accuſent aujourd'hui; mais enfin, tout-à-l'heure, pluſieurs témoins viennent ſéparément de dépoſer la même choſe contre vous.....

GENEVIÈVE.

Vous la tenez ſur le gril ; faut pas tant de lanternages..... Eh ben, Hélène, y diſent que t'es revenue toute ſeule du bois hier à la nuit, & que Thérèſe s'étoit cachée..... Seigneur, la couleur lui manque !.... C'eſt de ſurpriſe, M. le Prieur, je la connois.... je ſuis ſûre d'elle !.....

LE PRIEUR.

Mais, répondez, Hélène..... cette imputation eſt-elle fauſſe ?.... Vous avez un moyen bien facile de vous juſtifier ; je vais, ſi vous voulez, vous nommer les témoins & vous confronter avec eux.

GENEVIÈVE.

Eh ben, Hélène ?....

HÉLÈNE, *à part.*

Ah, quel martyre !.....

LE PRIEUR.

Si le fait eſt vrai, & ſi vous le niez, ſongez que vous traiteriez de calomniateurs ceux qui

n'ont dit que la vérité!.... Pourquoi ces larmes, pourquoi ce défefpoir, fi vous êtes innocente?

HÉLÈNE.

Oui, je fuis innocente.....

GENEVIÈVE.

Eh, parle donc, dis donc tes raifons..... Je commençois, Dieu me pardonne, à trembler quafiment, le froid m'en court par tout le corps.... Explique-toi, Hélène.

HÉLÈNE.

Je ne faurois..... (*A part.*) ô Thérèfe!....

GENEVIÈVE.

Comment, vous ne fauriais?.... Mais ça ne fe peut pas!.... C'eft qu'al eft fi niaife.... Réponds-moi tanfeulement..... M'as-tu menti hier?.... (*d'un ton févère.*) Hélène!.... feroit-y vrai?.... Non, alle eft toute effarouchée, al a perdu la tramontade.... Hélène!...... ma fille, parle donc, tu me mets dans des angoiffes!......

HÉLENE.

O ma mère!..... Je fuis innocente.

GENEVIÈVE.

Tu n'as donc pas menti ? .... Les témoins ſont des calomnieux, pas vrai ? .....

HÉLÈNE.

Oh, non, non.......

GENEVIÈVE.

Comment, malheureuſe ! ....

HÉLÈNE.

Ma chère mère, ſi vous ſaviez ! ....

GENEVIÈVE, *avec emportement.*

Toi, ma fille ! .... Je te renonce .... Ah, Seigneur, que ne ſuis-je morte avant d'avoir vu ça.... (*Elle tombe en ſanglottant ſur une chaiſe.*)

HÉLÈNE, *ſe jetant à ſes genoux.*

Eh ben, ma mère, écoutez-moi ! ....

GENEVIÈVE, *la repouſſant.*

Laiſſe-moi de repos ....

LE PRIEUR, *prenant la main de Geneviève.*

Pauvre chère femme ! ....

GENEVIÈVE.

Ah, Monſieur le Prieur, ayez pitié de nous; ſauvez l'honneur d'une brave famille; j'ai un garçon, faudra-t-il qu'il ſoit entaché! . . . . . j'en mourrois! . . . .

LE PRIEUR.

Par reſpect pour votre famille, j'aſſoupirai cette aventure, le fond en ſera ignoré; je vous promets que Thérèſe ne ſera point interrogée, elle ſeule pourroit tout découvrir.....

HÉLÈNE, *ſanglottant.*

On ne découvriroit rien à mon déshonneur toujours! . . . .

GENEVIÈVE.

Tais-toi, indigne! . . . .

LE PRIEUR.

En effet, Hélène, pouvez-vous avoir le front de vous ſoutenir innocente, quand vous avouez que vous avez menti, que vous êtes revenue ſeule, que vous avez renvoyée Thérèſe? . . . .

HÉLÈNE.

Ah, M. le Prieur, je ne l'ai pas renvoyée;

elle eſt revenue de ſon plein gré, je peux dire ça du moins.

GENEVIÈVE.

Impudente!.... Enfin, toute la trame ſort donc de ta bouche!..... T'es revenue après Thérèſe à la nuit!.... T'as fait cent menſonges!.... & faut que j'entende ça de mes deux oreilles!.... O ma pauvre mère! comme elle va tomber de ſon haut!....

LE PRIEUR.

L'heure de la déclaration s'approche....

GENEVIÈVE.

La déclaration!.... & j'eſpérois que cette malheureuſe.... Ah, n'y a pus de joie pour moi!....

HÉLÈNE.

C'eſt trop, c'eſt trop, faut que je parle....

GENEVIÈVE.

Ne m'approche pas....

HÉLÈNE.

Ma mère, ma mère, écoutez!....

GENEVIÈVE.

Insolente ! (*Elle la pousse rudement, Hélène tombe à quelques pas sur ses genoux. Elle lève les mains au Ciel en s'écriant :* ô mon Dieu !)

GENEVIÈVE *en larmes, s'approche d'elle & la relève.*

Elle s'est fait mal !.... y me manquoit ça !....

HÉLÈNE.

Non, ma mère .... mais écoutez....

LE PRIEUR.

Ne perdons plus de temps Geneviève, venez chez M. le Bailli, pour l'engager à ne pas ébruiter cette malheureuse affaire ; les témoins eux-mêmes, par égard pour vous, se prêteront volontiers à ce ménagement......

GENEVIÈVE.

Sauvez ma famille, M. le Prieur, ayez compassion de nous.

LE PRIEUR.

Hélène, que ceci vous fasse rentrer en vous-même ; j'entrevois dans votre conduite des

autes dont je n'ai point encore vu d'exemples à Salency ; sans vos respectables parens, vous n'en seriez pas quitte pour la perte de la couronne.... & dites-vous bien que les dignes exemples que vous avez toujours reçus vous rendent encore plus coupable. Allons, partons, ma chère Geneviève....

HÉLÈNE.

Un moment... ma mère...

GENEVIÈVE.

Effrontée! si tu bouges t'auras ma malédiction.

HÉLÈNE, *tombant sur une chaise.*

Je n'en puis plus!....,

GENEVIÈVE.

Allons, Monsieur le Prieur; oh, Seigneur, quel jour de désolation!.... (*Elle sort avec le Prieur.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE *seule, se soulevant.*

MA mère !.... (*Elle retombe.*) Le cœur me manque !..... Elle est partie !.... j'allois peut-être tout dire, & Thérèse étoit perdue.... & mon frère au désespoir !.... Y s'aiment, y s'épouseront du moins, y feront heureux !... Mais moi, que deviendrai-je ?.... Je n'ai rien à me reprocher, ça me soutiendra !..... Ma plus rude peine, c'est le chagrin de ma mère !..... vingt fois j'ai voulu lui avouer la vérité .... & pourtant j'avois promis le secret à Thérèse !... mais ma mère ! la voir si courroucée contre moi, ça me perçoit le cœur .... seulement d'y penser j'en frissonne !.... O que la colère d'une mère est terrible ! Et que doit-elle donc être quand on la mérite ?.... Ma mère.... dont je n'ai jamais eu que des paroles de douceur, comme elle m'a traitée !....... mon Dieu, comme j'ai tremblé de la tête aux pieds, lorsqu'elle m'a dit : *je te renonce* !..... Ah, Sauveur,

j'aurai toujours ce son-là dans l'oreille!...... ça m'a été au fond de l'ame ..... dans ce moment j'étois prête à tout déclarer; mais, par bonheur pour la pauvre Thérèse, ma mère n'a pas voulu m'entendre...... Mais aussi j'ai eu tort, j'aurois pu cacher la faute à Thérèse, & conter l'histoire de la femme!..... Non, on auroit toujours su que j'étois revenue seule; & puis on auroit envoyé à Chauni chez la femme, qui auroit dit que Thérèse l'avoit abandonnée!.... N'y avoit pas moyen de se tirer de là.... Enfin le bon Dieu voit mon innocence, ça doit me consoler!.... Pourtant je n'aurai jamais la Rose, & ma mère, & ma pauvre grand'-mère qui croyent que je serai couronnée! .... Ah, que je suis malheureuse!.... non, non, je ne trahirai point Thérèse, je l'ai promis ...... mais quand son mariage sera fait, je dirai tout à ma mère, je ne pourrois pas vivre sans ça!...., O Basile! ô Thérèse! que vous me coûtez cher........ Ciel, quelqu'un vient; ah, cachons mes larmes!

SCÈNE III.

HÉLENE, MARIANNE.

MARIANNE.

HÉLENE ! . . . mais tu pleures mon enfant.....
Qu'est-il donc arrivé ?.....

HÉLÈNE.

Je n'ai rien, Marianne.....

MARIANNE.

Et mais . . . . t'es pâle comme un linge !.....

HÉLÈNE.

Faut que j'aille retrouver ma grand'mère....
Adieu, Marianne..... (*à part, en s'en allant.*)
Allons nous cacher jusqu'après le couronnement. (*Elle sort.*)

MARIANNE, *seule.*

Je reste sotte comme un bahu !.... Quéque tout ça signifie ?.... La commère Geneviève d'un autre côté qu'est toute tremblante & comme une déchevelée !.... & Basile.... Oh, y a quéque chose là-dessous.... Ah, vla Thérèse.

SCÈNE IV.

MARIANNE, THÉRÈSE.

MARIANNE.

DITES-MOI, Thérèse, avez-vous vu Geneviève ?

THÉRÈSE.

Non ; pourquoi ? ....

MARIANNE.

Oh, c'est que je viens de la rencontrer moi.... Alle alloit chez M. le Bailli ; j'ai voulu l'y parler ; mais à ne voyoit ni n'entendoit.... &, tout d'un coup, son fils Basile, qui revenoit de chez Robert pour la cérémonie, s'est approché d'elle :.... *Va-t-en*, l'y a-t-elle fait, *va-t-en, mon pauvre garçon, retourne chez Robert*.... Et puis a l'y a marmoté je ne sai quoi à l'oreille ; Basile, a rougi, pâli, & pleuré ; il a mis comme ça ses deux mains sur ses yeux ; il s'est assis sur une pierre. M. le Prieur qu'étoit avec Geneviève, l'y a parlé aussi tout-bas.... Et enfin,

M. le Prieur & Geneviève ont continué leux chemin.

THÉRÈSE.

Eſt-il poſſible?.... Et Baſile qu'eſt-il devenu?....

MARIANNE.

Oh, il eſt reſté-là un bon bout de temps à rêvaſſer, les yeux fichés en terre.... J'étois à deux pas, je me ſuis approchée: quand y m'a vu il a fait un friſſon, y m'a jeté un regard tout effaré; & puis il a pris ſes jambes à ſon cou, & s'eſt enfui du côté de la maiſon de Robert.

THÉRÈSE.

Ciel!.... Où eſt Hélène?....

MARIANNE.

Hélène pleure; quand je ſuis arrivée a s'eſt ſauvée.

THÉRÈSE.

Comment!....

MARIANNE.

Thérèſe, le cœur m'en ſaigne; mais je vois

ben qu'Hélène a fait quéque faute qui va l'y ôter la Rose....

THÉRÈSE.

Elle! Hélène!.... Pourriez-vous le croire?...

MARIANNE.

C'étoit la perle du Village.... Je sais ben ça..... Pas moins je gagerois qu'il y a des dépositions contre elle....

THÉRÈSE.

Des dépositions...... Ah, courrons. (*Elle sort en courrant de toutes ses forces.*)

MARIANNE, *seule.*

En vla ben d'un autre!...... je crois qui sont tous foux; c'est comme un vertigo..... (*On entend appeler derrière le théâtre.*) Hélène, Hélène!

MARIANNE.

J'entends la voix de Monique; oui, c'est elle.....



SCÈNE V.

MARIANNE, MONIQUE.

MONIQUE.

HÉLÈNE.... où est-ce qu'elle est donc?

MARIANNE, *allant donner le bras à Monique, qui marche avec peine.*

Je ne sais, mère Monique, mais asitez-vous, je vais l'appeler.

MONIQUE.

Vla la première fois que je ne la trouve pas quand j'en ai besoin.

MARIANNE.

Mais, est-ce qu'a n'étoit pas avec vous tout-à-l'heure?

MONIQUE.

Non; & j'ai voulu venir ici, Marianne, parce que la porte donne sur la Place, & que vla bientôt le moment de la déclaration..... Si mon Hélène est Rosière, j'entendrai les Ménétriers

nétriers un peu plus tôt... O Marianne, comme mon cœur ſaute! ....

MARIANNE, *à part.*

La pauvre femme ne ſait rien; faut pas l'y dire, ça la tueroit.

MONIQUE, *criant.*

Hélène, Hélène ....

MARIANNE, *criant auſſi, & s'avançant dans le fond du théâtre.*

Hélène, Hélène, vot grand'-mère vous appelle.... J'entends ſon pas, .. al accourt.

SCÈNE VI.

MONIQUE, MARIANNE, HÉLÈNE.

MONIQUE.

VIENS DONC, ma fille....

MARIANNE, *à part.*

Comme al a l'air triſte! ....

HÉLÈNE.

Ma mère.....

MONIQUE.

Eh ben, mon enfant, y s'en va cinq heures!... t'es toute pensive; pour moi, grace au Ciel, je n'ai point d'inquiétudes..... Mon Dieu, qu'est-ce qui vient?....

MARIANNE.

C'est Geneviève.

SCÈNE VII.

MONIQUE, GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!.....

MONIQUE.

Approche Geneviève; sais-tu des nouvelles?

GENEVIÈVE, *à part.*

Ma mère, ô ciel!.... & Marianne!.... faut se taire. (*Haut.*) Ma mère, que faites-vous-là? vous seriais mieux dans vot chambre.

MONIQUE.

Non, ma fille.... C'eſt ici, il y a aujourd'hui vingt ans, que j'ai vu not Seigneur te venir prendre par la main.... C'eſt ici que je t'ai vue couronner, Geneviève..... t'en ſouviens-tu, comme tu te pendis à mon cou.... comme nous pleurions....... O que le bon Dieu m'envoie encore une joie pareille, & puis qu'il diſpoſe de moi!.... Je ſortirai de ce monde ſans avoir rien à ſouhaiter davantage....

GENEVIÈVE, *à part.*

Elle m'arrache l'ame.

HÉLÈNE, *à part.*

O quelle épreuve!...

MONIQUE.

Viens ici contre moi, Hélène, donne-moi ta main: c'étoit comme ça que je tenois ta mère quand toute la bande arriva chez nous... Ma fille, tu la vaudras ta mère, t'es prudente, véritable, modeſte comme elle... N'eſt-ce pas, Geneviève?

GENEVIÈVE, *à part.*

O mon Dieu, mon Dieu. . . .

MONIQUE.

Mes enfans, vous êtes ſaiſies, vous ne ſonnez mot, c'eſt naturel . . . . moi qui ai eu deux filles & une ſœur Roſières, je ſuis un peu plus hardie, mais pas moins le cœur me bat bien fort. . . . (*Elle regarde Hélène dont elle tient la main.*) Comme t'es rouge ! . . . . . a tremble comme la feuille ! . . . . Geneviève, viens donc a raſſurer, cette pauvre petite; viens la baiſer, je t'en prie ! . . . Hélène, vas à ta mère....

HÉLÈNE, *ſe jetant au col de Monique en ſanglottant.*

O ma chère mère, y n'y a pus que vous que j'oſe embraſſer ! . . .

GENEVIÈVE.

Hélas ! . . .

MONIQUE.

Pourquoi donc, mon enfant ? . . . Geneviève, à qui en as-tu ? . . . . Je ne t'ai jamais vue comme-ça ? . . .

MARIANNE, *à part.*

Oh, fûrement, il y a de terribles chofes là-deffous ! ....

MONIQUE.

Allons encore une fois, Geneviève, venez embraffer not enfant ; cours vers elle, Hélène !

HÉLENE, *d'un ton fuppliant à fa mère.*

Ma mère ! .... *(Elle fait un pas. A part.)* Ah, quel regard ! ... *(Elle s'arrête.)*

MONIQUE.

Eh ben ?....

GENEVIÈVE.

Ma mère .... c'eft que je fuis fâchée que vous croyiez fi fort qu'elle fera couronnée !

MONIQUE.

Comment ? .... Sais-tu de mauvaifes nouvelles ? ... Tu te tais. ... La Rofière eft nommée ? ....

GENEVIÈVE.

Je l'ignore.

MONIQUE.

Ah, vous me faites queuques cachoteries....

Et Basile, à l'heure qu'il est, pourquoi n'est-il pas ici?.... Marianne! ... vous pleurez toutes!

GENEVIÈVE.

Ciel! j'entends du bruit.... Ah, que va-t-on nous annoncer?.... O ma mère, si vous m'aimez, ayez du courage, de la résolution....

MONIQUE, *en pleurant.*

Ah, mon enfant, on en n'a pus à mon âge....

HÉLÈNE.

O Dieu, protégez-moi!....

SCÈNE VIII.

MONIQUE, GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE, THÉRÈSE, *hors d'haleine, les cheveux en désordre, accourant précipitamment.*

THÉRÈSE.

HÉLÈNE!....

GENEVIÈVE.

Que signifie cette grande hâte?....

THÉRÈSE, *voyant Hélène, se précipite dans ses bras.*

Hélène!... t'es nommée Rosière!.....

HÉLÈNE.

Comment!

MONIQUE.

Dieu! ....

GENEVIÈVE.

Se peut-il?....

MARIANNE.

Quel bonheur.

THÉRÈSE, *embrassant Hélène à plusieurs reprises.*

Hélène, Hélène est couronnée!.... madame Geneviève, j'étois seule coupable; j'ai tout déclaré, Hélène est Rosière!

GENEVIÈVE.

Je me meurs!...

HÉLÈNE, *la recevant dans ses bras.*

O ma mère!...

MONIQUE.

Geneviève? ....

HÉLÈNE, *tenant toujours sa mère.*

Hélas, ma mère! ... de l'eau, Thérèse..... Marianne!....

MONIQUE.

Ça l'a trop saisie!....

THÉRÈSE.

La vla qui revient!....

HÉLÈNE.

Elle ouvre les yeux!....

GENEVIÈVE.

Hélène!.... ma fille!...

MONIQUE.

Al te tient.... al est Rosière....

GENEVIÈVE.

Ah, c'est-y vrai?....

THÉRÈSE.

Vous le verrez, on va venir la chercher; j'ai laissé la marche à trois cens pas d'ici, je

n'ai fait qu'un ſaut, & eux qui ſont en cortége vont lentement....

GENEVIÈVE, *embraſſant Hélène.*

Chère Hélène!.... ma pauvre enfant.. t'es innocente!... t'es Roſière!... O Seigneur, on ne meurt ni de chagrin ni de joie!...

MONIQUE.

Mais, qu'eſt-ce qu'on me cachoit donc?....

GENEVIÈVE.

Mais, Thérèſe, qu'as-tu donc déclaré?.... Hélène pourtant hier eſt revenue ſeule, a m'a menti?....

THÉRÈSE.

Vla l'hiſtoire: Hier nous ſommes parties pour aller ramaſſer des feuilles dans le petit bois; là, nous avons trouvé une vieille femme tombée dans un foſſé; elle étoit bleſſée, a pleuroit, nous l'avons tirée de là, & puis a nous a dit qu'elle étoit de Chauni, mais qu'elle ne pouvoit pas y retourner; moi, j'ai propoſé de la mettre ſu not âne, & de l'amener chez

nous; & qu'eſt-ce qui la panſera, a fait Hélène? Y a des Chirurgiens à Chauni, c'eſt-là qu'il faut la mener. La bonne-femme là-deſſus a ſanglotté de joie, en diſant qu'elle voudroit ben retourner à Chauni. Allons, allons, dit Hélène, c'eſt comme fait, & puis elle la met ſu ſon âne.... Mais, fis-je, y a pus d'une lieue d'ici à Chauni; nous ne ſerons pas revenues à neuf heures.... faudra traverſer le bois à la nuit.... Je ſais que t'es peureuſe, dit Hélène, eh ben, va-t-en, j'irai ſeule.... Mais, Hélène, t'es peureuſe auſſi...... Je ne la ſuis plus..... Enfin, nous nous ſommes débattues encore quelque temps, & puis finalement le cœur m'a manqué; j'ai laiſſé-là Hélène & la femme, après être convenues qu'Hélène cacheroit ça, & que je ne me montrerois dans le Village qu'à la nuit.

GENEVIÉVE.

O Hélène!.... je n'étois pas digne d'avoir un enfant comme toi; je t'ai accuſée, rebutée, maltraitée.....

HÉLÈNE.

Eh, ma mère, pouviez-vous faire autrement, quand les apparences.....

GENEVIÈVE.

Les apparences! .... je ne devois pas les croire....

MONIQUE.

Je ſuis toute émerveillée! ....

MARIANNE.

Ça coupe la parole!.....

HÉLÈNE.

Mais, ma mère, voyez donc ce que Thérèſe a fait pour moi; elle eſt allée s'accuſer.....

MARIANNE.

Ah, pardi, ſans barguigner; quand je l'y ai dit qu'ou pleuriais tretous, al a deviné la cauſe du grabuge, & al eſt partie comme un éclair.

GENEVIÈVE.

Cette chère fille! ....

MONIQUE.

La bonne ame! ....

GENEVIÈVE, *à Thérèse.*

T'as donc été trouver M. le Prieur?...

THÉRÈSE.

Oui; au moment où l'on alloit s'assembler pour le dernier jugement, j'ai demandé à parler, sur la grande place, devant tout le monde; on ne vouloit pas m'entendre, mais j'ai fait tant de train, qu'on n'a pu me refuser; y se sont tous assemblés, & là j'ai conté mon histoire de bout en bout; au même moment on a crié: *vive Hélène, not Rosière.* Not Seigneur, M. le Prieur, M le Bailli, l'ont déclarée tout de suite, & je suis accourue.

GENEVIÈVE.

Va, cette action-là répare celle d'hier, qui, après tout, n'étoit qu'une peur d'enfant que l'âge corrigera.... Thérèse, Basile t'aime, je le sai; demain, ma fille, j'irai te demander pour lui à ta mère....

THÉRÈSE.

O Madame Geneviève!....

HÉLÈNE, *embrassant Thérèse.*

Chère Thérèse! ....

MONIQUE, *à Geneviève.*

Tu m'as prévenue, Geneviève, j'allois dire ça....

GENEVIÈVE.

J'étois ben sûre, ma mère, que vous ne m'en dédiriez pas. ..... Mais, qu'est-ce que j'entends?...

THÉRÈSE.

Ce sont les ménétriers ..... c'est toute la bande...

GENEVIÈVE, *à Hélène.*

Mon enfant .... va demander à ta grand'-mère sa bénédiction!

HÉLENE, *courant se jeter aux genoux de Monique.*

Que mes deux chères mères me bénissent, & que le Seigneur me les conserve! (*Monique & Geneviève l'embrassent.*)

MONIQUE.

Je ne saurois parler! .... mais le bon Dieu

lit dans mon cœur, il voit tout le bien que je te ſouhaite !....

GENEVIÉVE.

Sois toujours pieuſe & ſage comme tu es, vla tout ce que nous pouvons lui demander de mieux pour not chère & digne enfant !...

MARIANNE.

L'heureuſe famille !....

THÉRÈSE.

O Baſile ! ... où eſt-il ? ...

GENEVIÉVE.

Faut l'envoyer chercher, Marianne....

MARIANNE.

J'y vas !... Ah, le vla avec tout le monde....

(*On entend une muſique champêtre dans le lointain.*)



SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE SEIGNEUR, LE PRIEUR, LE BAILLI, MONIQUE, GENEVIÈVE, MARIANNE, HÉLÈNE, BASILE, THÉRÈSE, Madame DUMOND, MIMI, *quelques autres Dames, Troupe de jeunes Filles, Ménétriers, &c.*

BASILE, *accourant & devançant tout le monde, va se précipiter au col d'Hélène, toujours à genoux devant sa grand'-mère & sa mère. Monique est assise.*

MON Hélène!.... ma sœur!....

GENEVIÈVE & MONIQUE.

Mon fils!.... (*Ils s'embrassent en pleurant. Le reste des Spectateurs s'arrête pour contempler ce tableau.*)

MONIQUE.

Mes enfans, aidez-moi à me lever....... (*Ils lui donnent le bras. Le Seigneur, le Prieur & le Bailli s'avancent.*)

LE SEIGNEUR.

Ma chère Madame Monique, quel beau jour pour vous & pour Salency! ..... car une bonne action d'une Salencienne nous honnore tous! ..... (*Toutes les jeunes Filles entourent Hélène pour l'embrasser, avec l'air de la joie & de l'attendrissement. Le Seigneur, au Prieur, en montrant les jeunes filles.*) Un étranger, en voyant ce spectacle, devineroit-il qu'Hélène, dans ce moment, n'est entourée que de ses rivales! ....

LE PRIEUR.

Heureux l'homme qui sait apprécier l'inestimable bonheur de posséder ce fortuné coin de la terre! ....

MONIQUE, *au Seigneur.*

Pour que rien ne manque à not satisfaction, nous vous demandons la permission, not bon Seigneur, de marier Basile à Thérèse? ...

BASILE.

O Ciel! ...

LE

LE SEIGNEUR.

Vous ne pouviez mieux faire, mère Monique; Thérèse est digne d'être votre fille. Je ne l'admire pas d'avoir déclaré la vérité; elle eût été un monstre en la taisant : mais je la loue de la manière noble & franche dont elle a fait l'aveu de sa faute. Elle auroit pu ne confier ce secret qu'à deux ou trois personnes, c'en étoit assez pour faire rentrer Hélène dans tous ses droits à la Rose; au lieu de cela, elle a voulu faire éclater le triomphe de son amie à tous les yeux; c'est dans la grande Place qu'elle a conté son histoire, ne cherchant point à s'excuser, ne songeant qu'à faire valoir Hélène, & croyant, par cette action, perdre à jamais la Rose & sa réputation. Voilà ce qui mérite l'estime, les éloges des bons Salenciens, & le titre que vous lui offrez..... Mais, ne différons plus la cérémonie touchante qui doit couronner la vertu : venez, Hélène, séparez-vous un instant de vos dignes parens; je vais vous conduire à l'Eglise, c'est le plus beau de mes droits; il m'honore trop pour qu'il me

ſoit poſſible de le céder même à votre mère. (*Il s'approche d'elle & lui préſente la main; Hélène fait la révérence, & s'appuie ſur ſon bras.*) Geneviève, vous allez nous ſuivre? ..... Et vous, mère Monique, pourrez-vous venir? ....

MONIQUE.

Oui, oui, not Seigneur, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans.

GENEVIÈVE.

Ma chère bonne mère, nous allons vous aider, Baſile, Thérèſe & moi.

MONIQUE.

Allons, mes chers enfans, ſoutenez donc vot heureuſe vieille mère....

LE SEIGNEUR.

Je ramenerai ici la Roſière, comme je le dois, enſuite j'eſpère qu'elle voudra bien, avec ſa famille & tout le Village, venir au château danſer juſqu'à la nuit.

MONIQUE.

Ah, de grand cœur....

LE SEIGNEUR.

Allons, partons.... & marchons doucement, à cauſe de la bonne mère Monique...
(Le Seigneur, conduiſant la Roſière, paſſe devant; enſuite Monique ſoutenue par Geneviève, Baſile & Thérèſe. Le Prieur & le Bailli vont ſur la même ligne. Les jeunes Filles après; les curieux, les Dames étrangères & les Ménétriers ferment la marche. Auſſi-tôt que la marche commence, les Ménétriers jouent un air champêtre. Madame Dumond & Mimi reſtent les dernières. Tout le monde ſort, à l'exception de Madame Dumond & de Mimi.)

MIMI.

Eh bien, maman, pourquoi donc ne les ſuivez-vous pas; c'eſt ſi beau!

Madame DUMOND.

J'en ſuis toute abaſourdie!... Ah, j'ai fait quatre lieues pour voir ça, & je ne ſuis qu'une Marchande.... Mais vois-tu, Mimi, ça mériteroit la préſence d'une Reine; oui, une Reine

ſeroit ravie, extaſiée en voyant ces bons, ces dignes Salenciens..... je le gagerois!.....

MIMI.

Maman, allons donc les retrouver....

Madame DUMOND.

Allons, viens. Ah, que ne ſuis-je née à Salency. (*Elles ſortent.*)

FIN.

LA MARCHANDE
DE MODES,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

G iij

PERSONNAGES.

Madame DUPRÉ, *Marchande de Modes*.

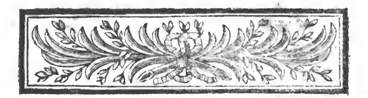
JUSTINE, *première Fille de boutique*.

ANNETTE,
MARTHE,
JOSEPHINE,
ISABELLE, } *Filles de Boutiques*.

La Marquise de LINCÉ.

La Baronne d'ELSAC.

La Scène est à Paris, chez Madame Dupré.



LA MARCHANDE DE MODES,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un comptoir ; on voit dans le fond une porte vitrée qui donne sur la rue.

Madame Dupré assise & travaillant, Justine est à côté d'elle ; après Justine, Annette ; de l'autre côté sont rangées Marthe, Isabelle & Josephine, travaillant aussi : des lumières sont posées sur les comptoirs.

Madame DUPRÉ, *après un moment de silence, lève la tête & voit vis-à-vis d'elle les jeunes filles qui parlent tout bas.*

EH bien, Mesdemoiselles, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces chuchoteries-là ? . . . . . .

Eſt-ce comme cela que vous travaillez ?... Il faut donc toujours avoir l'œil ſur vous ? . . . Ah, dans votre état, il eſt bien néceſſaire d'être laborieuſes, appliquées . . . . voyez Juſtine. . . a-t-elle jamais l'oreille au guet, le nez en l'air? Elle ne ſonge qu'à ſon ouvrage . . . & pourtant elle aime à rire comme une autre, c'eſt de ſon âge; mais il y a temps pour tout. (*Ici un grand ſilence.*) Juſtine, du fil. . . .

JUSTINE.

En voilà, Madame.

(*Un ſilence, après lequel les jeunes filles, vis-à-vis Madame Dupré, éclatent de rire, en ſe cachant, & comme malgré elles.*)

Madame DUPRÉ.

Eh bien ? . . . .

MARTHE.

Mon Dieu, Madame, c'eſt Mademoiſelle Joſephine qui nous fait rire. . . .

JOSEPHINE.

Ah, Mademoiſelle, c'eſt vous qui avez commencé. . .

MARTHE.

Moi ? ... Je n'ai rien dit. ...

Madame DUPRÉ.

Je ne trouve point mauvais que vous vous divertissiez, pourvu que l'ouvrage aille son train ; il faut bien, d'ailleurs, passer quelque chose à la jeunesse ; mais ce que je vous demande, expressément, c'est de ne point me faire de cachoteries, & de ne pas parler bas, Vous devez toutes me regarder comme votre mère, & vous auriez tort d'avoir des secrets pour moi.

ISABELLE.

Oh pour cela, Madame, il faudroit que nous fussions bien ingrates, si nous ne vous aimions pas de tout notre cœur ! ... moi, surtout ! .... (*Elle soupire.*)

Madame DUPRÉ.

Il est sûr que je ne veux que votre bien... (*Après un silence.*) Allons, il est sept heures, il faut que je sorte.... Justine, vas me chercher mon mantelet.

JUSTINE, *se levant.*

Madame, allez-vous sortir seule ?

Madame DUPRÉ.

Oui, je vas chez Madame de Clémont. (*Justine sort.*)

MARTHE.

Madame de Clémont, qui demeure dans la rue de Richelieu ? . . .

Madame DUPRÉ.

Justement.

JOSEPHINE.

J'ai été deux fois chez elle ; c'est une Dame d'un certain âge, mais bien aimable. . .

Madame DUPRÉ.

Ah, pour cela oui ; j'ai eu l'honneur de la servir pendant quinze ans, je sais ce qui en est... Je lui dois ma fortune ; c'est-elle qui m'a mariée, établie, & mise à la mode. Aussi il n'y a rien au monde que je ne fisse pour elle.

ANNETTE.

C'est bien naturel.

JOSEPHINE.

C'eſt la mère de Madame la Marquiſe de Lincé ?

Madame DUPRÉ.

Oui.

JOSEPHINE.

Oh quelle eſt jolie, Madame la Marquiſe de Lincé !

MARTHE.

Et bonne! ...

ISABELLE.

Je ne l'ai jamais vue ?

MARTHE.

Non, parce qu'il y a trois mois qu'elle eſt dans ſes terres.

JUSTINE, *revenant à Madame Dupré.*

Madame, voilà votre mantelet & vos gants. Quel carton voulez-vous emporter ?

Madame DUPRÉ, *ſe levant.*

Je n'en veux point. Madame de Clémont n'achette plus de chiffons ; elle eſt revenue de cela.

JOSEPHINE.

Pourtant Madame la Baronne d'Elſac eſt bien auſſi âgée qu'elle, & elle les aime! . . .

Madame DUPRÉ.

Oui, c'eſt que l'une eſt raiſonnable & l'autre folle. . . . Ah ça, adieu, car il eſt tard. . . . . Adieu, mes enfans, travaillez bien; Juſtine, ma mère eſt-elle là-haut? . . .

JUSTINE.

Oui, Madame.

Madame DUPRÉ.

Madelon eſt avec elle?

JUSTINE.

Oui, Madame.

Madame DUPRÉ.

Allons, c'eſt bon; je m'en vas. Je reviendrai dans une heure. (*Elle ſort.*)



SCÈNE III.

JUSTINE, *se met à la place de Madame Dupré*, ANNETTE, MARTHE, JOSÊPHINE, ISABELLE.

ANNETTE.

COMME elle a soin de sa mère!...

JUSTINE.

Elle lui donneroit son sang.

ISABELLE.

C'est une bonne femme aussi que Madame Moreau.

ANNETTE, *à Isabelle.*

Il n'y a que trois semaines que vous êtes ici, mais, quand vous la connoîtrez mieux, vous l'aimerez cent fois plus. Elle est aussi honnête, aussi charitable, aussi pieuse que sa fille, c'est tout dire.

ISABELLE.

Mademoiselle Annette, dites-moi donc

pourquoi elle porte presque toujours des *justes*, & jamais de robes garnies.

ANNETTE.

C'est qu'elle étoit Paysanne avant que Madame Dupré eut fait fortune.

ISABELLE.

Ah, c'est donc ça qu'elle parle un peu patois? ....

ANNETTE.

Vraiment oui....

JUSTINE.

Madame Dupré, quand elle se vit en état, la tira de son village, & la fit venir ici.....

ISABELLE, *en soupirant.*

C'est bien heureux de pouvoir faire le bonheur de sa mère!....

JUSTINE.

Oui, seulement d'en avoir l'espérance donne du cœur pour travailler. (*Un long silence.*)

JOSEPHINE.

C'est demain fête; j'en suis bien aise....

MARTHE.

Oui, après l'office nous irons promener.

JOSEPHINE.

Oh, j'aurai encore un plaisir bien plus grand!

MARTHE.

Quoi donc?

JOSEPHINE.

C'est que Madame Dupré m'a prêté un livre qui est joli, joli! ....

JUSTINE.

Pamela, je parie?

JOSEPHINE.

Précisément.

JUSTINE.

Elle me l'a fait lire deux fois; il m'a bien fait pleurer toujours.

MARTHE.

Je l'ai lu aussi....

JUSTINE.

C'est Madame de Clémont qui l'avoit donné

autrefois à Madame Dupré, quand elle étoit jeune.

MARTHE.

Cela s'appelle un Roman?

JUSTINE.

Oui; mais Madame Dupré dit que c'eſt le ſeul que nous devions lire; tous les autres ſont mauvais, ſur-tout pour nous.

ANNETTE.

Je me ſouviens qu'elle m'a bien grondée une fois, parce que je liſois Hyppolite, Comte de Duglas.... & elle avoit raiſon, car il n'y a dans celui-là que des fadeurs d'amourettes... Au lieu que dans Paméla, il y a de ſi belles choſes, ſi touchantes....

JUSTINE.

Paméla eſt ſi vertueuſe; elle aime tant ſon père & ſa mère!....

JOSEPHINE.

On ne peut pas lire ça ſans avoir envie de lui reſſembler....

ISABELLE.

ISABELLE.

Oh, Mademoiselle Joſephine, je vous en prie, vous me le prêterez ! ....

JOSEPHINE.

Oui, je vous le promets.

ISABELLE.

Mademoïſelle Juſtine, on dit que dans le carnaval Madame Dupré fait venir des violons ? Je voulois toujours vous demander cela ..... (Ah, vla mon aiguille caſſée !....) eſt-ce vrai ? ....

JUSTINE.

Oui. Madame Dupré veut qu'on travaille; mais auſſi elle nous procure des amuſemens.

MARTHE.

Oh, oui, le lundi & le mardi gras, elle invite ſes connoiſſances, & elle nous fait toutes danſer, depuis cinq heures juſqu'à dix.

ISABELLE.

Combien y a-t-il de temps d'ici au mardi-gras ?

JOSEPHINE.

Hélas ! il y a encore cinq ſemaines.

ISABELLE.

C'eſt bien long.

JOSEPHINE, *ſe levant & ſortant du comptoir.*

Il faut que je marche un moment, j'ai les pieds tout engourdis de froid.

ISABELLE, *ſe levant.*

Et moi auſſi.

ANNETTE, *à Juſtine.*

Juſtine, n'as-tu pas été ce matin chez Madame la Baronne d'Elſac ?

JUSTINE.

Oui, avec Joſephine.

JOSEPHINE.

Mon Dieu, quelle *muſeuſe* que cette Madame d'Elſac ! Elle nous a retenues plus de deux heures. C'eſt bien drôle, une vieille coquette.... Je ne voudrois pas être ſa femme-de-chambre, toujours...

ISABELLE.

Eſt-ce qu'elle étoit à ſa toilette ?

JOSEPHINE.

Oui, devant un miroir ; elle s'y regardoit triſtement, & je crois que ça lui donnoit de l'humeur, car elle n'eſt jamais plus mal gracieuſe que lorſqu'on eſt après à la coëffer! ... Elle étoit plus grognon! ..... elle faiſoit un train à ſon valet-de-chambre, à ſes femmes... Elle les ahuriſſoit tous, que cela faiſoit pitié.... Que vous êtes mal-adroite! Que vous êtes gauche! ..... Elle n'a que ça à leur dire, & puis un ton ſi bruſque, les yeux ſi furibonds!... O la méchante Dame! ...

ISABELLE.

Et vous a-t-elle acheté des modes?

JOSEPHINE.

Oui, tout notre carton; mais falloit voir de quel air! .... avec une mine dédaigneuſe & nonchalante, comme pour dire qu'elle n'avoit envie de rien..... (*Elle la contrefait.*) Mademoiſelle, de quel prix eſt cela?....... Deux louis, Madame.... C'eſt horrible! ...

c'eſt hideux!.... d'un goût.... baroque!...

(*Toutes les jeunes Filles rient à l'exception de Juſtine.*)

ISABELLE, *riant toujours.*

Elle fait toutes ces ſimagrées-là?

MARTHE.

Oh c'eſt vrai; c'eſt comme ſi on la voyoit.

JOSEPHINE.

Et puis, toujours èn rechignant, elle achette. Tout cela c'eſt pour jouer la détachée, l'indifférente; pour faire croire qu'elle ne ſe ſoucie plus de parure, parce qu'au fond elle ſait bien qu'il eſt ridicule, à ſon âge, d'en être ſi occupée; mais le plus drôle, c'eſt quand on lui montre quelque chiffon viſiblement trop jeune pour elle; oh, alors, c'eſt une comédie...... Fi donc, dit-elle, qui eſt-ce qui peut porter cela? Quelle extravagance!..... Quel mauvais goût!... cela eſt ignoble à un excès!....

(*Les jeunes Filles recommencent à rire.*)

JUSTINE.

Ah ça, Joſephine, dites-moi un peu; ſi

Madame Dupré étoit ici, feriez-vous tous ces contes-là ?

JOSEPHINE.

Ce ne sont point des contes, je n'invente rien.

JUSTINE.

Mais est il joli de se moquer comme cela de son prochain, & sur tout des personnes à qui on doit du respect ›..... Vous n'inventez rien, pardi vla un beau mérite ; & la médisance donc, croyez vous que ce ne soit pas un défaut ?...

ANNETTE.

Justine a raison ; & nous autres, nous avons eu tort de rire.....

JUSTINE, *à Josephine.*

Ce que je vous en dis, Josephine, c'est par amitié pour vous.

JOSEPHINE.

Aussi j'en profiterai, ma chère Justine ; (*Elle l'embrasse.*) ne soyez plus fâchée. Dame, vous êtes plus âgée que moi ; il y a long-temps que

vous êtes avec madame Dupré, c'eſt naturel que vous ſoyez prudente & raiſonnable; mais je vous promets que je ne ferai plus de médiſances.... Allons, je vais me remettre à l'ouvrage; viens, Iſabelle. (*Elles retournent à leur place.*)

ISABELLE.

Mademoiſelle Juſtine, pourquoi donc eſt-ce que Madame Dupré ne m'envoie jamais en ville?

JUSTINE.

Parce que vous n'avez que quatorze ans...

ISABELLE.

Mais Joſephine n'en a que quinze....

JOSEPHINE.

Auſſi, au grand jamais, je n'y vas toute ſeule..... Il n'y a qu'Annette & Juſtine qui ſortent quelquefois ſans compagnes, encore c'eſt rare.

ISABELLE.

Mais je pourrois aller avec une autre....

JOSEPHINE.

Sûrement; mais, en général, madame Dupré n'aime pas que des jeuneſſes comme nous ſortent ſouvent.

ISABELLE.

J'aimerois pourtant bien voir des Dames à leurs toilettes.... Ah, vla un caroſſe qui s'arrête à la porte.

JUSTINE.

Annette, vas voir ce que c'eſt?

(*Annette ſe lève & va ouvrir la porte, elle revient en riant.*)

Eh bien?

ANNETTE, *riant.*

C'eſt....

JUSTINE.

Quoi donc?

ANNETTE.

C'eſt madame la Baronne d'Elſac.......

(*Toutes les jeunes Filles ſe mettent à rire.*)

ISABELLE.

Quoi! la Dame que Joſephine vient de contrefaire?

JOSEPHINE.

Juſtement.

JUSTINE.

Ah ça, Meſdemoiſelles, point de ricanneries. . . . .

MARTHE.

Oh, n'ayez pas peur.

JOSEPHINE, *bas à Iſabelle.*

Prends donc ton ſérieux.

ISABELLE, *bas.*

Je ne peux pas.

JOSEPHINE, *bas.*

Ni moi..... Faiſons ſemblant de nous moucher.... (*Elles tirent leurs mouchoirs.*)

JUSTINE.

La voilà.

(*Toutes les jeunes Filles ſe lèvent.*)



SCÈNE III.

LA BARONNE, *suivie de ses gens, qui restent dans le fond du Théâtre*, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE.

Ou est Madame Dupré?

JUSTINE.

Madame, elle est sortie.

LA BARONNE.

Et ma robe, est-elle garnie?

JUSTINE.

Madame ne l'a demandée que pour lundi.

LA BARONNE.

Je veux l'avoir demain absolument.

JUSTINE.

Cela est impossible.

LA BARONNE.

Impoffible! .... vous n'avez qu'à paffer la nuit....

JUSTINE.

Madame, ici on ne paffe jamais de nuit la veille des Fêtes, à caufe des offices du lendemain.....

LA BARONNE.

Ah, vous ne paffez pas de nuits.... cela eft différent....

JUSTINE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai l'honneur de vous dire. . . .

LA BARONNE.

Allez-moi chercher ma robe, Mademoifelle, je vais la remporter. : . . (*Juftine fort.*)

ANNETTE.

Le jupon eft tout garni, & fait le plus joli effet....

LA BARONNE.

Ce n'eft pas que je m'en foucie; je ne mets

pas grande attache à tout cela...... mais je veux être ſervie avec promptitude....

ANNETTE.

Si Madame avoit dit d'abord qu'elle vouloit l'avoir pour demain, on auroit tout quitté....

LA BARONNE.

Montrez-moi des bonnets.

(*Annette & Marthe ſe lèvent & prennent des cartons.*)

JOSEPHINE.

Madame veut-elle une chaiſe ?

LA BARONNE.

Non. Je ne compte pas faire un long établiſſement ici. ...

JOSEPHINE, *à part.*

Je parie qu'elle y reſtera une heure.

(*Annette & Marthe lui apportent un carton.*)

LA BARONNE.

Tout cela eſt bien commun....

ANNETTE.

En voilà deux charmans.

LA BARONNE.

Oui, comme cela, ſur la main; & puis, quand on s'en coëffera, ils iront à faire horreur.

MARTHE, *à part.*

Je le crois bien, ſur ce viſage-là......

LA BARONNE.

Allons; je les prends.... Et des chapeaux, en avez-vous de tout faits?

ANNETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je les veux très-ſimples, ſans prétentions; d'ailleurs ils ne ſont jolis que comme cela.

JOSEPHINE.

Madame en veut-elle voir un de ſix louis, qui nous a été commandé?

LA BARONNE.

Un chapeau de ſix louis! Cela doit être

curieux.... Comment peut-on mettre ſix louis à un chapeau! Il faut être bien folle!

JOSEPHINE.

Pourtant, Madame eſt elle-même bien magnifique, car nous avons eu l'honneur de faire pour elle, il y a quinze jours, une Conti en blonde qu'elle a payée ſept louis.... Voilà le chapeau. *Elle lui apporte un chapeau garni de fleurs & de plumes.*

LA BARONNE.

Cela eſt effroyable!....(*Les jeunes filles ſe détournent en riant.*) Pour qui eſt-il?

JOSEPHINE.

Pour Madame la Marquiſe de Lincé...

LA BARONNE.

C'eſt d'une folie!....

JOSEPHINE.

Oh! ce n'eſt pas elle qui l'a commandé; c'eſt M. ſon Beau-Père.... Elle n'aime pas les chiffons chers; elle n'a pas beſoin de cela; elle eſt ſi jeune & ſi jolie!....

LA BARONNE, *avec beaucoup d'humeur.*

Remportez donc ce chapeau, & même les autres auſſi; ils ſont tous affreux. Je ne ſais pas pourquoi j'en prends ici, car on ne les fait bien que chez Mademoiſelle Maillard.

ANNETTE.

Ah! voilà Juſtine. *Juſtine revient tenant un jupon de robe garni.*

LA BARONNE.

Voyons: approchez-moi cela.... Eh bien, je n'en ſuis pas mécontente; c'eſt d'un aſſez bon goût....

JUSTINE.

Madame a demandé tout ce qu'il y avoit de plus beau en blonde....

LA BARONNE.

Cela eſt fort bien, fort noble.... Quelle différence de cela à une robe garnie de fleurs!... Vous m'ajouterez des glands?

JUSTINE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Je vous en ai donné l'échantillon.

JUSTINE.

Ils ſont déjà faits. . . . .

LA BARONNE *réfléchiſſant ſur ſon jupon.*

Il me ſemble qu'il faudroit des nœuds dans ces creux? . . .

JUSTINE

Eh bien, Madame, on en mettra.

LA BARONNE.

Mais de quelle couleur?

JUSTINE.

Blancs? . . . .

LA BARONNE.

Non, cela ſe confondroit avec la blonde. . . . mais couleur de chair? . . . .

JUSTINE.

Cela ſera très-joli.

JOSEPHINE, *à part en hauſſant les épaules.*

A quarante-cinq ans, porter une robe garnie de rubans couleur de roſe! . . . .

LA BARONNE.

Je n'aime que les couleurs gaies; je ne puis souffrir le *prune de Monsieur* & le *puce*....

JOSEPHINE.

J'entends encore une voiture qui s'arrête. (*Elle y va voir.*)

LA BARONNE, *regardant toujours son jupon.*

Quand les glands & les nœuds seront posés, cela sera véritablement charmant.

JOSEPHINE *revenant.*

Ah! Mademoiselle Justine, c'est Madame la Marquise de Lincé!

JUSTINE *pose le jupon sur le comptoir.*

Bon! .... ah, que j'en suis aise! (*Elle court à la porte.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, quels transports! ... Mesdemoiselles, reportez mon jupon là-haut, & ne faites voir ma robe à personne .... Allons; où sont mes gens? .... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller; la Marquise paroît.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LA MARQUISE, JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

LA BARONNE, *à la Marquise.*

Ah, Madame, enfin vous voilà revenue !.... Oserois-je vous demander depuis combien de jours ?....

LA MARQUISE.

Nous sommes arrivées cette nuit....

LA BARONNE.

Et un de vos premiers soins est de venir chez Madame Dupré ; cela me paroît tout simple : au reste, à votre âge.... Je vous trouve un peu maigrie....

LA MARQUISE.

Je suis peut-être changée, mais je me porte à merveille.

LA BARONNE.

Je me flatte que nous ſoupons enſemble Lundi chez Madame de Clémont.

LA MARQUISE.

Non, Madame, je n'aurai point cet honneur je pars demain pour trois ſemaines.

LA BARONNE.

Quoi, ſi promptement !.... Allons, Madame, je vous laiſſe, car sûrement vous avez de grandes affaires ici.....

LA MARQUISE.

Mais, Madame, moi-même, n'ai-je pas troublé les vôtres? ....

LA BARONNE.

Je n'étois venue ici que par haſard, comme vous le croyez bien.....

JOSEPHINE, *à la Baronne.*

Madame n'a-t-elle pas dit qu'elle vouloit emporter ſa robe?

LA BARONNE, *sèchement.*

Non; gardez-la....

JOSEPHINE, *prenant le jupon qui est resté sur le comptoir.*

Il faut ôter ce jupon de dessus ce comptoir.

LA MARQUISE *regardant le jupon.*

Ah, cela me paroît charmant! ....

JOSEPHINE.

Il y aura des rubans couleur de chair dans les creux.....

LA MARQUISE.

Et cette robe est à Madame? ....

LA BARONNE.

Vous la trouvez peut être un peu jeune pour moi; mais c'est une fantaisie de Madame Dupré.....

LA MARQUISE *regardant toujours le jupon.*

C'est une fantaisie très-gaie.....

JOSEPHINE, *à part.*

Risible même....

LA BARONNE.

Adieu, Madame; je suis charmée d'avoir

eu l'honneur de vous rencontrer; mais, je vous en prie, ménagez votre ſanté, afin de nous rapporter cette charmante fraîcheur que vous aviez.

LA MARQUISE, *en ſouriant.*

Quel prix doit-on attacher à un agrément que trois mois peuvent faire perdre?

LA BARONNE.

Mais la ſanté eſt une choſe ſi précieuſe!... Mademoiſelle, vous direz à Madame Dupré qu'elle vienne me parler demain. Adieu, Madame. (*Elle ſort*).



SCÈNE V.

LA MARQUISE *& les jeunes Filles qui viennent toutes auprès d'elle.*

JUSTINE.

MAIS où prend-elle donc que Madame la Marquiſe eſt changée ? ...

JOSEPHINE.

Elle avoit bonne envie de dire qu'elle étoit enlaidie, je vous en réponds.

LA MARQUISE.

Ma chère Juſtine, j'aurois bien voulu voir Madame Dupré; j'ai beſoin d'une Femme-de-chambre, je voudrois la tenir de ſa main; elle eſt ſi honnête, Madame Dupré !.... Comment ſe porte-t-elle ?

JUSTINE.

A merveille, Madame, Dieu merci.... elle eſt allée chez Madame de Clemont....

LA MARQUISE.

Chez m'a mère?..... C'eſt ſûrement pour mon affaire. Mais j'en ai encore une autre. J'ai amené avec moi une pauvre petite Payſanne, qui a, je crois, cinq ou ſix frères, & je voudrois que Madame Dupré la prît chez elle.

JUSTINE.

Pour apprendre les modes?

LA MARQUISE.

Oui. Elle n'a que quatorze ans, & elle eſt tout-à-fait gentille, bien douce, bien modeſte. Elle a fait des pleurs en quittant ſon père & ſa mère!.... Pauvre petite, elle eſt réellement intéreſſante. Je ſuis ſûre qu'elle conſervera ici un bon cœur, de la piété & des mœurs pures; & Madame Dupré me rendra un vrai ſervice en s'en chargeant.

JUSTINE.

Eh, mon Dieu, Madame, certainement elle la prendra avec plaiſir: Madame Dupré eſt ſi dévouée à Madame la Marquiſe!... qu'elle a vue naître, à qui elle doit tout!....

LA MARQUISE.

Je l'aime auſſi de tout mon cœur ; & ſa bonne mère, comment eſt-elle ?

JUSTINE.

Parfaitement bien.

LA MARQUISE, *regardant Iſabelle.*

Voilà une jeune fille que je ne connois pas ?

ISABELLE, *faiſant la révérence.*

Je ne ſuis ici, Madame, que depuis trois ſemaines.

JUSTINE.

Ah, Madame, c'eſt une jolie enfant ! .... Elle a une mère qui travaille en linge pour les gens du commun, mais qui pas moins gagnoit ſa vie tout doucement, quand, par malheur, elle a fait une maladie de langueur, & s'eſt vue réduite à la dernière miſère ; alors cette jeune perſonne s'eſt miſe ſervante de peine chez une Bourgeoiſe qui demeure ici près, & tous les jours elle portoit ſon dîner & ſon ſouper à ſa mère ; & puis, quand ſa mère eſt devenue plus malade, elle paſſoit les nuits à la

veiller, ſans ſe vanter de cela, de façon qu'on ne l'a découvert qu'au bout d'un certain tems: la pauvre fille étoit devenue maigre comme du bois, jamais ne ſe plaignoit, & travailloit toujours; enfin Madame Dupré ayant appris tout cela, s'eſt chargée d'Iſabelle & la traite comme ſa fille.

LA MARQUISE, *regardant Iſabelle.*

O la charmante enfant! . . . . Venez ici, ma chère Iſabelle . . . . . mon Dieu, que je la trouve jolie, depuis que je ſais cela ſur-tout!... Embraſſez-moi, mon cœur . . . . . (*Elle l'embraſſe; Iſabelle lui baiſe la main.*)

LA MARQUISE.

Servante de peine! . . . . avec cet air délicat... Quelle force, quelles vertus un bon cœur peut donner! . . . . . Et votre mère, eſt-elle rétablie?

ISABELLE.

Oui, Madame, graces à Dieu, & elle a repris ſon travail. Elle avoit vendu le peu de meubles qu'elle poſſédoit; mais Madame Dupré

lui en a racheté, & même de plus une belle armoire de bois de noyer : ma mère est bien heureuse à présent.

LA MARQUISE.

Bonne Madame Dupré!.... Comme vous devez l'aimer!

ISABELLE.

Oh oui, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut le lui prouver, en suivant bien ses conseils, & en travaillant avec application. (*Elle tire une bourse de sa poche & la lui donne.*) Mais, tenez, mon enfant, j'imagine que vous serez bien aise de donner cela à votre mère; tenez, Madame Dupré trouvera bon que vous acceptiez de moi cette petite preuve d'intérêt. (*Elle l'embrasse encore.*)

ISABELLE.

Mon Dieu, Madame, je suis confuse.....

JUSTINE, *bas à Annette.*

Quelle adorable jeune Dame!....

LA MARQUISE.

Juſtine, je vous en prie, n'oubliez pas ma commiſſion pour Madame Dupré, au ſujet de ma petite Payſanne ; Meſdemoiſelles, je vous la recommande.

JOSEPHINE.

Ah, Madame, nous l'aimerons toutes comme ſi elle étoit notre ſœur !....

LA MARQUISE.

Allons, je compte là - deſſus, & que vous rendrez ma petite Jeannette auſſi obligeante, & auſſi aimable que vous. Adieu, Juſtine ; adieu, Iſabelle.....

ISABELLE.

Je voudrois remercier Madame..... mais je ne peux pas ..... j'ai le cœur ſi gros! ...

LA MARQUISE.

Ne me parlez jamais de cela, mon enfant... Adieu, je vous charge de dire à Madame Dupré que ſa bonté pour vous me la fait aimer encore davantage. Voilà véritablement une

belle action, & qui doit vous inspirer une reconnoissance éternelle. (*Elle sort ; toutes les jeunes Filles la suivent jusqu'à la porte.*)

JUSTINE, ANNETTE, MARTHE, JOSEPHINE, ISABELLE.

JUSTINE.

Eh bien, y a-t-il dans le monde une plus charmante Dame que cela ? . . .

Toutes à la fois.

Oh, pour cela non.

ISABELLE, *à Justine.*

Tenez, Mademoiselle, voyez ce qu'elle m'a donné. (*Elle lui donne la bourse.*)

JUSTINE, *après avoir compté l'argent.*

Il y a dix louis ! . . .

ISABELLE.

O ma pauvre mère ! . . . mon Dieu, Mademoiselle Justine, il est tard, mais pourtant je voudrois bien porter cela ce soir à ma mère . .

JUSTINE.

Cela eſt juſte; Annette, veux-tu aller avec elle?....

ANNETTE.

Moi, de tout mon cœur, me voilà prête.

ISABELLE.

Ma chère Mademoiſelle Annette, que vous êtes bonne!...... mais, Madame Dupré ne grondera-t-elle pas?...

JUSTINE, *à Iſabelle.*

Non, non; j'en réponds.

JOSEPHINE, *à Iſabelle.*

D'ailleurs, pour que ta tâche d'aujourd'hui ſoit faite, je t'aiderai quand tu reviendras, & nous nous coucherons une heure plus tard.

MARTHE.

Je lui aiderai auſſi moi, d'autant que j'ai fini mon bonnet....

JUSTINE.

Allons, vas Iſabelle....

ISABELLE.

En vous remerciant, Mesdemoiselles, je vous assure que vous n'obligez pas une ingrate.

ANNETTE.

Viens, ma chère amie. (*Elle lui donne le bras.*)

JOSEPHINE, *à Isabelle.*

Attends que je t'embrasse..... car je suis aise de ton bonheur comme toi-même. Allons, ne perds plus de temps; vas-t'en bien vîte.

(*Isabelle & Annette sortent.*)

SCÈNE VII.

JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE,

(*Elle se remettent à l'ouvrage.*)

JUSTINE.

CETTE pauvre Isabelle; elle mérite bien d'être heureuse!....

JOSEPHINE.

Oh oui, elle est si bonne!....

MARTHE.

Avec cela un air d'une modeſtie ! . . . . . . L'autre jour un jeune Seigneur eſt venu dans la boutique.

JOSEPHINE.

Oui, pour acheter des fleurs ? . . . .

MARTHE.

Juſtement ; eh bien, Iſabelle lui a donné dans l'œil, je voyois ça moi ! . . .

JOSEPHINE.

Et moi auſſi ; il rodoit toujours de notre côté pour la regarder, & puis, il a dit qu'elle avoit *une jolie mine*, & les plus beaux yeux ! . . . . A tout cela elle faiſoit la ſourde oreille, & elle avoit comme ça la tête penchée ſur ſon ouvrage. Il a été bien attrapé de ce qu'il n'y avoit plus moyen de parler de ſes yeux, puiſqu'ils étoient baiſſés. . . . mais il s'eſt retourné, & il s'eſt mis à louer ſes *paupières*. . . . Je vous demande ſi on s'eſt jamais aviſé de penſer à des *paupières* ! . . . . . Moi, je mourois d'envie de rire. . . . Pour Iſabelle,

que cela regardoit, elle étoit comme une souche, & elle faisoit la moue, si bien que le Monsieur s'en est allé avec un air tout sot & & tout décontenancé.

JUSTINE.

Voilà comme une jeune fille doit se conduire, sans quoi elle s'attire le mépris de ceux-même qui lui disent de pareilles balivernes.... Mais parlons donc de Madame la Marquise de Lincé; mon Dieu que je l'aime! ...

JOSEPHINE.

Pourquoi donc toutes les Dames ne sont-elles pas comme cela? Je ne le comprends pas, moi, car on dit qu'il n'y en a pas une qui n'ait envie de plaire & d'être aimée; eh bien, elles n'ont qu'à être simples, obligeantes, affables, compatissantes! .... Voilà des moyens sûrs pour réussir auprès de tout le monde.... Pardi, sans cela on ne gagne le cœur de personne .... vouloir être aimée sans bonté, cela n'a pas de raison.

JUSTINE.

On frappe....

JOSEPHINE.

J'y vas. (*Elle se lève & va à la porte.*)

JUSTINE.

C'est peut-être Madame Dupré.

JOSEPHINE, *revenant.*

C'est une vieille Milady, nouvellement débarquée, car elle a un terrible baragouin, & qui demande des chiffons dans sa voiture. Je vais lui porter quelques vieux gardes-boutique, qui sont là dans un carton, & elle achettera cela, comme tout ce qu'il y a de plus nouveau....

JUSTINE.

Fi donc, Josephine, est-ce qu'il faut tromper une Dame parce qu'elle est étrangère? Enfin les plus petites tromperies, & dans les moindres choses, ne sont-elles pas toujours contre la probité? D'ailleurs, par une semblable conduite, vous nuiriez même aux vrais intérêts

intérêts de Madame Dupré, car le Marchand qui n'eſt pas honnête, en eſt bientôt puni par la perte de ſa réputation, de ſon credit & de ſes pratiques.

JOSEPHINE.

Voilà un raiſonnement clair comme le jour; on ne me prendra plus à ſurfaire, allez, m'en vla guérie; mais cependant je vendrai à cette Dame Angloiſe, un peu plus cher qu'à celles qui prennent d'habitude ici?

JUSTINE.

Il ne faut rançonner perſonne; mais vous ſavez bien que le prix des pratiques n'eſt pas celui des étrangers.

(*Joſephine prend un carton & ſort.*)

MARTHE.

Ma foi, il y a des pratiques qui payent ſi mal, qu'elles ne méritent guères cet égard.

JUSTINE.

Auſſi, quand cela eſt reconnu, on leur vend plus cher, & cela eſt juſte; mais il y a des bornes que la conſcience ne permet pas de

paſſer; &, comme dit Madame Dupré, jamais rien ne peut autoriſer un Marchand à devenir uſurier.

MARTHE.

J'entends, je crois, la voix de Madame Dupré.

JUSTINE.

Oui, elle parle à Joſephine....

MARTHE.

Ah, les voilà.

SCÈNE VIII.

Madame DUPRÉ, JUSTINE, MARTHE, JOSEPHINE.

Madame DUPRÉ.

ALLONS, Joſephine, fermez la boutique, il eſt neuf heures....

JUSTINE.

Madame, ſavez-vous l'hiſtoire d'Iſabelle?

Madame DUPRÉ.

Oui, j'ai trouvé Joſephine à la porte, au

caroſſe d'une Dame, & elle m'a conté la généroſité de Madame la Marquiſe de Lincé qui ne me ſurprend point, car je ſais d'elle mille traits de ce genre. Mais, Meſdemoiſelles, montez là-haut, vous attendrez Annette & Iſabelle pour ſouper, &, pendant ce temps, je cauſerai avec Juſtine ; j'ai quelque choſe à lui dire. Allez. ... (*Joſephine & Marthe ſortent.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

Madame DUPRÉ, JUSTINE.

Madame DUPRÉ.

JE viens, comme vous ſavez, de chez Madame de Clémont, qui m'a chargée de chercher une femme-de-chambre pour Madame la Marquiſe de Lincé : elle me demande un bon ſujet, une fille enfin dont je puiſſe répondre, & j'ai jeté les yeux ſur vous, ma chère Juſtine. . . .

JUSTINE.

Moi, Madame, vous quitter, après tout

ce que je vous dois ; non, il n'y a point d'avantages qui puissent me tenter à ce prix.

Madame DUPRÉ.

Mon enfant, je fais certainement un grand sacrifice en vous cédant ; mais Madame de Clémont est ma bienfaitrice, je me trouve trop heureuse de pouvoir lui donner cette preuve d'attachement, & je vous demande en grace d'y consentir.

JUSTINE.

Mon Dieu, Madame, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ; cependant....

Madame DUPRÉ.

Vous aurez dans Madame de Lincé une maîtresse bonne, vertueuse....

JUSTINE.

Je le sais, Madame, & sûrement, sans le chagrin que j'ai de vous quitter, j'entrerois à son service avec la plus grande joie...

Madame DUPRÉ.

Elle part demain ; il faut, Justine, partir

avec elle; je l'ai promis à Madame de Clémont qui le desire beaucoup.

JUSTINE.

Quoi, si-tôt?

Madame DUPRÉ.

Oui, mon enfant, dès qu'on se décide à une chose, on doit y mettre toute la bonne grace qu'on peut.

JUSTINE.

Mais, Madame, je n'ai pas d'idée du service d'une Dame, ni de la manière dont il faut se conduire dans une grande maison?

Madame DUPRÉ.

Il faut être polie avec tous les Domestiques, n'avoir de familiarité avec aucun, & vous serez considérée de tous. Vous aurez une compagne, témoignez-lui beaucoup d'égards, mais ne vous liez avec elle qu'après une longue connoissance, & quand vous serez sûre qu'elle est aussi honnête que vous.

JUSTINE.

Et si elle est méchante, envieuse?

Madame DUPRÉ.

Vous n'en ferez pas votre amie, & en remplissant bien votre devoir, vous n'aurez rien à craindre d'elle.

JUSTINE.

Mais si elle me noircit auprès de ma maîtresse ?

Madame DUPRÉ.

Les maîtres, qui ont sur nous l'avantage de l'éducation, ont, par cette raison, en général plus d'esprit que nous, & savent fort bien discerner les motifs qui nous font agir. D'ailleurs, il ne faut pas être bien fin pour distinguer la méchanceté du zèle; les envieux se trahissent eux-mêmes à toute minute, & le moins rusé les voit venir d'une lieue....

JUSTINE.

J'aurai un grand bonheur, c'est que Madame de Lincé est la bonté même, qu'elle n'a jamais de caprice, d'humeur....

Madame DUPRÉ.

Justine, il n'y a personne de parfait sur la

terre ; il faut vous attendre à cela ; mais quand on trouve dans une maîtreſſe de la juſtice & un bon cœur, on doit tout ſupporter ſans peine.

JUSTINE.

Vous croyez que Madame de Lincé a des défauts ? ....

Madame DUPRÉ.

Je ne lui en connois point ; je ſais ſeulement qu'on ne peut manquer d'en trouver à la perſonne qu'on voit tous les jours, ſur-tout lorſqu'elle n'a nul intérêt à nous plaire, & que rien ne l'oblige à ſe contraindre avec nous. D'ailleurs, une Dame n'a-t-elle pas ſes chagrins particuliers ? Peut-elle être dans tous les momens de la même humeur ? Souvent elle ſera bruſque, parce qu'elle eſt diſtraite & occupée d'affaires ; & on l'accuſera de caprices, parce qu'elle eſt dans la peine. Il faut ſouffrir tout cela avec patience, & vous dire, quand vous verrez votre maîtreſſe en mauvaiſe diſpoſition : elle eſt peut-être malade, ou tourmentée par quelque chagrin ſecret. ....

alors, Juſtine, au lieu d'être aigrie par une vivacité, ou pour un propos dur, vous la plaindrez, & elle vous intéreſſera encore davantage.

JUSTINE.

Mais comment faudra-t-il m'y prendre pour lui plaire, pour m'en faire aimer?

Madame DUPRÉ.

En vous attachant véritablement à elle; ſi vous l'aimez, elle vous aimera: ce moyen ſeul peut réuſſir; n'en cherchez point d'autres, vous vous abuſeriez. Eh n'eſt-il pas naturel d'aimer celle qui nous donne de quoi vivre, qui s'occupe de notre bonheur & de nos petits intérêts, qui protége notre famille, qui ne nous deſire que du bien, celle enfin qui nous fera ſoigner & ſubſiſter dans notre vieilleſſe, ſi nous la ſervons avec fidélité? .... Tout le malheur des Domeſtiques vient de s'exagérer les défauts de leurs maîtres, de ne point aſſez penſer à leurs bonnes qualités, de ſentir vivement leurs torts & foiblement leurs bienfaits.

Qu'arrive-t-il de là ? Qu'on n'a nul attachement pour ſon maître, & qu'on n'en eſt pas aimé. Quand on ne ſert point avec affection, on n'eſt plus qu'un eſclave, & tout devoir trouvé pénible & dur, n'eſt jamais rempli qu'à moitié.

JUSTINE.

Oh moi, j'aimerai ma maîtreſſe de toute mon âme, j'en ſuis bien ſûre.

Madame DUPRÉ.

Alors vous ſerez parfaitement heureuſe. Je vous exhorte, ma chère Juſtine, (telle liberté qu'elle puiſſe vous permettre) à ne jamais avec elle, ſortir des bornes du plus profond reſpect. Mon enfant, l'on n'eſt bien que lorſqu'on eſt à ſa place; quand on la quitte, on vous y fait rentrer, & c'eſt cela qui eſt vraiment humiliant & fâcheux! Enfin, ne parlez jamais de votre Maîtreſſe à qui que ce ſoit que pour en dire du bien: vous devez cacher ſes défauts, & vous glorifier de ſes bonnes qualités. Quand je ſervois Madame de Clémont, je me ſouviens que j'étois plus fière lorſqu'on la vantoit, que ſi

on m'eût louée moi-même; je me regardois dans sa maison comme dans ma famille; je n'avois d'intérêts que les siens; loin de songer à tirer, à me faire donner, je ne m'occupois que des moyens de lui épargner de la dépense; je vivois bien avec mes Camarades; je n'avois jamais de dispute avec personne: mais si je voyois quelque Domestique se mal conduire & faire du tort à ma Maîtresse, après m'en être bien assurée (car il ne faut pas soupçonner légèrement) j'en avertissois sans balancer. De cette manière, dans les quinze ans que j'ai servi Madame de Clémont, je puis me vanter de lui avoir été d'une très-grande utilité, & d'avoir établi un excellent ordre dans sa maison. J'en suis bien récompensée, d'abord par le témoignage de ma conscience, & enfin par les bienfaits sans nombre de cette bonne Maîtresse. J'avois pour compagne une fille avare, intéressée, qui n'avoit d'autre idée que celle d'accrocher des présens & d'accumuler des profits: elle est sortie de chez Madame de Clémont avec beaucoup de robbes, de linge, & envi-

ron cinq à ſix mille francs d'argent comptant, qu'elle avoit acquis aux dépens de la probité. Comme elle s'étoit payée par ſes mains, elle n'a point eu de récompenſe ; elle a perdu pour de petites pilleries qui ne lui ont pas aſſuré de pain, & ſa réputation, & une penſion : & moi qui n'avois rien amaſſé, on m'a fait une fortune qui ſurpaſſoit toutes mes eſpérances. C'eſt ainſi, Juſtine, qu'indépendamment de la religion & de la vertu, notre intérêt ſeul devroit nous décider à nous conduire honnêtement. Mettez-vous bien ces idées dans la tête, que les Maîtres jugent parfaitement leurs domeſtiques ; qu'ils ont quelquefois la foibleſſe de tolérer les fripons, mais qu'ils ne les récompenſent jamais ; & que tous les profits, & même toutes les voleries qu'on peut faire dans une maiſon en quinze ans, ne valent pas le ſort qu'un bon maître aſſure toujours à un domeſtique ſincérement affectionné.

JUSTINE.

Je vous écoute, Madame, avec autant de plaiſir que d'attention, car ces raiſonnemens-là

font trop clairs pour être au-dessus de ma portée, & je pense d'ailleurs que dans tous les états de la vie, la satisfaction de soi-même & une bonne réputation, valent tous les trésors du monde.

Madame DUPRÉ.

Conserve ces honnêtes sentimens, ma chère fille, sois toujours pieuse, vertueuse; préfère l'honneur à tout, & dans ton humble condition tu seras respectable, honorée, & la fortune même viendra te chercher & préviendra tes vœux. Mais montons là-haut, allons retrouver ma mère, elle sera bien aise d'apprendre ce détail, car elle est attachée à la famille de Madame de Clémont, autant que je le suis moi-même. Viens, mon enfant. (*Elle la prend sous le bras. Elles sortent.*)

FIN.

LA LINGERE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUROCHER, *Marchande Lingère.*

SILVIE, *Fille de Madame Durocher.*

ALINE, *jeune Apprentie.*

GEORGETTE, *Fille de Boutique.*

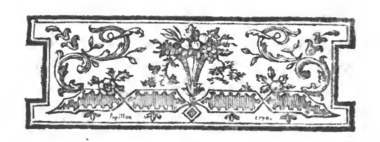
Madame BERTRAND, *Marchande d'étoffes, Nièce de Madame Durocher.*

GOGO, *âgée de 6 ans, fille de Madame Bertrand.*

CATHERINE, *Servante de Madame Durocher.*

La Comtesse d'OLSEY.

La Scène est à Paris, chez Madame Durocher.



LA LINGERE,

COMÉDIE.

Le plus beau droit des vertus malheureuſes
Eſt la faveur des ames généreuſes.

J. B. ROUSSEAU.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une Chambre.

ALINE, *ſeule.*

(Elle tient une boîte d'or; une bourſe pleine d'argent, & un billet.)

O CIEL, que ferai-je? ..... Comment ſe peut-il qu'on ſoit entré dans ma chambre, qu'on ait mis ſur ma table cette boîte, cet

argent, ce billet, ſans que perſonne ait été vu dans la maiſon!..... Catherine n'eſt pas fille à ſe laiſſer corrompre; elle eſt honnête.... Je ne puis ſoupçonner que Joſeph, le petit marmiton...... Je n'ai que faire de lire ce billet; je ne ſais que trop d'où tout cela vient!... Infâmes préſens!.... & ce Marquis d'Olſey eſt juſtement le Colonel de mon père! mon pauvre père! comment le tirerai-je de là?... Qui m'auroit dit que je verſerois tant de larmes en apprenant des nouvelles de mon père!... Oh que je ſerois heureuſe ſi je pouvois le voir, l'embraſſer!.... Mais le ſecret eſt néceſſaire.... ſa ſûreté, ſa vie dépendent de ma diſcrétion. Ah Dieu!..... & ce méchant Marquis d'Olſey eſt ſon Colonel! & je ne puis, dans cet embarras, me confier à madame Durocher!... Ciel! quelqu'un vient; cachons vîte cette boîte & cet argent......
(*Elle les met dans ſa poche.*)



SCÈNE

SCÈNE II.

ALINE, CATHERINE.

CATHERINE.

Mademoiselle Aline.... je vous cherchois.... Mais, bon Dieu, comme vous avez les yeux rouges; vous avez pleuré, je gage?

ALINE.

Non, Catherine, je vous assure.... Mais, dites-moi, avez-vous vendu mes habits?

CATHERINE.

Pas encore. Tenez, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai des suspicions dans la tête.... des scrupules, enfin.... Une jeunesse comme vous, vendre comme ça toutes ses nippes, & en cachette, ça sonne mal.....

ALINE.

Mais ne vous ai-je pas dit, Catherine, que j'avois en Bourgogne une vieille tante dans la misère, qu'elle m'a fait écrire pour me de-

mander des secours, & que je veux vendre mes habits pour lui en envoyer ?

CATHERINE.

Oui, une vieille tante, vous m'avez dit ça. Que diantre! vendre ses hardes pour *une vieille tante*, c'est ben fort. Si c'étoit pour une mère ou un père, je le croirois volontiers; mais vous êtes orpheline, nous savons ça, & cette *vieille tante*, qui vient là tout d'un coup, me met martel en tête.

ALINE.

Ne vous souvenez-vous pas que j'ai reçu hier une lettre?

CATHERINE.

Oui, je vous ai surprise comme vous la lisiez en pleurant à chaudes larmes.....

ALINE.

Eh bien, cette lettre étoit de ma pauvre tante....

CATHERINE.

Et si au lieu de cela c'étoit un billet doux.....

Dame, excusez . . . . vous n'avez que quinze ans, & vous êtes si gentille ! . . . .

ALINE, *tirant une lettre de sa poche.*

Eh, Catherine, regardez si cela ressemble à une lettre d'amour. . . Vous ne savez pas lire, mais voyez comme ce papier est sale & grossier. . . .

CATHERINE, *regardant la lettre.*

Non; il n'y a qu'un beau Monsieur que je soupçonne, & sûrement il n'écriroit pas là-dessus. Oh, les billets doux ont une autre mine que ça. D'abord, faut qu'il y ait du doré, & puis y sont tout petits, tout petits. . . J'en ai vu da ! . . . . . J'ai servi la veuve d'un Avocat, qu'en recevoit à foison; elle n'étoit pas jolie comme vous, mais elle étoit riche; ça revient au même.

ALINE.

Vous vous rappelez bien que c'est cette même lettre que je tenois hier quand vous êtes entrée dans ma chambre ?

CATHERINE.

Oui ; je la reconnois ; c'eſt ce gribouillage-là qui vous faiſoit pleurer, c'eſt vrai ; & ſûrement n'y a non plus d'amourettes là-dedans que dans mon œil, j'en conviens. Vla à préſent que je crois à la vieille tante, d'autant que depuis deux ans que vous êtes ici en apprentiſſage, je ne vous ai jamais vue faire la plus petite menterie.... Mais pourquoi voulez-vous cacher ça à not Maîtreſſe madame Durocher ? ....

ALINE.

Je vous le répète, c'eſt que je crains qu'elle ne veuille s'oppoſer à la vente de mes habits....

CATHERINE.

Mais elle eſt ſi bonne ! ....

ALINE.

Sans doute, & elle m'offriroit de m'avancer de l'argent. ...

CATHERINE.

D'autant que cette Dame qui vous a éduquée & placée ici le lui rendroit. ...

ALINE.

C'eſt ce que je veux éviter ; j'ai déjà tant d'obligations à cette Dame, que je rougirois de lui demander encore de nouvelles graces; il eſt bien plus ſimple de me défaire de ces habits, dont je me paſſerai à merveille, & que même je ne portois jamais. . . .

CATHERINE.

Mais vous n'avez gardé que la robe que vous avez ſur vous? . . . .

ALINE.

Si fait, ſi fait, j'en ai encore une autre.....

CATHERINE.

Moi, à votre place, j'écrirois à cette Dame, au ſujet de votre tante, elle lui feroit donner des ſecours. . . .

ALINE.

Eh, vous avez donc oublié que cette Dame voyage, qu'elle eſt en Italie... (*à part.*) Hélas, que n'eſt-elle ici, elle m'auroit protégée ! . . .

CATHERINE.

En Italie ! . . . c'eſt donc bien loin?

ALINE.

Il faut un mois pour avoir une réponſe.

CATHERINE.

Ah Jeſus! Eh que diantre va-t-on faire dans un pays perdu comme ça ?

ALINE.

Enfin, ma chère Catherine, vous m'avez promis de vendre mes habits.....

CATHERINE.

Eh bien j'irai à la vieille fripperie tout-à-l'heure, v'la qu'eſt dit.... Je vois bien que vous faites une bonne action ; mais pas moins le ſecret de ça me tarabuſte....

ALINE.

Demain vous pourrez le dire, je l'avouerai moi-même à Madame Durocher....

CATHERINE.

Demain ?....

ALINE.

Oui, je ne vous demande de la diſcrétion que juſqu'à demain.

CATHERINE.

Allons, je ne dirai mot; vous pouvez vous fier là-dessus. Mais, à propos, Mademoiselle Aline, parlons donc du beau Monsieur qui vous a tant regardée Dimanche dernier à la messe.... savez-vous qu'il est venu ce matin à la boutique? Madame Durocher étoit sortie; moi je gardois la maison pendant que vous étiez à l'Eglise. J'étois dans la salle basse à niaiser, vla qu'un cabriolet s'arrête à la porte, & puis je vois entrer le beau Monsieur. Dame, j'ai été toute stupéfaite; il est venu vers moi, *dar, dar*....... & y m'a demandé Madame Durocher.... *Monsieur, elle est à l'Office, c'est aujourd'hui Fête*.... Là-dessus y s'est prit à dire qu'il voudroit bien acheter du bazin, des dentelles.... Tout en parlant y regardoit de côté & d'autre; je gagerois qu'y vous cherchoit.... Moi, pour voir ce qu'il diroit, j'ai appelé Joseph, qu'est accouru. « Joseph, ai-je fait, » Mademoiselle Aline est-elle sortie, que vous » sachiais? — Oui, Mademoiselle Catherine. » — Ah, j'en suis fâchée, j'ai fait, elle auroit

„ dit à Monſieur combien nous avons de bazin „ rayé, moi je ne le ſais pas. » Ma fine quand y vous a entendu nommer, il eſt devenu de toutes les couleurs; je n'ai fait ſemblant de rien, & y m'a queſtionnée ſu vous tout du long, & enfin y s'eſt en-allé....

ALINE.

Catherine, vous avez fort mal fait de lui parler de moi, & de répondre à ſes queſtions.

CATHERINE.

Oh, ce n'étoit que pour voir la mine qu'il feroit; car je vous réponds que je hais bien ces vilains hommes-là, qui veulent enjoler les filles.... A préſent que je ſais les mauvais deſſeins de celui-ci, je vous promets que s'il s'adreſſe encore à moi, je le rembarrerai de la bonne façon.... Ah, j'oublie de vous dire: en s'en allant il a voulu me donner un louis; mais je l'ai refuſé tout net, parce que je n'avois rien fait pour mériter ça, & que c'étoit apparemment pour me gagner à cauſe de vous.... Oh, cette penſée-là m'a mortifiée au vif!....

Je ſuis ſûre que j'étois rouge comme du feu....

ALINE.

C'eſt lui qui devoit rougir, s'il avoit une méchante intention....

CATHERINE.

C'eſt vrai. Il a beau être un grand Seigneur, la pauvre Catherine, dans ce moment-là, avoit le degré ſur lui.

ALINE.

Enfin, il connoîtra que dans notre état, Catherine, on peut avoir des ſentimens plus nobles que dans le ſien....

CATHERINE.

Vous êtes bien bonne, Mamſelle, de me dire comme ça *notre état;* vous êtes éduquée ni plus ni moins qu'une Demoiſelle; vous ſavez lire, écrire, vous avez dans la tête tout plein de belles choſes, & je ne ſais combien de livres; oh, il y a de la différence de vous à moi, & une bien grande!....

ALINE.

Il eſt vrai que ma chère Bienfaitrice m'a

donné une éducation fort au-dessus de mon état; mais enfin je n'en suis pas moins la fille d'un pauvre paysan....

CATHERINE.

C'est toujours beau à vous de vous souvenir de ça. Il y en a tant qui l'oublient!..... Mais que je vous achève donc mon histoire. Je sais le nom du Monsieur, il s'appelle le Marquis d'Olsey, y loge à deux pas d'ici, chez sa mère Madame la Comtesse d'Olsey.....

ALINE.

Il a une mère?.....

CATHERINE.

Vraiment oui, & qu'est une brave femme....

ALINE.

Comment savez-vous tout cela?....

CATHERINE.

Par Joseph.... C'est un petit garçon rusé s'il en fut jamais, & qui n'ignore de rien....

ALINE, *à part.*

Il a une mère!.... Il me vient une idée.... (*Elle rêve.*)

CATHERINE.

Je crois que j'entends Madame Durocher & Mademoiselle Silvie....

ALINE.

Catherine, ma chère Catherine, songez à mes habits..... mais, mon Dieu, c'est fête aujourd'hui....

CATHERINE.

Ça ne fait en rien, comme c'est pour faire une bonne action, la femme à la vieille friperie dont je vous ai parlé, les achetera; c'est une de mes connoissances, je me charge de cela, & elle en donnera même un prix raisonnable; ainsi soyez tranquille. La fille de not Maîtresse n'est pas dans vot confidence?....

ALINE.

Mademoiselle Silvie? Non, sûrement.

CATHERINE.

Elle vous aime bien pourtant.

ALINE.

C'est à cause de cela; elle auroit peut-

être voulu engager ſa mère à m'avancer de l'argent.

CATHERINE.

Pardi vous avez une belle occaſion pour emprunter.... Et Georgette, la fille de boutique, n'en ſait rien non plus?....

ALINE.

Pas un mot.

CATHERINE.

J'en ſuis bien aiſe, car je ne l'aime guère; que le mal que je lui veux m'arrive; mais pourtant elle a une mauvaiſe langue, elle eſt trigaude. Prenez garde qu'elle ne vous faſſe quelque paquet auprès de Madame Durocher; je l'entends ſouvent lâcher des mots à double entente, je vous avertis de ça.... Allez, c'eſt une maligne pièce. Mais chut...... bouche cloſe.... vla Madame Durocher.

ALINE.

Chère Catherine, je me recommande à vous....

CATHERINE.

N'ayez point de crainte ; ne ſavez-vous pas que je me mettrois au feu pour vous faire plaiſir ? ....

ALINE.

Oh ma chère bonne fille ! . . .

CATHERINE.

Paix, on vient.... Adieu, je vas ſortir pour votre affaire. (*Elle ſort.*)

ALINE.

Allons réfléchir à mon nouveau projet.

SCÈNE III.

Madame DUROCHER, ALINE.

Madame DUROCHER, *arrêtant Aline.*

Où allez-vous, Aline?

ALINE.

Dans ma chambre, Madame.

Madame DUROCHER.

Reſtez un moment, je voudrois vous par-

ler. Aline, vous avez quelque chagrin ſecret; depuis deux jours vous n'êtes pas dans votre état ordinaire?.....

ALINE.

Moi, Madame?....

Madame DUROCHER.

Vous rougiſſez; vous avez les larmes aux yeux.... qu'eſt-ce que cela ſignifie?

ALINE.

En vérité, Madame.... je n'ai rien à vous dire....

Madame DUROCHER.

Vous m'êtes confiée, je dois répondre de votre conduite; ainſi, puiſque vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert, je vous préviens que je vous veillerai de ſi près, que je découvrirai le myſtère que vous me cachez. Eſt-ce qu'une fille à votre âge doit avoir des ſecrets?

ALINE.

Mais, je n'en ai point....

Madame DUROCHER.

Cela suffit; je vois qu'il est inutile de vous questionner davantage. Allez.

ALINE, *à part en s'en allant.*

O mon Dieu! Faut-il encore supporter l'affront d'être soupçonnée!... (*Elle sort en pleurant.*)

SCÈNE IV.

Madame DUROCHER, *seule.*

ELLE pleure... Elle est toute tremblante...! Il y a quelque intrigue, quelque amourette en l'air.... Cependant elle n'a que quinze ans, & elle paroît avoir tant de sagesse & de modestie!.... & même de fierté; car, malgré sa douceur, elle est fière au fond...... mais elle est si jolie, si remarquable!... tout cela me tracasse... J'interrogerai ma fille & Georgette, peut-être m'apprendront-elles quelque chose.



SCÈNE V.

Madame DUROCHER, SILVIE, *en robe à la Polonoiſe*, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

AH, juſtement les voilà..... Approchez, Silvie.... (*regardant ſa robe.*) Mais, comme vous voilà fagotée?...

SILVIE.

Ah, maman, je mourois d'envie d'avoir une robe à la Polonoiſe.... c'eſt ſi commode, ſi joli!.... ſur-tout par derrière; regardez donc.... (*Elle ſe retourne.*)

Madame DUROCHER.

Fort bien... Et les nœuds de rubans, rien n'y manque.

GEORGETTE.

Oh, Mademoiſelle eſt au parfait comme ça!....

Ma ame

Madame DUROCHER.

Et qu'eſt-ce qu'elle a ſur la tête, comme une groſſe tourtière ?

SILVIE.

C'eſt un chapeau.

Madame DUROCHER.

Ah ça, ma fille, êtes-vous folle de vous équiper de la ſorte ?

SILVIE.

Comment donc, maman ?

Madame DUROCHER.

Savez-vous à quoi vous reſſemblez ? A une Danſeuſe de corde.

SILVIE.

Oh pourtant, maman, les Dames mêmes ne portent pas d'autre habit aujourd'hui.

Madame DUROCHER.

Mais les Dames ſont faire leurs Polonoiſes par de bonnes couturières, & payent douze francs de façon. Les Dames prennent leurs chapeaux chez les meilleures Marchandes de

modes; êtes-vous en état de faire toute cette dépenſe? Non; vous n'avez donc pas l'air d'une Dame, & vous ne paſſerez que pour une petite Bourgeoiſe ridiculement habillée; ou bien, ſi vous joignez à toutes ces fanfreluches-là des airs évaporés, ce n'eſt pas pour une Dame qu'on vous prendra, ni pour la fille d'une honnête Marchande, mais pour ce qu'il y a de pis.... Fi donc.... Voilà tout ce qu'on peut gagner à vouloir ſortir de ſon état.

SILVIE.

Maman, je vais me déshabiller.

Madame DUROCHER.

Vous ferez fort bien; mais auparavant, écoutez-moi.... Savez-vous pourquoi Aline eſt ſi triſte depuis hier matin?....

SILVIE.

Non, maman; mais il eſt vrai qu'elle eſt bien penſive, & naturellement elle n'eſt pas boudeuſe ni ſournoiſe....

GEORGETTE.

Toute la nuit elle n'a fait que geindre & sanglotter, si bien que je n'en ai pas fermé l'œil. Je lui ai demandé par trois fois : Mademoiselle Aline, qu'avez-vous donc ? .... dit-elle, *je suis enrhumée du cerveau ;* dit-elle, *je suis enchifrenée.*

Madame DUROCHER.

Vous êtes sûre qu'elle pleuroit ? ....

GEORGETTE.

O mon Dieu, Madame, très sûre. Et pui hier, elle n'a ni bu ni mangé....

Madame DUROCHER.

Et elle ne vous a fait aucune confidence ?

GEORGETTE.

Oh, n'y a pas de crainte, Mademoiselle Aline est si haute .... parce qu'elle lit dans l'Histoire & la Géographie, elle croit qu'on n'est pas digne de lui délier les cordons de ses souliers.... Pourtant on la vaut bien, défunt ma mère étoit tapissière dans la rue des Lombards....

Madame DUROCHER.

Voilà de belles raiſons.... Eſt-ce que vous croyez, Georgette, que nous n'avons de valeur que par notre naiſſance ? Ces idées-là ſont ridicules dans des nobles, ainſi en nous elles ſont encore plus ſottes..... Vous valez bien Aline parce que vous êtes fille d'une tapiſſière ! Qu'eſt ce que votre mère fait à cela, je vous prie ? Il s'agit de ſavoir ſi vous êtes auſſi honnête, auſſi adroite, auſſi bien élevée qu'Aline ; voilà comment vous vaudriez autant qu'elle. Et puis, pourquoi dites-vous qu'elle eſt haute ?... Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas familière, mais peut-on voir une fille plus douce, plus ſoumiſe, moins raiſonneuſe ?....

SILVIE.

Oh pour cela non ; Aline eſt la bonté même, elle ne mépriſe perſonne, elle ne médit jamais, & avec cela elle a tant d'eſprit, & elle fait de ſi belles choſes..... Elle m'a appris cinq ou ſix Fables de la Fontaine, qui ſont char-

mantes ; maman, vous ne le trouvez pas mauvais ?....

Madame DUROCHER.

Non ſûrement ; vous faites très-bien, Silvie : quand on n'envie pas les perſonnes qui en ſavent plus que nous, on profite de leur ſcience, & c'eſt comme cela, mon enfant, qu'on trouve toujours ſon compte à n'être pas méchante ; on en retire utilité & plaiſir.... Mais allez, Silvie, changer de robe, je vous en prie, & puis vous irez tantôt vous promener aux Champs Élyſées, avec Madame Bertrand & Aline.

SILVIE.

Maman, je vous demande la permiſſion d'aller plutôt aux Boulevards neufs.

Madame DUROCHER.

Pourquoi donc ?.... Vous aimiez tant les Champs Élyſées....

SILVIE, *embarraſſée.*

Oh, c'eſt que....

Madame DUROCHER.

Eh bien ?

GEORGETTE.

C'eſt que les deux dernières fois.....

Madame DUROCHER.

Mais, achevez....

GEORGETTE.

Nous avons été ſuivies par un Monſieur....

Madame DUROCHER.

Et..... Aline étoit avec vous ?

GEORGETTE.

Vraiment oui.... & le Monſieur n'avoit des yeux que pour elle ; & il eſt venu s'aſſeoir auprès de nous ; Mademoiſelle Aline a laiſſé tomber ſon éventail, il l'a ramaſſé....

SILVIE.

Là-deſſus, Aline m'a priée tout bas de continuer notre promenade ; nous nous ſommes levées, le Monſieur nous a ſuivies encore de plus belle ; enfin, nous avons pris le parti de nous en aller ; mais, maman, je vous aſſure

qu'Aline ne s'étoit pas attiré cela, car, dans les promenades, elle a l'air encore plus modeste, si cela se peut, que dans la boutique.

GEORGETTE.

Oh, c'est vrai; elle ne tourne jamais la tête de côté & d'autre; elle est très posée pour son âge, faut lui rendre justice.

Madame DUROCHER.

Et la dernière Fête, avant-hier, ce même Monsieur vous a suivies encore?

GEORGETTE.

Mon Dieu oui; & je l'ai reconnu tout de suite, quoiqu'il eut pourtant changé d'habit. C'est moi qui l'ai apperçu la première; Mademoiselle Silvie, vous vous en souvenez bien, je vous ai donné un coup de coude, & puis nous avons regardé Mademoïselle Aline, qui a rougi jusqu'aux oreilles; dame c'est tout simple, il y avoit de quoi être interdite!

Madame DUROCHER.

Et ce Monsieur vous a-t-il paru jeune, étoit-il bien mis?

GEORGETTE.

Oh, il a une belle prestance d'homme.... Il a autour de vingt-cinq ou vingt-six ans.... S'il avoit une perruque, y feroit joli de visage, mais y n'a quasiment pas de cheveux sur le sommet de la tête...... y clignotte comme ça en regardant.... pas moins il a fort bonne façon; & avant-hier il avoit un habit tout d'or & un bouton de diamant au cou.... c'étoit du fin, sûrement, car ça treluisoit comme un soleil.

Madame DUROCHER, *à part.*

Ah, que tout ceçi m'inquiète!

SILVIE.

Maman, voilà Madame Bertrand avec la petite Gogo.



SCÈNE VI.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND, SILVIE, GOGO, GEORGETTE.

Madame DUROCHER.

BON JOUR, ma nièce ; venez-vous manger la ſoupe avec nous ?

Madame BERTRAND.

Oui, ma tante ; & puis j'ai une grace à vous demander ; c'eſt aujourd'hui fête, & j'ai imaginé une partie qui amuſeroit bien Silvie.....

Madame DUROCHER.

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Silvie, allez un peu donner l'œil au dîner .... enſuite vous ferez deux règles d'arithmétique, & vous copierez trois pages dans l'Imitation....

SILVIE.

Maman, je ne pourrai pas finir tout cela avant dîner.

Madame DUROCHER.

Non; mais toujours mettez-vous à l'ouvrage; car vous savez bien que vous ne sortirez & que vous n'irez vous divertir que lorsque cela sera fait.

SILVIE.

Oui, Maman. (*Silvie sort.*)

Madame DUROCHER.

Georgette, emmenez la petite; mais auparavant viens me baiser Gogo.

GOGO, *allant l'embrasser.*

J'ai été frisée, voyez-vous Tatan, & j'ai des beaux *cocos* tout neufs; y sont rouges.........
(*Elle montre ses souliers.*)

Madame BERTRAND.

Oui, mais je parie que le petit doigt de Tatan lui dira que tu n'as jamais voulu te tenir pendant qu'on te frisoit, & que tu as fait enrager la Coëffeuse.

GOGO.

Dame, pourquoi est-ce qu'elle m'arrachoit

les cheveux? .... & qu'elle étoit si long-temps après moi?

Madame BERTRAND.

Il faut bien souffrir pour être belle.

GOGO.

Mais est-ce qu'il faut être belle?

Madame DUROCHER.

Non, mon enfant, il faut être bonne & obéissante, voilà ce qui est nécessaire; mais puisque ta maman aime à te voir frisée, tu dois, pour lui plaire, te bien tenir quand on te coëffe; car une fille n'est chérie de tout le monde que lorsqu'elle est bien soumise à son papa & à sa maman.

GOGO, *à Madame Bertrand.*

Eh bien, maman, je ferai tout ce que tu voudras; mais pourtant j'aimerois mieux lire tous les jours une page de plus que de me laisser friser.

Madame DUROCHER.

Allons, vas jouer là-dedans, mon petit rat.

GEORGETTE, *lui tendant la main.*

Venez, mon chou....

GOGO.

Oh, j'irai bien ſeule.... (*Elle ſort en courant.*)

Madame BERTRAND.

Quel ſalpêtre !....

Madame DUROCHER.

Georgette, ſuivez-la. (*Georgette ſort.*)

SCÈNE VII.

Madame DUROCHER, Madame BERTRAND.

Madame DUROCHER.

En vérité, ma nièce, votre petite a raiſon de ſe plaindre de la friſure que vous lui faites ſouffrir; quoiqu'elle n'ait que ſix ans, je n'ai pas voulu dire cela devant elle, car il ne faut jamais blâmer une mère en préſence de ſon enfant.

Madame BERTRAND.

Mais, ma tante, c'eſt qu'elle eſt ſi gentille comme cela !

Madame DUROCHER.

Point du tout ; ses cheveux sans frisure sont beaucoup plus jolis à voir que ce retapé serré, & ce placage de pommade & de poudre, qui la fait paroître noire comme une taupe. D'ailleurs, ce qui est beaucoup plus important, en lui faisant prendre de si bonne heure l'habitude d'être si long-temps à se coëffer, vous l'accoutumerez à perdre son temps, & vous en ferez une coquette, une dépensière & une fainéante.

Madame BERTRAND.

Le Ciel m'en préserve ; j'espère, ma chère tante, que vos bons conseils me garantiront d'un pareil malheur.

Madame DUROCHER.

Ma nièce, puisque mes avis ne vous déplaisent pas, j'ai encore quelques petites choses à vous dire touchant votre enfant : Vous lui faites des contes bleus qui ne riment à rien. A quoi bon lui persuader *qu'un petit doigt parle*, & vous dit tout ce qu'elle fait ? Cela ne sert

qu'à la rendre niaiſe & enfant plus long-tems, & à diminuer ſa confiance en vous, quand elle ſaura que vous inventiez toutes ces balivernes-là. Elle ſe ſouviendra que vous lui faiſiez des menſonges ſans néceſſité, & elle ne vous croira plus quand vous lui direz la vérité. Il ne faut jamais tromper les enfans, & l'on doit toujours leur parler raiſon, ſuivant leur portée. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux lui dire tout bonnement que vous ſavez ce qu'elle fait, parce que vous la veillez, vous l'obſervez; & que vous la devinez, parce que vous avez de la raiſon & plus d'eſprit qu'elle? .... L'enfant, de cette manière vous conſidérera d'avantage, & s'accoutumera à porter reſpect à l'âge & à l'expérience, ce qui eſt une bonne choſe, & qui préſerve les jeunes gens de bien des folies. Enfin, dès que nous cauſons ici à cœur ouvert, il y a encore une minutie dont il faut que je vous reprenne; votre petite fille vous tutoie, & je vous avoue que cela me choque beaucoup....

Madame BERTRAND.

Ah, ma tante, c'eſt un vrai plaiſir pour

moi, j'en conviens; je veux accoutumer mon enfant à m'aimer....

Madame DUROCHER.

Vous avez raiſon, mais vous vous y prenez mal. Une fille ne doit pas traiter ſa mère comme une camarade; c'eſt contre l'ordre. En vous ravallant, vous perdrez de votre prix, par conſéquent vous ſerez moins faite pour être aimée, & l'on vous aimera moins, cela eſt ſûr: croyez que ſi l'on ôtoit du cœur d'une bonne fille le reſpect qu'elle a pour ſa mère, on en ôteroit la moitié de ſon amitié. Je ne vous dis pas qu'il faille être ſévère, & garder ſon quant à ſoi avec ſes enfans, tant s'en faut, nous devons gagner leur confiance, & ne leur montrer que de la condeſcendance & de la cordialité. N'inſpirons pas de crainte, mais ſachons mériter le reſpect: *la familiarité engendre le mépris*; c'eſt bien vrai, elle n'a jamais ſervi qu'à cela, ſur-tout de la part des pères & mères.

Madame BERTRAND.

Je comprends cela, ma tante, & j'en ferai

mon profit, je vous assure. Je voudrois bien que ma fille fut un jour aussi bien élevée que Silvie ; je n'épargnerai rien pour lui donner de l'éducation.

Madame DUROCHER.

C'est le plus grand présent que nous puissions laisser à nos enfans. Que comptez-vous faire apprendre à Gogo ?

Madame BERTRAND.

J'aurois quelque envie de lui donner un maître de musique pour le chant.

Madame DUROCHER.

Je ne vous le conseille pas. Le chant & la danse sont deux talens fort inutiles par eux-mêmes, & très-dangereux dans notre état.

Madame BERTRAND.

J'entends bien ce que vous voulez dire, ma tante, mais nous sommes d'une assez bonne famille, & assez à notre aise pour ne devoir pas craindre de pareils inconvéniens.

Madame

Madame DUROCHER.

Avec tout cela nous ne ſommes que des Bourgeois & des Marchands, & malheureuſement on a vu plus d'une fois entrer à l'Opéra des filles de parens qui nous valoient [1]. Je ſais bien que, Dieu merci, il eſt très-rare de trouver des jeunes perſonnes aſſez folles & aſſez dénaturées pour s'échapper de la maiſon pa-

1 On ne veut faire dans cet ouvrage la critique d'aucun état, & l'on croit que dans tous on peut trouver des vertus. On ne parle ici que des jeunes filles ſéduites qui entrent au ſpectacle contre le gré de leurs parens. Celles-là certainement méritent d'éprouver tout le poids du mépris & de l'exécration publique; on doit même penſer avec plaiſir, que l'excès de leur infâmie, leurs remords & la perte de leur jeuneſſe ne peuvent manquer tôt ou tard de venger leurs parens infortunés. Elles ont renoncé à toutes les vertus de leur ſexe, trahi tous les devoirs ſacrés de la nature; elles feront à jamais les objets de l'indignation & de l'horreur des ames ſenſibles. Pourſuivies par la juſtice Divine, & par la malédiction paternelle, elles éprouveront l'inévitable châtiment des enfans pervers & dénaturés, & recueilleront les fruits affreux du vice, l'opprobre, le repentir & le déſeſpoir.

ternelle, & pour ſe décider à porter le poignard dans le ſein d'un père & d'une mère, & à préférer l'infamie à un état ſolide & honorable.

Madame BERTRAND.

D'ailleurs, ſi un ſemblable malheur arrivoit à d'honnêtes gens comme nous, ſûrement nous aurions bien le crédit de faire enfermer pour la vie l'abominable créature qui nous abandonneroit ainſi.

Madame DUROCHER.

Cela n'eſt pas douteux, mais nous devons donc prendre les plus grandes précautions pour éviter d'en venir jamais à ces cruelles extrémités. Dans toutes les conditions, une jeune perſonne coquette ſera mépriſée, mais dans notre état ſur-tout, celle à qui l'on n'a pas inſpiré la plus grande modeſtie, peut, d'un moment à l'autre, déshonorer ſes parens, puiſqu'elle eſt expoſée à des dangers & à des ſéductions qui n'exiſtent pas pour des filles de qualité; ainſi vous voyez donc bien que nous

ne saurions donner trop de soins à leur éducation.

Madame BERTRAND.

Mais faut-il, dans la crainte qu'elles ne tournent mal, les élever dans l'ignorance, & renoncer au plaisir de leur voir des talens?

Madame DUROCHER.

Point du tout, ce n'est pas mon opinion; je ne sais pas grand-chose, mais pourtant, à mes momens de loisir, j'ai par-ci par-là un peu lu, & feu mon oncle l'Avocat m'avoit fait cadeau d'une cinquantaine de livres [1], dans les-

[1] D'après les principes de Madame Durocher, on suppose que dans le présent de son oncle devoient se trouver l'Imitation, les Sermons de Bourdaloue & de Massillon, les Pensées de Pascal, les Essais de Nicole, Télémaque, Pamela, Clarice, Grandisson, les Contes de Madame d'Aunoi, Avis d'une Mère à sa Fille de Madame Lambert, les Lettres du Marquis de Rozelles, le Magasin des Enfans, Traité de l'éducation des Femmes, ou Cours complet d'instructions, & les Conversations d'Emilie, Ouvrage charmant sur l'éducation, rempli d'esprit & de vérité, aussi agréable que moral, & qui peut égale-

quels j'ai trouvé de très-bonnes choses. Cela m'a persuadée de plus en plus que sans un peu d'instruction, il est presque impossible de bien remplir tous ses devoirs. En conséquence, j'ai voulu que Silvie eut de la lecture, qu'elle écrivit bien, sut l'ortographe, & parfaitement compter [1]. Voilà, ma nièce, à-peu-près mes idées sur tout cela; mais nous en causerons en-

ment éclairer & intéresser les mères & les jeunes personnes de toutes les conditions. On observera sans doute qu'il est bien remarquable qu'on puisse citer six bons Ouvrages relatifs à l'éducation, tous faits par des Femmes.

1 Madame Durocher devoit ajouter qu'on peut aussi donner aux jeunes filles dont elle parle, quelques talens agréables, comme le dessin, par exemple, sans négliger de leur apprendre aussi tous les petits ouvrages de femmes, afin qu'elles soient en état de travailler pour elles, au lieu de dépenser de l'argent inutilement en achetant les chiffons dont elles ont besoin. Enfin, il faut sur-tout les accoutumer à se mêler des soins du ménage, les instruire avec détail de la manière dont on doit conduire une maison, & leur donner l'exemple de la piété, de l'économie & de l'activité.

core, car ce n'eſt pas dans un jour qu'on peut raiſonner à fond là-deſſus. A préſent, dites-moi quelle partie de plaiſir vous vouliez me propoſer pour Silvie.

Madame BERTRAND.

Ma tante, c'eſt qu'avant-hier ma ſœur a été voir une Comédie.

Madame DUROCHER.

Aux François?

Madame BERTRAND.

Oh, non, c'eſt bien plus joli & meilleur marché, les places les plus chères ne coûtent que trente ſols, ce qui fait que nous pouvons nous procurer ce divertiſſement-là ſans nous déranger; & puis c'eſt charmant. Ma ſœur a vu une petite Farce qui s'appelle l'Amour-Quêteur, elle m'en a fait des récits!.... Cela eſt joué par des petites filles de 12 à 13 ans.... & qui ſont gentilles!....

Madame DUROCHER.

Vous imaginez ſans doute que des enfans

de cet âge ne doivent repréſenter que des petites pièces bien honnêtes & que nos filles peuvent entendre ſans danger; eh bien, point du tout.... J'y ai été une fois, moi; j'ai vu préciſément cet Amour-Quêteur dont vous me parlez, & je vous aſſure que ſi j'y avois mené Silvie, je ne me ſerois jamais conſolée d'une pareille imprudence.

Madame BERTRAND.

Bon! ....

Madame DUROCHER.

Vous n'avez pas d'idée de l'indécence de cette pièce; & toutes celles qui ſe jouent là, ſont dans le même goût....

Madame BERTRAND.

Fi donc! ..... mais, d'ailleurs, cela doit être bien déſagréable & bien choquant d'entendre des petites filles encore dans l'enfance, dire des choſes capables de faire rougir des femmes de quarante ans, & de voir paroître auſſi, dans l'âge de l'innocence, l'effronterie & la corruption; moi, je ne peux pas me figurer cela.

Madame DUROCHER.

Oh, c'eſt une eſpèce de dépravation faite pour révolter les moins délicats; cela eſt certain. . . .

Madame BERTRAND.

Mais comment ſe peut-il que tous les gens de notre état mènent-là leurs filles?

Madame DUROCHER.

Parce que les meilleures places ne coûtent que trente ſols.

Madame BERTRAND.

Voilà une belle raiſon pour choiſir un divertiſſement auſſi pernicieux pour les mœurs!.... En ſortant de-là, une mère a bonne grace de recommander la ſageſſe & la modeſtie à ſa fille! . . . . . Ah, je tancerai demain ma ſœur, qu'il n'y manquera rien, pour avoir voulu m'engager à aller là . . . . c'eſt horrible. . . .

Madame DUROCHER.

Il faut eſpérer qu'avec le temps on reviendra de cet abus, & qu'on ne mènera plus la

jeunesse à des spectacles qui peuvent la corrompre.

Madame BERTRAND.

Eh bien, ma tante, si vous le permettez, nous ferons comme l'autre jour, une jolie promenade.....

Madame DUROCHER.

Oui, & d'ailleurs cela est beaucoup plus sain & plus récréatif, selon moi, que de s'enfermer dans une salle où l'on étouffe; vous n'aurez qu'à prendre un carrosse, & vous irez vous promener & goûter au Bois de Boulogne.

Madame BERTRAND.

Volontiers, & Aline viendra avec nous.

Madame DUROCHER.

Oui. A propos d'elle, j'en suis inquiette: elle est d'une tristesse extraordinaire..... Les dernières fois qu'elle s'est promenée avec vous, elle a été suivie par un jeune Seigneur; vous n'y avez pas pris garde?

Madame BERTRAND.

Non, parce que je fuis accoutumée à la voir très-regardée; elle a une figure qui frappe chacun.....

Madame DUROCHER.

Et vous paroit-elle fe comporter toujours avec la même honnêteté?

Madame BERTRAND.

Oh oui, je n'ai jamais vu de jeune fille plus modefte, & qui fe fouciât moins de fa beauté; avec cela elle eft fi bien élevée, fi polie, fi douce!..... On ne la prendroit jamais pour une apprentie.....

Madame DUROCHER.

Madame la Marquife de Solanges, qui eft une Dame de mérite, lui a donné une très-bonne éducation. Elle la deftine pour femme-de-chambre à Mademoifelle fa fille, quand cette dernière fera mariée. Madame de Solanges, dont j'ai l'honneur d'être protégée depuis long-temps, en partant pour l'Italie, m'a confiée Aline, qu'elle aime paffionnément, & fi

cette jeune perſonne faiſoit chez moi la moindre étourderie, j'en ſerois véritablement inconſolable. Ainſi, comme ma ſanté ne me permet pas de vous ſuivre à vos promenades, je vous prie de me remplacer, & de la veiller avec ſoin.

Madame BERTRAND.

Je vous le promets, ma tante; mais je vous aſſure que je lui crois une raiſon au-deſſus de ſon âge......

Madame DUROCHER.

Je n'ai jamais rien vu que d'honnête en elle; je ne connois point de cœur meilleur que le ſien; cependant, comme elle n'a que quinze ans, il ne faut pas qu'une ſurveillante s'endorme ſur tout cela.

Madame BERTRAND.

N'eſt-elle pas orpheline?

Madame DUROCHER.

Oui, ſelon toute apparence: ſa mère étoit une pauvre Payſanne qui s'amouracha d'un

jeune homme qu'elle épousa. Elle mourut en couche de cette petite fille; le père, qui n'avoit que dix-huit ans, s'engagea, passa aux Isles, où vraisemblablement il est mort; & Madame de Solanges prit, dans son Château, l'enfant, dont elle a toujours eu soin depuis.

CATHERINE, *survenant, à Madame Durocher.*

Madame, la soupe est sus la table.

Madame DUROCHER.

Allons dîner; venez, ma nièce..... (*Elles sortent.*)

CATHERINE, *seule, tirant de l'argent de sa poche.*

J'ai eu huit louis des habits..... Mademoiselle Aline sera ben contente. Allons vîte lui donner ça. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, *seule, arrivant d'un air inquiet, & en cherchant.*

ELLE n'est point ici ? .... Mais où diantre est-elle ? .... ni dans sa chambre, ni dans la boutique !.... Elle est peut-être dans la cuisine.... faut y aller voir.... *(Elle fait quelques pas pour s'en aller.)*

SCÈNE II.

CATHERINE, GEORGETTE.

GEORGETTE, *arrêtant Catherine.*

CATHERINE, savez-vous où est Aline ? Comme elle n'a pas voulu se mettre à table, Madame Durocher en est inquiette & la demande.

CATHERINE.

Elle eſt dans la cuiſine apparemment.

GEORGETTE.

Non ; j'en viens.

CATHERINE.

Eh, mais, Seigneur, où s'eſt-elle donc fourrée ?

GEORGETTE.

Ma foi, je crois qu'elle eſt ſortie....

CATHERINE.

Comment, ſortie ! toute ſeule ?...

GEORGETTE.

Tenez vla Mademoiſelle Silvie qui en ſait des nouvelles, je parie, car elle paroît toute en émoi.



SCÈNE III.

CATHERINE, GEORGETTE, SILVIE.

SILVIE.

AH, Georgette, ... je ſuis au déſeſpoir!...

GEORGETTE.

Quoi donc?....

SILVIE.

Aline!....

GEORGETTE.

Eh bien?....

SILVIE.

Elle s'eſt ſauvée.....

CATHERINE.

Elle s'eſt ſauvée?....

SILVIE.

Pendant que nous dînions.

GEORGETTE.

Vla une belle équipée qu'elle a fait là!..

CATHERINE.

C'eſt-y poſſible ?....

SILVIE.

Oh, rien n'eſt plus ſûr ; elle n'eſt point dans la maiſon, & un petit Savoyard du coin de la rue vient de dire à ma mère qu'il l'avoit vue s'enfuir il y a une demi-heure....

CATHERINE.

Je tombe de mon haut !....

GEORGETTE.

Eh bien, je me ſuis toujours doutée qu'elle feroit quelque eſcapade.... elle étoit ſi cachée, ſi en-deſſous !....

SILVIE.

Il ne faut pas ſe preſſer de juger en mal.... je ne puis croire encore qu'Aline ne ſoit pas honnête....

GEORGETTE.

Pourtant une fille de 15 ans qui prend la fuite.... ça ne pronoſtique rien de bon....

CATHERINE.

Mademoiſelle Silvie, dites-moi donc.... & votre chère mère, eſt-elle bien eſtomaquée contre elle.

SILVIE.

Elle pleure; elle ſe déſole.... elle a écrit à M. le Lieutenant de Police.... mais je l'entends, ma mère....

GEORGETTE.

Oui, c'eſt-elle.

SCÈNE IV.

Madame DUROCHER, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

SILVIE, allez dans votre chambre; ſortez Georgette; & vous, Catherine, reſtez: il faut que je vous parle.... (*Silvie & Georgette ſortent.*)

CATHERINE.

Mais, mon Dieu, Madame, eſt-ce que vous voulez me rendre reſponſable de la fraſque de Mademoiſelle

Mademoiselle Aline? ça ne feroit pas judicieux....

Madame DUROCHER.

Je vous ai toujours connue pour une honnête fille....

CATHERINE.

Dieu merci, je n'ai jamais fait tort à personne....

Madame DUROCHER.

Et j'espère que vous allez me répondre avec vérité .... Aline ne vous avoit-elle fait aucune confidence?

CATHERINE.

Oh, Madame, (comme y faut mourir un jour) je vous assure que je n'ai pas eu le moindre vent de son échapade....

Madame DUROCHER.

Mais pourtant ses habits étoient dans votre chambre; elle a tout emporté, à l'exception d'un peu de linge : comment ne vous en êtes-vous pas apperçue?....

CATHERINE.

C'eſt qu'elle m'avoit enſorcelée.... cela eſt vrai.....

Madame DUROCHER.

Vous ſaviez donc qu'elle avoit déménagé?

CATHERINE.

Pardi.... c'eſt moi qui ai vendu ſes hardes....

Madame DUROCHER.

Comment!

CATHERINE.

Sûrement, pour ſa vieille tante.... ſoi-diſant, car je vois ben à préſent ce qui en eſt.... elle m'a fait donner dans le panneau avec ſon air de ſainte-mitouche.... elle larmoyoit, & puis *ma petite Catherine* par-ci, *ma chère Catherine* par-là.... enfin j'ai vendu tout ſon bataclan aujourd'hui, je lui ai donné huit louis, & elle n'attendoit que ça pour prendre la clef des champs.... la petite maſque, avec ſa vieille tante.... Voilà le tour qu'elle m'a joué....

Madame DUROCHER.

Mais je ne comprends pas un mot à toute cette hiſtoire

CATHERINE.

C'eſt pourtant ben clair! Elle pleurnichoit ſous prétexte de ſa vieille tante.... & que *ſa vieille tante étoit dans la peine.... & qu'il falloit vous cacher ça à cauſe de vot bon cœur....* & que ſais - je, un tas de fagots pareils.... & puis elle me montroit un vieux chiffon de papier noir & gras comme je ne ſais quoi.... C'eſt de ma vieille tante, faiſoit-elle.... Voyez un peu la malice!... oh, elle en ſait long!..... une morveuſe de 15 ans!.... en revendre de cette façon-là, pour s'enfuir avec un jeune freluquet (ſauf le reſpect que je dois à ſa qualité.)....

Madame DUROCHER.

Comment! vous connoiſſez la perſonne qui a ſéduit cette malheureuſe....

CATHERINE.

Je mettrois ma main au feu que c'eſt ce

Marquis d'Olſey qui eſt venu un matin dans la boutique....

Madame DUROCHER.

Mais, Catherine, eſt-il poſſible que vous ne m'ayez pas avertie de tout cela ! . . . .

CATHERINE.

J'en avois bonne envie, mais Mademoiſelle Aline me recommandoit toujours de ne vous rien dire, parce que vous lui prêteriez de l'argent . . . .

Madame DUROCHER.

Queſt-ce que cela ſignifie? . . . .

CATHERINE.

Oui ; c'étoit une frime pour faire la généreuſe ; vous entendez bien.....

Madame DUROCHER.

Je perds patience! .... mais quel eſt le bruit que j'entends là dedans!

CATHERINE.

Quel ſabat ! . . . . Dieu me pardonne, je reconnois la voix de Mademoiſelle Aline ! . . .
(*Elles ſont quelques pas pour ſortir.*)

SCÈNE V.

Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

Madame DUROCHER.

C'EST elle ! . . . .

CATHERINE.

Jesus, Maria.

SILVIE.

Maman, la voilà; elle est revenue d'elle-même : elle proteste qu'elle est innocente . . . . Oh, maman, recevez-la.... pardonnez-lui....

ALINE, *tombant sur une chaise.*

Hélas! excusez.... Je n'en puis plus . . . .

Madame DUROCHER.

Eh d'où venez-vous, malheureuse ?

ALINE.

Ah, Madame ! . . . .

Madame DUROCHER.

Sortez, Silvie, laissez-nous seules . . . .

ALINE.

Non, Madame, qu'elle reſte, je vous en conjure, je n'ai rien à vous dire qu'elle ne puiſſe entendre ....

Madame DUROCHER.

Eh bien, parlez donc; d'où venez-vous?

CATHERINE.

Oui, ſachons-ça ....

ALINE, *ſe levant.*

J'ai reçu ce matin une boëte d'or, un billet & cinquante louis ....

CATHERINE.

Ah, ah, voici du nouveau ....

ALINE.

J'ai trouvé ces vils préſens dans ma chambre; & je me ſuis aſſurée qu'on avoit corrompu Joſeph, que c'eſt lui qui a mis l'argent & la boëte dans le tiroir de ma table ....

CATHERINE.

Le petit vaurien! ....

Madame DUROCHER.

Et ſavez-vous de quelle part viennent ces préſens ?....

CATHERINE.

Oui, oui, je crois qu'elle s'en doute.

ALINE.

De Monſieur le Marquis d'Olſey....

Madame DUROCHER.

Qui loge ici près ?....

ALINE.

Oui, Madame.

CATHERINE.

Elle ne barguigne pas dans ſes réponſes, toujours ; y paroît qu'elle va rondement.

Madame DUROCHER.

A préſent, venons au fait ; d'après tout cela, pourquoi êtes-vous ſortie ? ....

CATHERINE.

Ah, vla le hic ! ....

Madame DUROCHER.

Et où avez-vous été ?

ALINE, *avec embarras.*

J'ai été reporter ce que j'avois reçu....

Madame DUROCHER.

Quoi! chez Monſieur d'Olſey?

ALINE.

Oui, Madame..... J'ai remis le paquet au Suiſſe, à l'adreſſe de Madame d'Olſey la mère....

Madame DUROCHER.

Et pourquoi à cette Dame?....

ALINE.

Parce que je lui ai écrit....

Madame DUROCHER.

Aline, tout ceci a peu de vraiſemblance....

CATHERINE.

Oh ça finit mal!....

SILVIE, *à part, regardant Aline.*

Elle s'embarraſſe.... Je tremble....

ALINE.

Je n'ai dit que la vérité.

Madame DUROCHER.

Êtes-vous entrée chez Madame d'Olfey?

ALINE.

Non, Madame.

Madame DUROCHER.

Mais il ne faut pas un quart-d'heure pour aller & revenir d'ici chez Madame d'Olfey, & vous avez été plus d'une heure abfente.

CATHERINE.

Elle fe fera rudement égaréo; j'ai peur.

Madame DUROCHER.

N'avez-vous été que là? .... Répondez...

ALINE.

J'ai été ..... ailleurs encore....

Madame DUROCHER.

Où donc? ....

ALINE.

Je ne puis le dire....

Madame DUROCHER.

Comment! .....

CATHERINE.

Ahi, ahi.....

Madame DUROCHER.

Vous ne pouvez le dire, malheureuſe! ...

ALINE.

L'apparence eſt contre moi .... mais, Madame, par pitié, ſuſpendez votre jugement; un devoir indiſpenſable m'oblige à me taire....

Madame DUROCHER.

C'eſt pouſſer trop loin l'effronterie. Préparez-vous à entrer tout-à-l'heure au Couvent; je vais vous y conduire, & vous y reſterez juſqu'à l'arrivée de Madame de Solanges.

SILVIE.

Aline, confiez-vous à ma mère, nous allons ſortir, Catherine & moi....

ALINE.

Non, Mademoiſelle, je n'en dirai pas davantage; j'aime mieux paroître coupable, que de me juſtifier en trahiſſant le ſecret qui m'eſt confié....

Madame DUROCHER.

Et penſez-vous que je puiſſe être la dupe d'un ſemblable détour ?.....

CATHERINE.

Pardine oui, vla un bel attrape-nigaud...

SILVIE.

Aline, Aline, ah, combien vous m'avez trompée!...

ALINE.

Ainſi donc je ſuis ſoupçonnée, accuſée des plus infâmes baſſeſſes, & chaſſée de cette maiſon qui m'étoit ſi chère!....

Madame DUROCHER.

Vous n'êtes plus digne d'y être.....

ALINE.

Ah ciel!....

Madame DUROCHER.

Allons, ſortons .... venez....

ALINE.

Quoi, Madame, dans ce moment!...

Madame Durocher.

Je ne veux pas que vous couchiez dans ma maiſon.....

Aline, *à Silvie.*

Et vous, Mademoiſelle Silvie ; ne direz-vous rien en ma faveur ?

Silvie.

Je vous plains, mais je ne dois plus vous aimer.....

Catherine.

Pas moins ça fend le cœur....

Aline.

O mon Dieu, quelles épreuves !..... Eh quoi, tout m'abandonne à la fois !....

Georgette, *ſurvenant précipitamment, à Madame Durocher.*

Madame, vla une Dame qui demande à vous parler.

Madame Durocher.

Je ne ſuis pas en état de la recevoir.... : Allez, Silvie....

GEORGETTE, *à part.*

Comme elles pleurent toutes !....

Madame DUROCHER, *à Georgette.*

Savez-vous ſon nom ?....

GEORGETTE.

Elle s'appelle Madame la Comteſſe d'Olſey.

ALINE.

Grand Dieu !

Madame DUROCHER.

Madame d'Olſey !....

GEORGETTE.

Elle étoit ſur mes talons...... Tenez, la voilà....



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE D'OLSEY, Madame DUROCHER, ALINE, SILVIE, GEORGETTE, CATHERINE.

ALINE.

O Ciel, que vais-je apprendre! ..... (*Elle se recule & se cache derrière Silvie, en s'appuyant contre une chaise.*)

Madame DUROCHER, *s'avançant vers la Comtesse.*

Madame desire sans doute me parler en particulier? Je ne devine que trop le sujet qui m'attire l'honneur de sa visite .....

LA COMTESSE, *montrant Silvie.*

Satisfaites mon impatience; cette jeune personne n'est-elle pas Aline? ....

Madame DUROCHER.

Non, Madame, grace à Dieu.....

LA COMTESSE.

Mais Aline, Aline, où eſt-elle? ....

Madame DUROCHER.

La malheureuſe ſe cache, ſans doute avec raiſon....

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

Madame DUROCHER.

Je ſupplie Madame de l'épargner, & de paſſer dans ma chambre, où elle pourra s'expliquer ſans témoins....

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? .... Aline eſt ſoupçonnée! Ah, que tout le monde reſte ici, je veux la juſtifier à tous les yeux; qu'elle vienne.....

ALINE, *avançant avec timidité.*

Me voilà, Madame; hélas, pardonnez ma témérité, & daignez ne pas découvrir mon ſecret....

LA COMTESSE, *courant à elle.*

Venez ma chère enfant..... (*Elle la prend dans ſes bras, & l'embraſſe à pluſieurs repriſes.*)

Madame DUROCHER.

Eh quoi! feroit-elle innocente?

LA COMTESSE.

Innocente!.... c'eft un ange, oui un ange; elle en a l'ame comme la figure.... Ma chère Aline, vous n'avez plus de fecret, foyez tranquille, votre père eft chez moi....

ALINE.

Dieu!...

Madame DUROCHER.

Son père!.....

LA COMTESSE.

Son affaire eft arrangée; mon fils fe charge de tout, ne confervez plus d'inquiétudes.

ALINE, *fe jetant aux pieds de la Comteffe.*

Ah, Madame, vous me rendez la vie!...

LA COMTESSE.

Avez-vous pu douter un inftant de l'excès de mon intérêt pour vous?.... Mais je vois l'étonnement des perfonnes qui vous entourent, & j'ai la plus vive impatience de leur faire connoître la vérité....

Madame

Madame DUROCHER.

Je ſuis confondue, je l'avoue, mais cependant au comble de mes vœux, puiſqu'Aline eſt toujours digne de l'affection que nous avions pour elle.

SILVIE.

Je ne me conſolerai jamais de l'avoir chagrinée ſi injuſtement...

CATHERINE.

Ni moi non plus; mais les apparences étoient ſi fortes!

Madame DUROCHER.

Il ne faut pas toujours juger par elles, ſurtout quand il s'agit de condamner.... (*à la Comteſſe.*) Mais, Madame, ayez donc la bonté de nous apprendre le fond d'une hiſtoire ſi ſingulière.... Aline parle de ſon père, j'ignorois qu'elle en eut un.

LA COMTESSE.

Son père s'engagea à dix-huit ans, & partit pour les Colonies; il n'y a que ſix mois qu'il en

eſt revenu ; il eſt dans le Régiment de mon fils, & demanda une permiſſion de venir paſſer un mois à Paris, avec l'intention de voir ſa fille. Le matin même de ſon arrivée, il eut une diſpute avec un de ſes camarades, ſe battit, & laiſſa ſon adverſaire ſur la place ; il ſe ſauva, bleſſé lui-même, & ſe réfugia dans une petite auberge aſſez éloignée d'ici. Il n'avoit point d'uniforme, & croyant avoir tué ſon ennemi, il cacha avec ſoin ſon nom & ſon état. Une très-longue maladie, cauſée par ſes bleſſures, acheva de conſommer le peu d'argent qui lui reſtoit ; alors, réduit aux dernières extrémités de la miſère, n'oſant s'adreſſer à perſonne, le ciel lui inſpira le deſſein de confier ſon ſecret & ſes peines à un enfant de quinze ans, à ſa fille, qu'il n'avoit jamais vue ; il lui écrivit ; Aline reçut hier ſa lettre......

Madame DUROCHTR.

La chère enfant ! Voilà donc la cauſe de cette triſteſſe, de ces larmes qu'elle ne pouvoit cacher ; ah, ſi elle m'avoit ouvert ſon cœur !...

ALINE.

Hélas, Madame, mon père me le défendoit expressément ; il m'apprenoit son histoire ; il ajoutoit que M. le Marquis d'Olsey étoit son Colonel, & m'ordonnoit de ne m'adresser qu'à lui....

LA COMTESSE.

Jugez de l'embarras d'Aline : mon fils égaré, séduit par un sentiment indigne de celle qui l'inspiroit, avoit osé se déclarer ; plusieurs billets & des présents envoyés aujourd'hui même, ne laissoient aucun doute sur ses vils desseins & ses injurieuses espérances, quoiqu'il n'eût cependant pas eu la grossierté de les avouer dans ses lettres. Ne rougissez point, Aline, je dois dévoiler tout ce qui peut faire triompher votre innocence..... Enfin, Madame Durocher, cette charmante fille a pris le parti de m'écrire & de m'instruire de tous ces détails. Mon fils étoit chez moi quand j'ai reçu sa lettre ; je la lui ai lue, & j'ai vu avec plaisir qu'il éprouvoit le regret le plus vif d'avoir outragé tant de

vertu. Il m'a dit que l'ennemi du père d'Aline, un jeune ſoldat nommé la Tulippe, n'étoit point mort, qu'il n'avoit reçu qu'une bleſſure aſſez légère, & qu'il n'avoit même pas voulu dénoncer celui contre lequel il s'étoit battu. Après cette explication, mon fils m'a quittée, ma chère Aline, pour aller chez votre père qu'il m'a amené, & qui nous a conté que vous aviez vendu pour lui tout ce que vous poſſédiez, & que vous veniez de lui donner huit louis. Cette circonſtance m'a d'autant plus touchée que vous ne m'en parliez point dans votre lettre. Enfin, brûlant du deſir de vous connoître, de vous embraſſer, je ſuis venue ici, & je trouve en vous tout ce qui peut excuſer la folie de mon fils, juſtifier le repentir, la honte qu'il en éprouve, & l'admiration que cette conduite nous inſpire à tous deux.

ALINE.

O, Madame, que de bontés!....

Madame DUROCHER

La pauvre petite!.... ſi jeune ſe comporter avec tant de prudence & de ſageſſe!

LA COMTESSE.

Elle avoit un guide avec lequel on ne peut jamais s'égarer, une ame pure, noble & sensible....

Madame DUROCHER

Oh, que Madame de Solanges sera contente en apprenant tout ceci !....

LA COMTESSE.

La bienfaitrice d'Aline en effet doit être bien contente! Pouvoit-elle recueillir une plus douce récompense de ses soins & de sa bonté ?..... A présent, Madame Durocher, j'ai une grace à vous demander, c'est de me confier Aline pour deux heures: je vais la conduire dans les bras de son père, & je vous la ramenerai ce soir.

Madame DUROCHER.

Elle est aux ordres de Madame....

ALINE.

Mon père !.... je vais le voir heureux; ah, Madame !....

LA COMTESSE, *prenant la main d'Aline.*

Oui, ma chère enfant, vous le verrez heureux.... Vous êtes en de dignes mains; je ne pouvois rien faire pour vous, mais du moins il m'étoit permis de récompenser dans le père les vertus de la fille: venez; je veux qu'il vous instruise lui-même de son sort....

ALINE, *baisant les mains de la Comtesse.*

Souffrez, Madame....

LA COMTESSE.

Embrassez-moi, ma fille....

ALINE.

Vous daignez le permettre?

LA COMTESSE.

Oui; je le veux....

ALINE, *se jetant à son cou.*

Ah, que vous soulagez mon cœur!

LA COMTESSE.

Charmante Créature!.... J'ai le bonheur d'être mère, mais je n'ai point de fille. O ciel! étois-je indigne d'en avoir une semblable à

cette enfant ? .... Mais venez, chère Aline, votre père vous attend; venez. Adieu, Madame Durocher, je ferai de retour avant fept heures.

Madame DUROCHER.

Ah, Madame, que le ciel vous comble de toutes fes bénédictions. . . . Voulez vous bien me permettre de vous fuivre jufqu'à votre voiture . . . .

LA COMTESSE.

Volontiers, ma chère Madame Durocher, donnez-moi le bras ...... (*prenant Madame Durocher & Aline fous le bras*) Allons, partons. (*Elles fortent, Silvie les fuit.*)

CATHERINE, *à Georgette.*

Ma foi, voilà un beau jour pour Mademoifelle Aline; il y a toujours à gagner à faire fon devoir, je vois ben ça.... Mademoifelle Georgette, vous êtes foucieufe; vous avez du chagrin d'avoir tant médi de Mademoifelle Aline, pas vrai? Dame y ne faut pas être fi

preſte à mal penſer de ſon prochain .... mais allons les voir monter en voiture, nous jaſerons de ça une autre fois .... (*Elle ſort, Georgette la ſuit.*)

FIN.

LE LIBRAIRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DESORMEAUX, *Libraire.*

HENRI, *âgé de quinze ans, Neveu de Desormeaux.*

LEROUX, *Libraire, Voisin & Ami de Desormeaux.*

DURVAL, *jeune Auteur.*

La Scène est à Paris, chez Desormeaux.



LE LIBRAIRE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Cabinet.

DESORMEAUX, *seul, dans un fauteuil, lisant un manuscrit ; après un moment de silence.*

QUELLE indigne satire !.... Que de personalités ! que de méchancetés !..... Et une mauvaise foi si révoltante !.... Si mon voisin Leroux achette cet ouvrage, il fera là une méprisable emplette..... Le pauvre homme n'a aucune des connoissances qu'exige notre

état ; mais il eſt jeune encore, il me témoigne de l'amitié ; du moins tâchons de le ſervir par des conſeils ſincères & déſintéreſſés..... Ah, juſtement le voici.... (*Deſormeaux ſe lève.*)

SCÈNE II.

DESORMEAUX, LEROUX.

DESORMEAUX.

Vous arrivez à propos ; je viens de finir dans l'inſtant la lecture de l'ouvrage que vous m'avez confié.

LEROUX.

Eh bien, qu'en penſez-vous ?

DESORMEAUX.

Que vous ferez fort mal de l'imprimer, & que l'Auteur fera très-bien de garder toujours l'anonyme.....

LEROUX.

Oh, c'eſt le parti qu'il a pris ; moi-même j'ignore ſon nom.... Mais, dites-moi, cette ſatire eſt donc bien mordante ?

DESORMEAUX.

Elle m'a indigné.....

LEROUX.

Tant mieux, mon ami, cela ſe vendra.

DESORMEAUX.

Oui; mais cela ne ſe réimprimera pas. Tout ouvrage mépriſable n'a qu'un ſuccès paſſager; la malignité ſe divertit un inſtant d'un libelle; mais le dégoût ſuit de près ce coupable & frivole amuſement.

LEROUX.

Du moins, trouvez vous qu'il y ait du talent & de l'eſprit dans ce petit Poëme?.....

DESORMEAUX.

Il me ſemble qu'un ouvrage de ce genre, ne fait guères connoître de l'Auteur que le caractère & la dépravation d'eſprit & de cœur. Comme il juge toujours avec partialité, qu'il n'eſt jamais de bonne foi, & qu'il ſacrifie ſa réputation & la vérité au deſir malfaiſant de nuire, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit

pas ſans ceſſe inconſéquent, & ſouvent de mauvais goût; dans ce ténébreux labyrinthe où la méchanceté l'engage, on ſe perd avec lui, & l'on ne peut démêler ni ſes ſentimens, ni ſes vraies opinions.

LEROUX.

Enfin, l'ouvrage eſt-il plat ou ſpirituel?

DESORMEAUX.

Il n'a pas le ſens commun, ſelon moi; cependant on y trouve quelques traits; mais la médiocrité même n'a-t-elle pas quelquefois des rencontres heureuſes, quand elle ſe permet tout, & ne connoit aucun frein?

LEROUX.

Allons, rendez-moi mon manuſcrit..... Je réfléchirai mûrement ſur tout cela.....

DESORMEAUX, *lui rendant le manuſcrit.*

Tenez .... je vois que vous l'achetterez; j'en ſuis fâché pour vous, je ne vous le cache pas....

LEROUX.

Mais vous ne le trouvez pas mauvais, & l'on ne m'en demande que trente louis. . .

DESORMEAUX.

Mon cher Leroux, acheter ou imprimer un ouvrage que les honnêtes gens ne pourront lire ſans indignation, c'eſt participer aux fautes de l'Auteur, & ſe déshonorer comme lui. Que dis-je, un Libraire, dans ce cas, eſt encore beaucoup plus condamnable que l'Auteur même, puiſqu'il n'a pour ſon excuſe, ni les illuſions de l'amour-propre, ni ce vain deſir d'une fauſſe gloire qui peut ſi facilement égarer un jeune écrivain. Ce Poëme qu'on vous offre, déchire, ſans ménagement, tous les Gens de Lettres qui ont de la réputation; peut-être l'Auteur eſt-il animé par quelques reſſentimens particuliers; peut-être a-t-il à ſe plaindre de ceux qu'il traite avec tant d'animoſité; je ſais bien que rien n'autoriſe l'injuſtice & l'oubli des bienſéances; que cette eſpèce de vengeance eſt toujours (ſur-tout

lorſqu'elle eſt anonyme) une baſſeſſe inexcuſable; mais ſi dans l'Auteur la repréſaille même eſt odieuſe, que dira-t-on du Libraire, que penſera-t-on de vous, qui ne rougirez point d'imprimer de ſang-froid un libelle contre dix perſonnes qui ne vous ont jamais fait de mal? Contre des Citoyens eſtimables, diſtingués par leurs talens, & que, nous particulièrement, nous devons honorer & reſpecter, puiſque c'eſt de leurs travaux que dépend notre exiſtence? .... Vous ſera-t-il poſſible de penſer ſans remords que vous les affligerez, & que vous les noircirez aux yeux de cette foule oiſive qui n'examine rien, & croit qu'il ſuffit d'avoir feuilleté quelques mauvaiſes brochures pour décider impérieuſement & juger ſans appel.

LEROUX.

Mais vous croyez donc que ce petit ouvrage portera coup? Morale à part, vous le trouvez donc excellent dans ſon genre?

DESORMEAUX, *en ſouriant.*

Voilà de mon ſermon tout ce qui vous frappe,

frappe ; mes raisonnemens font une grande impression sur votre esprit !

LEROUX.

Mais, mon cher Desormeaux, vous parlez de tout cela bien à votre aise ; vous êtes riche, heureux, aimé des gens de lettres, les bons ouvrages pleuvent chez vous...

DESORMEAUX.

Cela est vrai ; mais je ne dois mon bonheur qu'aux principes qui m'ont guidé jusqu'ici, & dont jamais je ne me suis écarté. Je n'ai point chicanné les gens de lettres ; en leur témoignant de la déférence & du respect, en leur montrant dans les affaires une probité délicate & une justice scrupuleuse, j'ai su mériter leur estime & leur confiance ; le succès d'une semblable conduite est infaillible ; car un peu d'intelligence & une excellente réputation, mènent toujours à la fortune. Je pense que le meilleur de tous les calculs est de s'imposer la loi d'être invariablement honnête ; & politiquement, cette maxime est sur-tout applicable aux personnes

de notre classe, à la bourgeoisie, forcée pour subsister de choisir un art ou un métier. Un homme de qualité entre dans la société avec une foule de brillans avantages, dont le plus grand, peut-être, est la prévention heureuse qu'inspire une bonne éducation, & l'idée qu'un Gentilhomme ne peut avoir que des sentimens nobles. Tous les préjugés sont pour lui ; ils sont tous contre nous: s'il manque de principes, il perdra sa réputation & le repos ; mais l'intrigue lui reste ; moyen vil autant qu'incertain, je l'avoue, cependant la dernière espérance d'un grand Seigneur déshonoré, & ressource enfin qui n'existe pas pour nous. Vous voyez donc que sans une réputation intacte, nous n'obtiendrons jamais la confiance & la considération qui peuvent seules assurer le succès de nos entreprises ; & ne croyez pas qu'il soit possible de les acquérir sans les mériter : l'hypocrisie se décèle toujours ; le triomphe de l'imposture n'a qu'un terme court & limité : le titre glorieux d'homme de bien ne peut s'usurper, & pour en jouir il faut en être digne. Ainsi

nous n'avons qu'un chemin ſûr pour arriver à la fortune, celui de la droiture & de la probité; heureux & prudent qui ne s'en écarte jamais; ſes ſuccès ne ſeront dûs qu'à ſes vertus, il en ſentira le prix avec tranſport, & trouvera d'intariſſables conſolations dans le ſein même des revers.

LEROUX.

Certainement votre morale eſt excellente, vous la mettez bien en pratique, & votre exemple doit la faire aimer. Mais, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, non-ſeulement vous avez un mérite diſtingué; mais vous êtes heureux, & il vous arrive des événemens que vous ne devez qu'à votre étoile. Par exemple, ce dernier ouvrage qui a eu tant de ſuccès, & qui vous a valu tant d'argent, il m'a été offert pour cinquante louis, comme à vous; je l'ai refuſé, & prudemment j'ai dû le faire, car je l'avois communiqué à un homme de beaucoup d'eſprit qui m'aſſura qu'il ne valoit rien. D'ailleurs l'Auteur eſt très-jeune, il n'étoit point connu; il arrivoit de province: toutes

ces raiſons m'engagèrent à lui rendre ſon manuſcrit. Il s'eſt adreſſé à vous, & malgré ces ſages conſidérations, vous avez acheté l'ouvrage qui a fait fortune.... Voilà du bonheur.

DESORMEAUX.

Savez-vous pourquoi je m'en ſuis chargé ? c'eſt que je l'ai lu, & qu'il m'a paru excellent. Ainſi, je dois ce bonheur non à mon étoile, mais à mon bon-ſens.

LEROUX.

Je croyois bien que vous étiez en état de juger d'une brochure; mais d'un ouvrage auſſi conſidérable, auſſi érudit, j'avoue que je n'avois pas cette idée de vos connoiſſances. Allons, j'en conviens, il n'y a plus d'*étoile* à cela; ſi j'avois été auſſi inſtruit que vous l'êtes, j'aurois été plus heureux dans cette occaſion, puiſque c'eſt à moi qu'on apporta d'abord le manuſcrit.... Vous ne l'avez acheté que cinquante louis ? ....

DESORMEAUX.

C'eſt en effet le prix que me demanda ce jeune homme....

LEROUX.

Pour trois gros volumes.... quel marché! ....

DESORMEAUX.

Mais après l'avoir lu, je fus si singulièrement étonné du talent prodigieux de l'Auteur, que je lui conseillai de l'imprimer à ses frais, en lui offrant de lui faire les avances nécessaires....

LEROUX.

Je ne m'attendois pas à celui-ci!....

DESORMEAUX.

En effet, j'imprimai l'Ouvrage sans demander d'argent à l'Auteur; j'ai déjà retiré mes frais & le profit raisonnable que doit faire un Imprimeur; le surplus sera pour l'Auteur à qui cet Ouvrage vaudra au moins douze mille francs....

LEROUX.

Voilà pourtant ce que vous auriez gagné, & très-légitimement; je vous en demande pardon, mais je trouve que vous poussez la générosité jusqu'à l'extravagance....

DESORMEAUX.

Je fuis affez riche pour avoir pu, dans cette circonftance, fatisfaire fans folie mon inclination; d'ailleurs, je n'aurois pas eu ce procédé pour un homme médiocre; & comme les grands talens font rares, il y a beaucoup d'apparence que je ne trouverai pas dans toute ma vie une feconde occafion comme celle-ci. Eh quoi, vouliez-vous que je profitâffe de la fituation malheureufe & du peu d'expérience d'un jeune Auteur dont l'ouvrage annonçoit tant d'efprit & de génie ?...... Cet homme aura certainement une grande réputation, ne fera-t-il pas glorieux pour moi de lui avoir procuré les premiers moyens de l'acquérir ? Croyez-vous qu'il puiffe jamais l'oublier? Penfez-vous que je ne doive pas être fûr d'imprimer tous fes ouvrages ? Je trouve donc dans l'action que j'ai faite, mon intérêt ainfi que ma fatisfaction particulière.

LEROUX.

Cela eft vrai; je n'ai pas le plus petit mot

à dire à tout cela ...... voilà un homme de mérite que vous vous êtes attaché pour la vie, d'autant mieux qu'on m'a dit que vous aviez imprimé ſon ouvrage avec un ſoin !...

DESORMEAUX.

A cet égard, je n'ai rien fait de particulier pour lui, car je tâche toujours qu'il n'y ait point de fautes d'impreſſion dans mes ouvrages.....

LEROUX.

Point de fautes ! .... Ah ! cela eſt impoſſible....

DESORMEAUX.

Oui, quand nous manquerons d'attention ; mais on ne doit pas trouver la moindre incorrection dans les ouvrages d'un Imprimeur qui a véritablement de l'inſtruction, & le louable deſir de ſe diſtinguer dans ſon état [1].

---

1 Robert Etienne, Imprimeur de Paris, qui vivoit dans le ſeizième ſiècle, & l'un des hommes les plus ſavans de ſon temps dans les lettres grecques & latines, attachoit un très-grand prix au

LEROUX.

Il faut pour cela une bien grande vigilance. Mais voici, je crois, votre neveu. Adieu, mon cher Desormeaux; nous souperons ensemble, je vous dirai ce que j'aurai décidé sur ce manuscrit, car je dois rendre réponse dans trois heures. Adieu, à ce soir.

DESORMEAUX.

Au revoir, mon ami. (*Leroux sort.*)

DESORMEAUX, *seul.*

Je devine sans peine sa décision; il est bien difficile de faire entendre raison aux gens d'un esprit borné.

---

mérite de la correction typographique; & l'on prétend que pour y parvenir plus sûrement, il exposoit en public les feuilles d'impression à mesure qu'elles sortoient de la presse, & donnoit une récompense à quiconque lui montroit une faute. On lui doit les éditions les plus belles & les plus correctes de plusieurs Auteurs anciens.



SCÈNE III.

DESORMEAUX, HENRY, *tenant un livre.*

DESORMEAUX.

QUE voulez-vous, Henri ?

HENRI.

Je viens, mon oncle, vous rendre le livre que vous m'avez prêté, & vous en demander un autre.

DESORMEAUX.

Et l'avez-vous extrait, ce livre ?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DESORMEAUX.

Avez-vous fait vos petites obfervations fur le ftyle, les beautés & les défauts de l'ouvrage ?

HENRI.

Oui, mon oncle.

DESORMEAUX.

Pourquoi n'avez-vous pas apporté votre papier ?

HENRI.

Oh, c'est que sûrement cela ne vaut rien...

DESORMÉAUX.

Je m'y attends bien ; vous n'avez que quinze ans, à votre âge on n'est point en état de juger par soi-même ; mais, en vous exerçant ainsi, vous pourrez acquérir de la justesse & du goût, puisque je vous démontre à mesure en quoi vous en manquez.

HENRI.

Monsieur l'Abbé me quitte dans l'instant ; il est très-content de moi pour mon Latin. . .

DESORMEAUX.

Il faut, sur-tout, qu'il le soit *de votre François*, car vous n'ignorez pas, Henri, que je vous destine à mon état ; vous me succéderez, & si vous ne savez pas parfaitement votre langue, vous ne serez jamais qu'un mauvais Imprimeur. D'ailleurs, si vous n'avez pas de l'instruction, de la littérature & du goût, comment pourrez-vous juger des ouvrages qui

vous feront offerts ? Tout Marchand connoît la valeur des chofes qu'il achette pour en faire un commerce ; s'il n'avoit pas toute l'inftruction relative à fon négoce, il feroit fous peu de temps infailliblement ruiné. Il en eft de même d'un Imprimeur, à l'exception que fa profeffion exige des connoiffances plus difficiles à acquérir, mais auffi plus diftinguées & plus eftimables. Enfin, votre parrain Rolland ne peut être abufé fur la valeur d'une étoffe, & vous, mon cher Henri, vous devez vous mettre en état de ne point l'être fur celle d'un livre.

HENRI.

Sûrement. Par exemple, ce pauvre M. Leroux, par ignorance, a refufé l'excellent ouvrage de Monfieur Durval, & vous, mon oncle, vous n'avez point balancé à l'imprimer, parce que vous en avez connu le mérite. A propos de M. Durval, je fais pourquoi il eft fi trifte depuis quelques jours ; c'eft qu'il eft mal dans fes affaires ; il eft arrivé de fa Province fans recommandations, il eft

jeune, il a dépensé étourdiment tout son argent, & il est dans l'embarras.

DESORMEAUX.

De qui tenez-vous ces détails?

HENRI.

C'est son laquais qui l'a dit en confidence à notre cuisinière; cela m'a fait de la peine: il est si aimable Monsieur Durval! ..... Il est vrai qu'à présent que vous avez retiré vos frais d'impression, le produit des exemplaires qui restent sera pour lui; mais si sa situation est pressante....

DESORMEAUX.

J'aime à vous voir cette inquiétude, Henri... Honorez toujours les talens: en effet, l'homme opprimé par la fortune, & qui réunit les vertus au génie, est, sans doute, l'objet le plus digne du respect & de l'intérêt des ames nobles & sensibles.

HENRI.

Ah, mon oncle, j'entends M. Durval.

DESORMEAUX.

Oui, c'eſt lui. Allez, mon enfant dans ma chambre, j'irai vous y retrouver tout-à-l'heure, & nous cauſerons ſur votre lecture d'aujourd'hui.

HENRI.

Oui, mon oncle. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

DESORMEAUX, DURVAL.

DESORMEAUX, *allant au-devant de Durval.*

Vous me prévenez, Monſieur, mon projet étoit d'aller chez vous ce ſoir....

DURVAL.

Je viens vous chercher, parce que j'ai beſoin de conſolations : vous êtes ici mon ſeul ami. . . .

DESORMEAUX.

Je me flatte que je ne me rendrai jamais indigne d'un tirre qui m'honore autant qu'il m'eſt cher....

DURVAL.

Eh bien, voilà encore une nouvelle critique de mon ouvrage qui vient de paroître!.... Je suis outré, je vous l'avoue.....

DESORMEAUX.

Cette critique n'est-elle pas dans le Mercure?....

DURVAL.

Non; elle forme une brochure entière de cent pages.....

DESORMEAUX.

Je ne la connois pas. C'est donc la sixième critique de votre ouvrage; vous avez-là un assez joli succès, pour votre coup d'essai...

DURVAL.

Je sais bien qu'il est reçu qu'on ne critique que les bons ouvrages; mais ce succès-là ne m'enorgueillit point du tout.

DESORMEAUX.

J'entends; vous aviez trop de modestie pour vous flatter de tant d'honneur.

DURVAL.

Ah, Monſieur Deſormeaux, vous plaiſantez ; mais moi, je ſuis au déſeſpoir, furieux, découragé......

DESORMEAUX.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre ; en dépit des critiques, le débit de votre livre va ſon train ; on en a déjà fait une édition contrefaite ; je ſais qu'on le traduit dans pluſieurs langues ; que voulez-vous de mieux ?

DURVAL.

Ah, ſi vous aviez lu cette dernière critique !...... Pas une raiſon, pas une objection ſérieuſe, un perſiflage continuel....

DESORMEAUX.

Quoi donc, aimeriez-vous mieux que cette critique fut ſolide, raiſonnable & fondée ?

DURVAL.

Non, ſans doute ; cependant, ſi la vérité bleſſe quelquefois, du moins elle peut être utile ; mais l'injuſtice accable & révolte....

DESORMEAUX.

Elle ne devroit exciter que le mépris.

DURVAL.

Quel mal ai-je fait à tous ces gens-là, pour me déchirer avec tant d'acharnement ?

DESORMEAUX.

Le mérite commence par éveiller l'envie, mais il peut toujours la désarmer par la modération & la modestie.

DURVAL.

Non, non; l'on me pousse à bout, je me défendrai. . . . .

DESORMEAUX.

Comment ?

DURVAL.

En répondant à mes adversaires, en leur rendant les ridicules dont ils veulent me couvrir. . . . .

DESORMEAUX.

C'est tout ce qu'ils desirent. Vous avez fait un bon ouvrage, qui non-seulement fait honneur

neur à votre eſprit, mais donne l'opinion la plus avantageuſe de vos mœurs, de vos principes & de votre caractère ; cette eſtimable production vous acquiert, à juſte titre, la bienveillance de tous les honnêtes-gens ; & la méchanceté qui vous attaque, ne fait qu'accroître encore un intérêt ſi mérité. Mais, ſi vous laiſſant égarer par un reſſentiment aveugle, vous vous engagez dans de frivoles diſputes ; ſi vous montrez à vos adverſaires cette aigreur, cette injurieuſe ironie qu'ils ont employées contre vous, vous donnerez à leurs écrits plus de poids & plus d'importance, & vous perdrez, peut-être ſans retour, la conſidération & l'eſtime du public. Ah, Monſieur, rappelez-vous cette ſaine philoſophie, ces ſentimens d'indulgence répandus dans votre ouvrage ! Voulez-vous détruire l'idée flatteuſe que vous avez donnée de vous-même ? Aurez-vous l'imprudence de démentir, par votre conduite, des préceptes qui n'ont excité autant d'admiration, que parce qu'il ſemble que l'Auteur les ait tous puiſés dans ſon ame. Par-

donnez à mon âge, à mon attachement, la liberté de ces réflexions; faites un meilleur usage de votre esprit, je vous en conjure; la plus grande vengeance que vous puissiez tirer de vos ennemis, n'est pas de perdre votre temps à leur répondre, mais de paroître au-dessus des injures & de l'injustice, & de faire un nouvel ouvrage, qui puisse ajouter encore à votre réputation.

DURVAL.

Je reçois avec reconnoissance des avis si sages; ils me frappent & me touchent également. Mais, cependant, est-il possible de se voir sans cesse outragé, sans témoigner son juste ressentiment?

DESORMEAUX.

Les critiques tombent d'elles-mêmes, lorsqu'on dédaigne d'y répondre. D'ailleurs, on rougit bientôt de poursuivre celui qui s'interdit toute défense: dans ce cas il y a trop de bassesse à l'attaquer, pour que l'ennemi le moins généreux ne soit pas retenu par la

crainte du blâme public & du mépris universel.[1] Mais, Monsieur, puisque vous me permettez de vous parler franchement, souffrez encore quelques questions sur vos affaires : le séjour de Paris a dû les déranger....

DURVAL.

N'importe, je puis attendre....

DESORMEAUX.

Pourquoi me refuseriez-vous la satisfaction de vous offrir quelques avances sur votre ouvrage ? Cette proposition doit d'autant

1 On ne prétend parler ici que de ces critiques inspirées par la haine, souillées par les injures, les personnalités, la mauvaise foi, & que l'amère & fausse gaieté de la méchanceté s'efforce d'embellir de tous les lieux communs d'ironie & de froides plaisanteries de ce genre méprisable, qui demande aussi peu d'esprit & de talens, qu'en exige au contraire la véritable critique, toujours impartiale, modérée, fine & délicate, qui peut seule instruire & corriger sans offenser, perfectionner le goût, & mériter l'estime des Auteurs même qu'elle éclaire & qu'elle reprend.

moins bleſſer votre délicateſſe, que je ſuis dépoſitaire de fonds qui vous appartiennent à préſent, puiſque tous les frais ſont à couvert, & qu'ainſi je pourrai me payer par mes mains....

DURVAL.

Ah, je ſuis pénétré, comme je le dois, d'une reconnoiſſance auſſi vive qu'elle eſt fondée...... Que je ſerois vil à mes yeux ſi j'étois capable d'abuſer de tant d'honnêteté!.... Ce n'eſt point mon orgueil qui vous refuſe; non, je vous regarde comme un père, vous m'en donnez les conſeils, vous en avez les procédés;..... mais la délicateſſe du cœur ſurpaſſe encore celle de la vanité...... Et vous avez déjà tant fait pour moi!....

DESORMEAUX.

Toute délicateſſe exagérée n'eſt plus qu'une bizarrerie, un excès produit par une cauſe eſtimable ſans doute, mais que la raiſon déſaprouve, & que l'amitié ſur-tout doit corriger. Me dire que vous daignez me regarder comme

un père, c'eſt m'en donner les droits; ainſi je ſuis autoriſé à terminer de vains complimens.... je vais envoyer cent louis chez vous. Au reſte, ce procédé n'a rien que de fort ſimple, j'ai cet argent, je vous le prête, & pour un temps très-limité; car le débit de votre ouvrage me rembourſera vraiſemblablement avant deux mois.

DURVAL.

Je ne puis vous répondre.... je ſuis trop ému.... trop touché.... Ah, Monſieur Deſormeaux, ſi vous ſaviez l'étendue du ſervice que vous me rendez!....

DESORMEAUX.

Mais ne ſuis-je pas heureux autant qu'honoré de pouvoir vous donner cette foible marque de zèle & d'attachement?....

DURVAL, *après un moment de réflexion.*

Je ne dois plus rien vous cacher...... (*Il tire un manuſcrit de ſa poche.*) Ayant le plus preſſant beſoin d'argent, animé d'ailleurs par toutes les

critiques qu'on a faites de mon ouvrage, j'ai composé en huit jours un petit poëme satirique contre tous ceux que j'ai soupçonnés mes ennemis....

DESORMEAUX.

En huit jours un poëme!....

DURVAL.

Ce genre odieux est si facile! il n'exige ni ordre, ni plan, ni raison; il ne faut pour s'y distinguer que de la raillerie, du fiel & de l'injustice. J'étois violemment aigri, je fis avec rapidité cet ouvrage indigne de mon caractère, & que désavouent mon cœur & ma raison. J'abjure un emportement dont vos sages conseils m'ont fait connoître l'imprudence & la noirceur. (*Il lui donne le manuscrit.*) Tenez, mon respectable ami, lisez cette méprisable production: je veux que vous soyez instruit de tout ce que je vous dois; vous ne pouvez le savoir qu'en parcourant ce manuscrit; alors vous goûterez véritablement la plus douce joie dont une belle ame soit susceptible, celle d'avoir

ramené un cœur honnête à l'amour de ses devoirs & de la vertu.

DESORMEAUX, *jetant les yeux sur le manuscrit.*

Que vois-je!... Je connois cet ouvrage!.... Leroux devoit l'acheter!....

DURVAL.

Oui. C'est à lui que je me suis adressé, sachant bien qu'il n'avoit ni vos principes, ni votre honnêteté..... On ne pourroit vous offrir une satire de ce genre sans vous outrager; mais Leroux s'est facilement décidé à devenir mon complice : on m'a dit tout-à-l'heure de sa part, qu'il acceptoit ma proposition. J'ai fait redemander mon ouvrage, avec l'intention de le lui renvoyer demain, après y avoir fait quelques changemens. Mon bonheur m'a conduit chez vous; vos conseils ont éclairé mon esprit, persuadé mon cœur; votre amitié m'a tiré d'embarras; vous me conservez ma réputation, & vous m'épargnez enfin la douleur insupportable des remords affreux que m'auroit inspirés ma faute.

DESORMEAUX.

O, que je m'applaudis en effet d'avoir pu mériter votre confiance!.... Cet ouvrage.... qui vous perdoit.... je l'ai lu.....

DURVAL.

Vous l'avez lu!

DESORMEAUX.

Combien il eft indigne de vos talens, & de cette nobleffe, de cette fenfibilité qui vous diftinguent!....

DURVAL.

Je le fens.... Ce premier égarement m'entraînoit à mille autres, & me livroit à tous les emportemens de la haine & de l'injuftice.... Vous avez banni de mon cœur ces noirs mouvemens qui l'agitoient. Je ne puis fonger, fans frémir, que j'étois au moment de perdre toutes mes vertus!.... A préfent je ne fuis plus enflammé que du defir de me diftinguer par l'équité, la modération & la générofité, je mettrai ma gloire à rendre juftice à mes ennemis; le noble orgueil de paroître impartial me

les fera louer sans effort.... Je m'élève au-dessus d'eux, je ne puis plus les haïr.... Hélas! malgré cet absurde déchaînement, peut-être que leurs cœurs étoient faits pour la vertu!.... Moi-même, sans un ami, qu'aurois-je été?....

DESORMEAUX.

Quelles délicieuses émotions vous me faites éprouver! Quel plaisir pur je goûte en voyant renaître dans cette ame si noble la paix, heureux fruit de la modération, & l'aimable & douce indulgence, compagne inséparable de la justice & de la générosité!.... Mais mon neveu m'attend dans ma chambre, allons lui rendre sa liberté, nous reprendrons ensuite une conversation si intéressante.

DURVAL.

Oui, mais nous commencerons par brûler ce manuscrit sur lequel je ne puis jeter les yeux sans rougir....

DESORMEAUX.

Ah, combien vous vous applaudirez un jour de cet estimable sacrifice!....

DURVAL.

J'en ſuis déjà récompenſé par votre eſtime : allons, ne le différons plus.... venez....

DESORMEAUX.

Puiſſent tous les Auteurs éclairés ſur leurs vrais intérêts, adopter à jamais ces nobles ſentimens! .... (*Ils ſortent.*)

FIN.

LE VRAI SAGE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

OPHÉMON, *Marchand retiré du commerce.*

VERCEIL, *Fils d'Ophémon.*

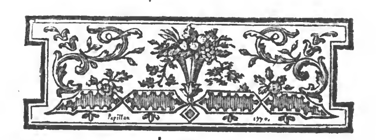
RENAUD, *jeune Médecin, parent d'Ophémon.*

LE CHEVALIER, *Voisin d'Ophémon.*

ANDRÉ, *jeune Paysan.*

PICARD, *Valet d'Ophémon.*

La Scène est en Champagne dans le Château d'Ophémon.



LE VRAI SAGE,

COMÉDIE.

On est heureux dès qu'on est sage.
M. le Card. de Bernis.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Château.

LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER.

LE BON-HOMME Ophémon n'est point ici?

PICARD.

Non, Monsieur; il est allé à la ferme voir ce pauvre Eustache qui a pensé mourir....

LE CHEVALIER.

Euſtache, le père de Collette?

PICARD.

Juſtement. Monſieur Renaud, un jeune Médecin, parent de mon Maître, l'a tiré d'affaire....

LE CHEVALIER.

Et Verceil, où eſt il?

PICARD.

Avec Monſieur ſon père....

LE CHEVALIER.

J'ai grande envie de le revoir, Verceil....

PICARD.

Cela eſt naturel, quand on a été élevés pour ainſi dire enſemble....

LE CHEVALIER.

Oui, mon oncle faiſoit beaucoup de cas de la bonhommie d'Ophémon....qui d'ailleurs eſt fort inſtruit....un penſeur!....

PICARD.

Oh, c'étoit un digne Seigneur que Monſieur votre oncle! Mon Maître l'a bien pleuré....

LE CHEVALIER.

Picard, parlez-moi un peu de Collette; eſt-elle toujours auſſi jolie?

PICARD.

Ma foi, ſix mois de plus ne l'ont pas enlaidie, au contraire....

LE CHEVALIER.

Je me ſouviens que je la trouvois raviſſante.... Je n'avois jamais rien vu.... Mais je crois bien que ſix mois de ſéjour à Paris rendent le goût un peu plus délicat....

PICARD.

On dit pourtant que les Pariſiennes ſont fardées: moi, je m'imagine que je n'aimerois pas cela; mais peut-être bien auſſi qu'en même-tems cela me feroit paroître après les Villageoiſes trop blêmes.... de façon que je ne gagnerois rien d'un côté, & que je perdrois de l'autre.... Ce ſeroit-là un mauvais marché.... Cela me rappelle que j'ai entendu dire une fois à Monſieur, que ce qui raffine trop le goût, finit par le gâter....

LE CHEVALIER.

Suivant cette maxime, le goût eſt ici dans toute ſa pureté; car aſſurément je ne connois rien de moins raffiné que Meſſieurs les Champenois....

PICARD.

Ah, j'entends Monſieur, je penſe....

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, le voilà.... (*Picard ſort.*)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, OPHÉMON, VERCEIL, RENAUD.

LE CHEVALIER.

EH bon jour Monſieur Ophémon.... Bon jour Verceil....

VERCEIL.

Vous ici!.... Quelle agréable ſurpriſe!... *Il s'avance pour l'embraſſer.*)

LE

LE CHEVALIER, *se recule doucement, ne l'embrasse point, & lui tend la main.*

Ravi de vous voir.... véritablement....

VERCEIL, *à part.*

Quel froid accueil!....

OPHÉMON, *au Chevalier.*

Nous ignorions votre retour....

LE CHEVALIER.

Je ne suis arrivé que Dimanche.... & je ne compte pas faire un long séjour ici; jusqu'à ce que mon château soit arrangé, vous ne m'y verrez guères....

OPHÉMON.

Mais il est superbe.... & meublé avec une magnificence....

LE CHEVALIER.

Il n'est pas logeable.... je le fais abattre.

OPHÉMON.

Abattre?....

LE CHEVALIER, *en riant.*

C'eſt un meurtre, n'eſt-ce pas ?.... Et ces jardins, objets de l'admiration de la Province, cette belle allée d'ormes, ces majeſtueux maroniers ; je fais couper tout cela.... Ne ſuis-je pas bien impitoyable ? Bien original ſur-tout ?

OPHÉMON.

Original ! Oh non, ce n'eſt pas cela.... Je ne trouve rien que de fort commun dans vos projets. Votre intention, Monſieur, n'eſt-elle pas de dépenſer beaucoup d'argent pour faire une petite campagne d'un grand jardin ?....

LE CHEVALIER.

Et juſtement, un jardin Anglois en un mot...

OPHÉMON.

Et de changer en *maiſonnette* un vaſte château ?....

LE CHEVALIER.

Préciſément....

OPHÉMON.

Eh bien, Monſieur, en tout cela vous vous

conformez à la mode; on ne pourroit donc, ſans injuſtice, vous accuſer de ſingularité, puiſque vous n'êtes qu'imitateur.... Mais, Monſieur Renaud, nous avons encore le temps de faire notre petite tournée dans le Village avant l'heure indiquée pour le prix de l'arc....

LE CHEVALIER.

Quelle tournée?....

RENAUD.

Nous allons viſiter les pauvres malades....

LE CHEVALIER, *à Renaud.*

Fort bien pour vous qui êtes Médecin; mais Monſieur Ophémon que fait-il là?

RENAUD.

Monſieur, il paye les bouillons & les remèdes que j'ordonne....

LE CHEVALIER.

Il me paroît tout ſimple de donner de l'argent; mais le porter ſoi-même....

RENAUD.

L'on en donneroit bien moins ſi l'on ſe contentoit de l'envoyer.

VERCEIL.

En effet, il faut voir les malheureux pour leur accorder le degré d'intérêt & de compassion dont ils sont dignes! ....

LE CHEVALIER.

Ne disiez-vous pas qu'on tire de l'arc aujourd'hui? ....

VERCEIL.

Oui; mon père donne un prix ....

LE CHEVALIER.

Ah, j'en suis charmé; je verrai cela....

OPHÉMON.

Monsieur le Chevalier veut donc bien me permettre de le quitter pour une heure seulement? ....

LE CHEVALIER.

Traitez-moi en voisin, je vous en prie, Monsieur Ophémon, point de complimens....

OPHÉMON.

Mon fils aura l'honneur de me remplacer, puisque vous le trouvez bon. Allons, Monsieur Renaud. (*Il sort, & M. Renaud le suit.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

Je ne connoiſſois pas ce Monſieur Renaud....

VERCEIL.

Il a exercé la médecine à Lyon pendant deux ou trois ans avec ſuccès, il a deſiré s'établir à Paris, & mon père lui en a facilité les moyens; par reconnoiſſance, il eſt venu paſſer ſix ſemaines ici.

LE CHEVALIER.

Votre père fait un très-digne uſage de ſa fortune.... Mais, Verceil, j'ai mille queſtions à vous faire après une abſence de ſept mois.... Vous ne me parlez point de Collette.... Ah, ah, vous rougiſſez; eh bien, vous l'aimez donc toujours?....

VERCEIL.

Comment aurois-je pu changer en ſi peu de temps?....

LE CHEVALIER.

Si peu de temps! fept mois!.... Vous avez des idées bien provinciales fur la durée d'une paffion.... Et Collette, enfin, eft-elle inftruite de votre amour?....

VERCEIL.

Vous allez vous moquer de moi.... Mais vingt fois j'ai formé le projet de lui en parler, & je n'en ai jamais eu la hardieffe....

LE CHEVALIER.

En effet, la fille d'un Fermier, une payfanne de feize ans, eft une perfonne très-impofante.

VERCEIL.

Mais oui, car l'innocence & la vertu le font toujours. D'ailleurs, la condition de Collette n'a rien de méprifable, pour moi fur-tout, puifque ma naiffance n'eft pas plus diftinguée que la fienne....

LE CHEVALIER.

L'amour vous rend bien modefte.... Cependant vous devez obferver entre vous & Collette

une petite différence, c'eſt que vous aurez un jour cent mille livres de rentes ! ....

VERCEIL.

Il faut être bien humble d'ailleurs pour ne s'enorgueillir que de cet avantage....

LE CHEVALIER.

Comment, bien humble ?....

VERCEIL.

Mais oui, celui qui regarderoit ſa fortune comme le vrai moyen de réuſſir, aſſurément ne compteroit guères ſur les agrémens de ſon caractère & de ſon eſprit....

LE CHEVALIER.

Vous avez des ſentimens tout-à-fait romaneſques ; & réellement mon cher Verceil vous étiez né pour aimer une Bergère...... Mais, plaiſanterie à part, je veux vous ſervir dans vos amours champêtres. Dites-moi, ne venez-vous pas à Paris l'hiver prochain ?

VERCEIL.

Oui, c'eſt le projet de mon père. J'en ſuis

fâché, je l'avoue ; je m'éloignerai à regret d'ici... J'ai été élevé dans cette Terre, je ne l'ai jamais quittée....

LE CHEVALIER.

Et vous n'avez nulle curiosité de voir Paris ?....

VERCEIL.

Pas la moindre....

LE CHEVALIER.

Oh, j'en sais bien la raison.... Mais si je vous disois que j'imagine un moyen très-facile de faire venir Collette à Paris ?....

VERCEIL.

Cela est impossible....

LE CHEVALIER.

Je suis sûr de mon fait....

VERCEIL.

Mais comment ?....

LE CHEVALIER.

Ah, voilà mon secret. Vous avez de la tendresse, & moi du génie & de la discrétion ; car

vous ne ſaurez mon moyen que lorſqu'il aura réuſſi....

VERCEIL.

Mais ne plaiſantez-vous point ?....

LE CHEVALIER, *d'un air très-ſérieux.*

Fi donc, ſur une affaire de cette importance, une affaire de cœur....

VERCEIL.

Je ne ſais, vous avez rapporté de Paris un certain air, un ton.... qui vous rendent bien différent de ce que vous étiez....

LE CHEVALIER, *en ſouriant.*

Mais véritablement je crois bien que je ſuis un peu changé....

VERCEIL.

Oh, beaucoup....

LE CHEVALIER.

Vous m'effrayez.... Aurois-je entièrement perdu cette aiſance, cette grace *Champenoiſe* dont je ſuis toujours cependant le ſincère admirateur ?....

VERCEIL.

Ah, j'aime mieux ce langage; jusqu'ici j'ignorois si vous parliez sérieusement ou non, à présent je n'ai plus de doute....

LE CHEVALIER.

Vous prenez mes discours pour un persifflage, peut-être?.... Quelle folie!.... Je ne suis qu'un bonhomme, n'est-ce pas?....

VERCEIL.

Je crois, en effet, que vous avez la prétention de le paroître.

LE CHEVALIER, *éclatant de rire.*

La prétention, voilà le mot.... (*Très-sérieusement.*) Oui, c'est-là ma *prétention*.... Je n'en ai point d'autre....

VERCEIL.

Je dois le penser; car ainsi qu'un bonhomme vous renoncez à toute finesse, & vous vous montrez tel que vous êtes.

LE CHEVALIER.

Comment Verceil.... vous prenez votre

revanche, je crois.... Eh bien, je vous le prédis, vous aurez *du trait* dans l'esprit..... & beaucoup.... A préſent, parlons ſérieuſement. (*D'un ton important & grave.*) Au vrai, je deſire infiniment... mais je dis infiniment, de vous voir établi à Paris. Votre père vous a donné une très-bonne éducation.... Cet Abbé, cet homme qui vous a élevé avoit du mérite.... & vous avez parfaitement répondu à ſes ſoins. Vous pouvez jouir à Paris d'une exiſtence très-agréable.... & j'ai déjà prévenu tous mes amis ſur votre perſonnel....... En un mot, je me chargerai de vous produire...... Mais il faut que votre père ait une excellente maiſon.... Dans votre poſition, c'eſt une choſe indiſpenſable.... Ayez beaucoup de chevaux, des loges à tous les Spectacles, jouez gros jeu, & je vous promets les liaiſons les plus brillantes, & tous les agrémens dont je jouis moi-même.

VERCEIL.

Qu'appelez-vous des *liaiſons brillantes?*

LE CHEVALIER.

Mais cela s'entend..... des liaiſons avec

des perſonnes diſtinguées par leur rang & leur naiſſance.

VERCEIL.

Avec celles qui le ſont par leurs vertus & leur eſprit, voilà ce qu'on doit deſirer....

LE CHEVALIER, *d'un ton mépriſant.*

Fort bien.... Cependant, mon cher Verceil, dans votre ſituation...... il ſeroit flatteur.......

VERCEIL.

Quoi, d'être admis dans la ſociété la plus brillante? A la bonne heure ſi je devois cette faveur à mon mérite perſonnel; mais quand je ne pourrai l'attribuer qu'à un ſouper & à de folles dépenſes, j'en ſerai très-peu flatté.... Non, non, je ne ferai des avances à l'homme au-deſſus de moi, & je ne deſirerai l'honneur de me lier avec lui, qu'autant qu'il me paroîtra aimable. Celui qui, dans mon état, ſe laiſſe tourner la tête par un beau nom, mérite en effet de n'être recherché que pour ſa fortune. Je n'aurai point ce ridicule, je l'eſpère, ni

l'abſurde extravagance de me ruiner par des baſſeſſes.

LE CHEVALIER.

Toute cette philoſophie-là cédera au deſir de vous produire dans la bonne compagnie.....

VERCEIL.

La bonne compagnie! .... Je la rechercherai ſans doute, mais un cercle unique ne la renferme pas, elle eſt partout où l'on trouve les mœurs, l'eſprit & le goût.

LE CHEVALIER.

L'air de Paris vous fera bientôt changer d'opinion.

VERCEIL.

Je ne nierai point que Paris ne puiſſe gâter un jeune homme .... mais je crois, en même-temps, qu'un eſprit ſain peut conſerver en tous lieux du bon ſens & de la raiſon. ....



SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, VERCEIL, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR Ophémon m'envoye demander à ces Meſſieurs s'ils veulent venir voir tirer de l'arc ?

VERCEIL.

Va-t-on commencer ?

PICARD.

Dans une demi-heure, & déjà l'on s'aſſemble ſur la Place ; le coup-d'œil eſt charmant....

LE CHEVALIER.

Allons-y Verceil ? ....

VERCEIL.

Volontiers, je vous ſuis. (*Ils ſortent.*)

PICARD, *ſeul.*

Pardi, Monſieur le Chevalier n'a pas profité de ſon voyage, toujours ! .... Il étoit gracieux, affable ; à préſent ce n'eſt plus cela....

Il a un air si fier, si ricanneur! ...... Il n'a guères d'esprit, je le parierois, car il n'y a qu'un petit génie qui puisse changer comme cela du bien en mal, en sept mois! ...... Mais, quelqu'un vient; comment, c'est André!

SCÈNE V.

PICARD, ANDRÉ.

PICARD.

ANDRÉ, par quel hasard n'êtes-vous pas sur la Place?

ANDRÉ.

Oh, j'ons du temps ..... ça ne commencera qu'au coup de douze heures, & j'entendrons l'horloge d'ici...... Dites-moi, M. Picard, par où loge M. le Médecin?

PICARD.

Quoi donc, avec ce gros visage fleuri, veux-tu l'aller consulter?

ANDRÉ.

Nenni, je n'en ont pas besoin, & j'en sommes quasiment fâché, puisqu'il baille dit-on les ordonnances gratis.

PICARD.

Pardi oui, c'est désagréable de ne pas avoir quelques bonnes maladies, pour profiter de cela! ....

ANDRÉ.

Dame sûrement; je n'avons qu'à être pris après son départ, ça seroit guignonant pour le coup.....

PICARD.

Mais enfin, qu'as-tu donc à lui dire?

ANDRÉ.

Je voulons le remarcier....

PICARD.

Et de quoi? ....

ANDRÉ.

De la guérison d'Eustache..... Oh, queu miracle il a fait là!..... Eustache qu'a été si moribond,

moribond, eh ben le vla ſur ſes deux pieds comme ſi de rien n'étoit..... Y vient d'arriver avec Collette pour voir la fête....

PICARD.

Mais Euſtache ne t'eſt rien?....

ANDRÉ.

Hélas, non.... Pas moins, c'eſt le Père à Collette....

PICARD.

Ah, ah, j'entends..... Collette t'a touché le cœur?

ANDRÉ.

Pour l'amour de Dieu, Monſieur Picard, n'ébruitez pas ça.... Euſtache eſt un richard, moi, je n'avons rien, voyez-vous; faudra peut-être que je renoncions à Collette...

PICARD.

Parle-moi confidemment; t'aime-t-elle?

ANDRÉ.

Vous ne jaſerez pas?....

PICARD.

Non, je te le promets. Je ne veux que te

rendre service auprès de mon maître, ainsi ne crains rien.

ANDRÉ.

Eh bien, je vous dirons tout........ Vla comme ça vint : je sommes voisins d'Eustache, & voyant Collette si gentille, j'avions toujours queuque raison pour aller chez eux ; tantôt pour une chose, tantôt pour une autre..... *Voisin, je venons prendre une pelletée de braise... Voisin, je venons allumer not lampe*...... ça durit tout l'hyver..... & puis l'été, vinrent les danses sous le grand orme... Je dansions toujours avec Collette, je n'osions l'y parler, mais je la regardions de tous mes yeux, & je m'avisai qu'a rougissoit drès que je la fisquais tant seulement deux minutes..... Je me dis à part moi que c'étoit bon signe, & vla que ça me déniaisa..... Ma fine, je risquâmes le paquet, & je l'y glissai queuques petits mots d'amourette...... A fit l'étonnée...... *Allons donc, Monsieur André, vous voulais rire...: Non pardine, mamselle Collette!*.... Là-dessus a devint pensive, & pis a me dit : *Ne m'en*

parlez pus, *mais parlez à mon père*; & a me quitta. Depuis ce temps alle eſt toute ſérieuſe, alle me fuit; pourtant n'gnia que ſes pieds qui m'évitons, car a me cherche avec les yeux.... & je nous parlons ſans mot dire..... Je vois ben qu'a penſe à moi, & de la trouver ſi prudente & ſi ſage, n'a fait que redoubler mon amiqué..... Vla, Monſieur Picard, où j'en ſommes....

PICARD.

Et tu n'oſes t'adreſſer au bon-homme Euſtache?....

ANDRÉ.

Non..... car s'y me refuſe ça me tuera.....

PICARD.

Sois tranquille, j'interreſſerai mon jeune maître en ta faveur....

ANDRÉ.

Ah, queu bonne penſée!.... Not jeune Seigneur eſt ſi humain!...... & pis je crois qu'y veut du bien à Colette....

PICARD.

Paix; n'entends-je pas l'horloge ? . . . .

ANDRÉ.

Vrament oui. . . .

PICARD.

Allons ſur la Place; as-tu ton arc?

ANDRÉ.

Oui, je l'ons laiſſé à la porte. . . . . Oh, que je voudrions gagner le prix, car ſûrement Collette ſeroit ben aiſe de me voir le pus habile ! . . . . .

PICARD.

Et vive l'amour, dit-on, pour donner de l'adreſſe !.... Viens mon garçon. (*Ils ſortent.*)



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPHÉMON, RENAUD.

OPHÉMON.

La joie naïve de tous ces bons Villageois me fait un plaisir ! ....

RENAUD.

Celle d'André sur-tout est bien vive....

OPHÉMON.

Cela est tout simple, il a remporté le prix, il est le héros de la fête ! ....

RENAUD.

Que vous devez jouir de tout cela !....Quel bonheur peut se comparer à celui d'un homme riche & bienfaisant qui vit dans sa Terre ?....

OPHÉMON.

Ces délicieuses jouissances d'une ame sensi-

ble, vous pourrez les goûter dans votre état, mon cher Renaud; conservez cette précieuse humanité, sans elle le Médecin le plus habile ne remplit qu'imparfaitement ses obligations sacrées. Il doit plaindre les maux qu'il entreprend de guérir; c'est la compassion qui le conduira chez le pauvre dénué de secours; c'est elle qui peut seule lui faire mettre en usage toutes les ressources de son art, & le préserver d'une coupable négligence, ou d'une décourageante dureté; c'est ce tendre mouvement qui saura lui découvrir les moyens de consoler, de fortifier ses malades, & de ranimer l'espérance au fond d'un cœur abattu par la crainte, & flétri par la tristesse!.... Quelle profession sublime lorsqu'elle est dignement exercée!.... Est-il un dévouement plus héroïque que celui de consacrer ses talens, ses veilles & sa vie à l'humanité souffrante?.... La charlatannerie, la pédanterie, & une ridicule présomption, n'ont que trop souvent fait mépriser ce noble état; mais un Médecin habile, compatissant, & qui chérit tous ses devoirs, est sans doute l'objet

le plus respectable, & celui qui mérite le mieux la reconnoissance & l'admiration de tous les hommes.

RENAUD.

Votre générosité m'a procuré les moyens d'embrasser l'état que je préférois à tout autre, & vos conseils m'apprennent comment je puis m'y distinguer. Croyez, Monsieur, que vos leçons & vos bienfaits ne s'effaceront jamais de mon souvenir....

OPHÉMON.

Je compte sur votre amitié, mon cher Renaud; & le plaisir que j'éprouverai en vous retrouvant à Paris, adoucira beaucoup le regret que j'aurai de quitter cette agréable retraite.

RENAUD.

Vous partirez sur la fin de l'Automne?

OPHÉMON.

Oui, & certainement je ne puis faire un plus grand sacrifice à mon fils; car c'est pour lui seul que je me décide à renoncer aux dou-

ceurs d'une vie ſi douce & ſi tranquille. Sa première jeuneſſe s'eſt écoulée loin du tumulte & de la corruption ; mais avec la fortune qu'il doit avoir, il eſt impoſſible qu'il ne vive pas un jour dans le grand monde, il faut donc le lui faire connoître ; je veux du moins obſerver ſa conduite, lui ſervir de guide dans les premiers momens de ſon début, & lui choiſir une femme eſtimable. Je ſuis vieux ; ſi je différois plus long-tems, je ne pourrois plus peut-être exécuter des projets qui me ſont ſi chers. Voilà, mon ami, les raiſons qui m'empêchent de différer mon départ.

RENAUD.

Il me ſemble que Monſieur votre fils eſt affligé de cette prompte réſolution....

OPHÉMON.

Je le crois, il a les vertus & les goûts ſimples qui font aimer la campagne. Mais d'ailleurs je ſoupçonne qu'une cauſe ſecrette contribue encore à l'attacher ici.

RENAUD.

J'ai la même idée, je vous l'avoue ; & Collette eſt ſi ſingulièrement jolie !

OPHÉMON.

Je ſuis perſuadé qu'il en eſt amoureux....

RENAUD.

Et je ne doute pas que le Chevalier ne ſoit ſon rival, ou ne le devienne ; car il m'a paru tout-à-l'heure extrêmement frappé de la figure de cette jeune fille....

OPHÉMON.

J'entends mon fils ; je veux abſolument m'expliquer avec lui.

RENAUD.

Oui ; le voici .... Je vous laiſſe.... (*Il ſort.*)

OPHÉMON.

Verceil eſt ſincère ; je ſuis ſûr qu'il répondra ſans déguiſement à toutes mes queſtions.



SCÈNE II.

OPHÉMON, VERCEIL.

OPHÉMON.

Approchez, mon fils. Je desire m'entretenir avec vous, & profiter du moment où nous sommes seuls. D'abord, dites-moi ce que vous pensez du Chevalier : les bontés & l'amitié de son respectable oncle pour moi, formèrent entre ce jeune homme & vous, une liaison sur la solidité de laquelle je n'ai jamais compté ; & vous voyez, Verceil, que je ne me trompois pas....

VERCEIL.

Il est vrai, mon père, que le Chevalier est absolument changé pour moi. Au lieu de cette confiance, de cette amitié qu'il me témoignoit, je ne trouve plus en lui que de la morgue, de la froideur, & un air de moquerie ou de protection qui me blesse & me glace.

OPHÉMON.

Le Chevalier n'a point de caractère ; il a peu d'esprit, & toute la puérile vanité des gens bornés; je vous l'avois prédit, qu'il rougiroit un jour d'avoir donné le titre de son ami intime à un homme sans naissance. Il vous le fait sentir, il vous afflige & vous humilie peut-être; voilà, mon fils, l'inconvénient de s'attacher aux personnes d'un rang au-dessus du nôtre, quand elles n'ont pas les qualités & l'esprit qui peuvent seuls nous empêcher de craindre les caprices & l'inconstance d'un méprisable & frivole orgueil.

VERCEIL.

Assurément, mon père, grace aux principes que je vous dois, je suis bien certain de ne jamais rougir de ma naissance; cependant, je ne pourrois supporter le dédain, tel injuste qu'en fut la cause. Dois-je donc, pour l'éviter, m'imposer la loi de ne vivre jamais qu'avec des gens de mon état?

OPHÉMON.

Non. Toute perſonne eſtimable qui vous accueillera, méritera d'être recherchée par vous, tel que ſoit ſon rang. N'oubliez jamais que vous êtes le fils d'un Marchand, que vous ne devez votre fortune qu'à un concours inoui de circonſtances heureuſes : ſoyez modeſte, ayez une maiſon agréable & un bon ſouper, mais n'affichez ni le faſte ni la magnificence ; ſi votre opulence paroît vous enivrer, elle vous rendra ridicule & mépriſable ; à l'égard de votre conduite avec les gens de qualité, j'ai ſur tout une choſe à vous preſcrire, c'eſt de les traiter toujours avec la plus exacte politeſſe : voilà le ſeul moyen de mériter leurs égards ; trop d'aiſance & de liberté, loin de vous élever juſqu'à eux, vous feroit bientôt ſentir la diſtance que vous auriez cru rapprocher, en vous attirant de leur part une ſorte de familiarité groſſière, à laquelle vous ne pourriez répondre, ſans vous oublier tout-à-fait, & ſans les offenſer.

VERCEIL.

Je ſens, mon père, combien la modération & la ſimplicité ſont des qualités néceſſaires, ſur-tout dans ma ſituation ; vous daignerez toujours être mon guide, & je me flatte, qu'avec de telles inſtructiôns, je ne pourrai jamais m'égarer. Mais je ſuis bien jeune, je n'ai que dix-huit ans ; la première vertu de mon âge, vous me l'avez dit ſouvent, c'eſt la méfiance de ſoi-même, celle-là ſeule peut nous conſerver toutes les autres.... Pourquoi m'expoſer ſitôt aux dangers du monde?..... avant que ma raiſon ſoit entièrement perfectionnée?....

OPHÉMON.

Ces modeſtes craintes font honneur à votre caractère; mais ſont-ce là, mon fils les ſeuls motifs du regret que vous éprouvez de quitter la Champagne?........ Pourquoi rougiſſez-vous?....

VERCEIL.

Je me plais ici, mon père, je l'avoue....

OPHÉMON.

On prétend (& j'ai peine à le croire) que Collette sur-tout vous y attache. . . . J'ai trop bonne opinion de vos mœurs & de votre probité pour pouvoir me persuader facilement que vous ayez l'infâme projet de séduire une jeune fille modeste & vertueuse, & de déshonorer une honnête famille ; vous le fils du Seigneur de ces respectables gens ; vous, fait pour être leur protecteur, & pour donner l'exemple ici ! . . . . .

VERCEIL.

Hélas, je n'ai point de projet. . . . Je respecte son innocence . . . . . . mais je n'ai pu résister, j'en conviens, aux charmes séduisans de sa figure. . . .

OPHÉMON.

Comment la raison n'a-t-elle pas triomphé d'une fantaisie coupable, qui ne peut que vous avilir ? . . . .

VERCEIL.

M'avilir ! . . . . . . Et pourquoi ? . . . . . Les

vertus & la beauté ne justifient-elles pas l'amour ? . . . .

OPHÉMON.

Quoi donc ? Formeriez-vous le dessein d'épouser Collette ?

VERCEIL.

Je vous le répète, mon père, je n'ai point de projet. . . . Mais enfin nulle distance réelle ne se trouve entre Collette & moi. Un Bourgeois pourroit-il se déshonorer en épousant la fille d'un honnête Laboureur ? . . . . Elle est belle, elle est sage ; si je l'aime, si j'en suis aimé, quelle cause aux yeux de la raison la rendroit indigne de moi ?

OPHÉMON.

Son défaut d'éducation . . . . Et voilà l'inégalité la plus remarquable & la plus réelle qui puisse exister entre les hommes. Nous devons respecter les distinctions établies dans la société ; c'est l'orgueil plutôt que la philosophie qui les dédaigne ; le vrai Sage les reconnoît toutes, il est ami de l'ordre, observateur exact des

bienféances, & jamais il ne paroîtra méprifer les droits de la naiffance & du rang. Je fais bien que la nobleffe n'eft qu'un avantage d'opinion; auffi n'exige t-elle de moi qu'un hommage extérieur, une vaine formule auffi frivole qu'elle; mais la fupériorité véritable qui fubjugue l'eftime, imprime le refpect, eft celle que peuvent donner l'efprit, l'inftruction & les talens, une bonne éducation enfin qui rapproche les diftances les plus éloignées, par l'attrait de la converfation, lien le plus doux & le plus utile qui puiffe réunir les hommes. Cet avantage, que vous poffédez, mon fils, & qui n'eft ni de mode ni de convention, vous affure celui d'être admis par-tout, &, préjugés à part, vous rend l'égal de tout être penfant & raifonnable. Vous voyez donc quelle difproportion réelle exifte entre vous & Collette?..... Dites-moi, choifiriez-vous pour votre confident & votre ami un homme de la plus profonde ignorance, dénué d'inftruction, de lumières, & groffier par fon langage comme par fes manières? Non, fans doute. Et penfez-vous

vous que le choix d'une femme ſoit moins important ? Elle, deſtinée à ne jamais vous quitter ; elle, dont les vices ou les vertus cauſeront votre déshonneur ou feront votre gloire ; elle enfin, qui doit élever vos enfans? .... Malheur à celui qui, pour former cette chaîne éternelle & reſpectable, ne conſidère que les charmes paſſagers de la figure ; le repentir le plus amer, & le juſte mépris du monde, le puniront bientôt d'une ſi coupable folie !... Mais, on vient nous interrompre ; nous reprendrons cet entretien.

SCÈNE III.

OPHÉMON, VERCEIL, PICARD.

PICARD, *à Ophémon.*

MONSIEUR, le bonhomme Euſtache demande à vous parler....

OPHÉMON.

Que me veut-il ?.....

PICARD.

Je n'en ſais rien, Monſieur; mais il a l'air bien triſte: & je viens de rencontrer tout-à-l'heure Collette toute en larmes....

OPHÉMON.

Où eſt Euſtache?....

PICARD.

Sur la terraſſe....

OPHÉMON.

Allons, j'y vas..... (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

VERCEIL, PICARD.

VERCEIL.

ÉCOUTEZ, Picard..... Collette vous a-t-elle parlé?....

PICARD.

Oh, oui.... je ſuis ſon confident....

VERCEIL.

Comment!.... Eh bien?.... que vous a-t-elle dit? pourquoi pleuroit-elle....?

PICARD.

Ah, cela je l'ignore; elle n'a jamais voulu m'apprendre la cause de son chagrin....

VERCEIL.

Mais ses confidences?....

PICARD.

Vous y êtes plus interressé que vous ne pensez, Monsieur.....

VERCEIL, *troublé.*

Que voulez-vous dire?....

PICARD.

Vraiment oui, elle ne m'a tout avoué que parce qu'elle sait que vous avez des bontés pour moi, & que je lui ai promis ma protection....

VERCEIL, *vivement.*

Achevez donc, Picard....

PICARD.

Je vas vous conter des folies.... La pauvre

fille a la tête tournée.... Quoique ça elle eſt innocente & ſimple comme l'enfant qui vient de naître.....

VERCEIL, *avec impatience.*

Mais, au fait....

PICARD.

Eh bien c'eſt que ſon petit cœur s'eſt donné....

VERCEIL, *très-ému.*

Elle aime?.....

PICARD.

Oh, ſi vous ſaviez comme elle a rougi pour convenir de cela!.... Comme elle tortilloit ſon tablier avec une petite moue plus gentille!.... les yeux baiſſés, & des groſſes larmes qu'on voyoit reluire à travers ſes grandes paupières noires..... Je ne l'ai jamais trouvée ſi jolie!..... elle étoit à peindre....

VERCEIL.

Et.... vous a-t-elle nommé..... celui?....

PICARD.

Nommé!.... Oh, elle n'auroit pas pro-

noncé ce nom-là pour un Royaume .... Je l'interrogeois, & elle répondoit ſeulement de temps en temps, entre ſes dents, & bien bas : *Oui, Monſieur Picard.... C'eſt vrai, Monſieur Picard.... En vous remerciant, Monſieur Picard.*

VERCEIL.

Enfin ......

PICARD.

Enfin, Monſieur, vous voulez connoître l'amoureux, n'eſt-ce pas ?.... Ma foi, elle n'eſt pas de mauvais goût.... C'eſt le jeune André....

VERCEIL.

André ! ....

PICARD.

Juſtement, celui qui a gagné le prix aujourd'hui, un grand gaillard bien découplé, & le plus joli garçon du Village ; d'ailleurs, bon enfant, bien ſage, bien rangé..... n'allant jamais au cabaret, travaillant du matin au ſoir pour faire vivre une vieille grand'mère & deux ſœurs qui ſont à ſa charge, & auxquelles il donne tout ce qu'il gagne ; avec cela toujours

de belle humeur, & aimant Collette de toute ſon ame.

VERCEIL, *ſortant d'une profonde rêverie.*

Vous êtes ſûr qu'elle aime André?

PICARD.

Oh, pardi, très-ſur.... & elle ſe flatte, Monſieur, ainſi qu'André, que vous voudrez bien protéger leurs amours....

VERCEIL.

J'entends le Chevalier; allez, Picard, & dites à Collette que je m'occuperai du ſoin de ſon bonheur....

PICARD.

Grand merci, Monſieur, je m'en vas porter cette joyeuſe nouvelle à nos amoureux.... (*Il ſort.*)

VERCEIL, *ſeul.*

Elle aime André! un payſan!.... Elle pleuroit, dit Picard!...... André, ſans effort, a gagné ſon cœur, tandis que mes ſoins n'étoient pas même remarqués!...... Ah, je le vois,

ſans la conformité des eſprits l'amour ne peut exiſter !..... Moi-même je m'abuſois ſur mes ſentimens ! .... Heureux de reconnoître une ſi dangereuſe erreur avant qu'elle ait pu m'égarer ! ....

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, VERCEIL.

LE CHEVALIER.

AH, Verceil, je vous cherchois.... Je me ſuis occupé de vous depuis que je vous ai quitté.... J'ai vu Collette, je lui ai expliqué le projet que j'ai formé pour la faire venir à Paris, mais il faudra que vous lui parliez, car cette petite fille eſt auſſi ſimple & auſſi niaiſe qu'elle eſt jolie, &c....

VERCEIL.

Laiſſons cela, je vous en prie, je ne penſe plus à Collette ; mon père m'a fait ſentir les inconvéniens de cette coupable fantaiſie, & j'y renonce de très-bonne foi....

LE CHEVALIER.

Réellement ? ....

VERCEIL.

Rien n'eſt plus vrai. . . .

LE CHEVALIER.

Eh bien, dans ce cas, Collette ne viendra à Paris que pour moi, & je me charge de la conſoler de votre changement. . . .

VERCEIL.

Son père, ſoyez-en ſûr, ne conſentira point à ſon départ. . . .

LE CHEVALIER.

Je compte bien auſſi me paſſer de ſon conſentement. . . .

VERCEIL.

Quoi, prétendez-vous enlever Collette ?....

LE CHEVALIER.

Enlever, vous me faites rire . . . . ce mot ne peut s'appliquer à une petite créature de cet état. . . . . On enlève une fille de qualité, mais on *emmène* une payſanne. . . .

VERCEIL.

Fort bien; ſelon vous, la violence change de nom lorſqu'elle n'eſt employée que contre le foible ? ..... J'avoue que dans ce cas préciſément, il me ſemble que cet abus de la force, & cet eſpoir de l'impunité, lui donnent un caractère de baſſeſſe, qui en augmente l'atrocité.......

LE CHEVALIER.

Vous prenez tout au tragique..... Collette n'eſt point faite pour vivre dans une chaumière; je veux la produire & faire ſa fortune: ſont-ce là de ſi grands crimes? .... D'ailleurs, par les meſures que je prendrai, ſon père n'aura plus de droits ſur elle; je la ferai inſcrire à l'Opéra en qualité de Danſeuſe....

VERCEIL.

Danſeuſe! ..... Collette! .... Mais c'eſt une plaiſanterie; comment la recevroit-on?.... Elle ne ſait pas danſer.....

LE CHEVALIER.

N'importe, cela ſe fait tous les jours; c'eſt

un moyen très-ingénieux qu'on a trouvé, pour soustraire une jolie fille à l'autorité fantasque de parens obscurs.... Un bon Bourgeois trouveroit bien moyen de se remettre en possession de ses droits, mais cette possibilité existe-t'elle pour un pauvre rustre, aussi ignorant que grossier, & relégué pour toujours au fond de sa cabane?....

VERCEIL.

Non, je ne puis croire que vous me parliez sérieusement.

LE CHEVALIER.

Je vous donne ma parole d'honneur que je ne plaisante point....... Cet usage de faire inscrire à l'Opéra des petites filles qui ne savent point danser, est parfaitement établi, & cela, comme je vous le disois, dans la vue de les délivrer des poursuites de leurs parens. Moi, qui vous parle, j'ai fait recevoir deux Danseuses qui n'ont jamais fait deux pas de rigodon dans toute leur vie; l'une est la fille d'une Laitière, & l'autre d'une Loueuse de

chaises.... toutes deux affligées de quinze ans, & très-jolies, quoique cependant moins piquantes & moins fraîches que Collette.....

VERCEIL.

Eh quoi, le Gouvernement souffriroit que le vice & la rébellion filiale, eussent un asyle assuré, un refuge impénétrable à l'autorité paternelle? Une jeune infortunée de quinze ans, une enfant égarée par un infâme séducteur, s'y laissera conduire, & sa malheureuse mère ne pourra l'en arracher?...... Non, s'il est est vrai qu'un abus si vil & si honteux puisse exister, il est trop révoltant, il viole trop évidemment les droits les plus sacrés de la nature, pour n'être pas réprimé tôt ou tard.

LE CHEVALIER.

Vous oubliez, sans doute, *Monsieur de Verceil*, que cette énergique déclamation m'attaque personnellement; il est vrai que tout *ce pathos* n'est fait ni pour me choquer, ni pour me convertir; mais, par l'intérêt que je vous conserve, j'aime à croire que l'usage du monde vous

ôtera cette pédanterie de Collége, & vous rendra plus mesuré dans vos discours.

VERCEIL.

Trop de chaleur a pu m'emporter, j'apprendrai, peut-être, à ne pas m'y livrer imprudemment, mais je conserverai, je l'espère, le sentiment qui me l'inspire.

LE CHEVALIER.

Il faut sur-tout acquérir une connoissance qui pourra vous tenir lieu de beaucoup d'autres, & vous épargner quelques fâcheux désagrémens.... Apprenez donc à ne point oublier à qui vous parlez.... & qui vous êtes.

VERCEIL.

Je m'en souviens toujours & n'en rougis jamais. Je suis le fils d'un Marchand, qui, par ses talens, ses travaux & sa probité, a su acquérir une fortune considérable, & dont la modération, la bienfaisance, ont mérité l'estime publique, & même ont anéanti cette envie secrette & basse que trop souvent la Noblesse orgueilleuse & pauvre porte au bon-

heur d'un parvenu. Ainſi, Monſieur, quand le reſſentiment & la colère ne me reprocheront que ma naiſſance, je ſerai à l'abri de leurs inſultes, & de toute humiliation. Le ſang qui m'a donné la vie n'eſt pas illuſtre, mais il eſt pur, du moins, il a tranſmis dans mon cœur le goût des mœurs, l'amour de la vertu, & l'horreur du vice & des mauvais principes.

LE CHEVALIER.

Ah ça, *Monſieur de Verceil*, ceci devient trop plaiſant, trop comique, pour que je puiſſe m'en fâcher..... Vous avez une *abondance* & une emphaſe véritablement ſurprenantes! ... Je ne ſuis pas de votre force à beaucoup près; mais je vous avoue bonnement que je ne me reſſouviens pas d'un mot de vos longues tirades, ſi ce n'eſt que vous avez *le ſang pur*, & une invincible horreur, & une extrême compaſſion pour les jolies Danſeuſes de quinze ans..... *ces jeunes infortunées*, comme vous les appelez!..... Cela eſt charmant!... charmant!.... Parbleu vous aurez un prodigieux

ſuccès à Paris, avec ce ton-là ; que de réformes vous allez faire ! ..... Il n'y aura plus de *jeunes infortunées*, je prévois cela ; nous autres pervertis, nous ſerons baffoués, chaſſés honteuſement.... Pour ma part, je ſuis déjà battu d'une rude manière.... Le parti de la retraite eſt le ſeul qui me reſte, auſſi prudemment je vais le prendre..... Adieu, mon cher Verceil, ſans rancune, je vous aſſure, car vous m'avez donné une trop bonne hiſtoire à conter, pour ne pas vous pardonner la ſingularité de la choſe..... *(Il fait quelques pas pour s'en aller.)*

VERCEIL, *à part.*

Comment cette froide & puérile ironie a-t'elle jamais pu paroître mordante ou ſpirituelle?



SCÈNE VI.

OPHÉMON, LE CHEVALIER, VERCEIL.

OPHÉMON, *arrêtant le Chevalier.*

De grace, Monſieur le Chevalier, ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il, Monſieur Ophémon?

OPHÉMON.

D'une choſe dont je ne prendrois pas la liberté de vous parler, ſi mon fils n'y ſembloit intéreſſé. Mon Fermier Euſtache vient de me dire que vous aviez propoſé à Collette de l'emmener à Paris, & de la faire entrer à l'Opéra, en ajoutant que mon fils vous avoit prié de vous mêler de cette affaire....

VERCEIL.

Moi, mon père? Je me flatte que vous n'en croyez rien. Monſieur le Chevalier a fait cette étrange propoſition ſans me conſulter; je ne

lui ai pas caché, lorſqu'il me l'a communiquée, mes ſentimens à cet égard.

LE CHEVALIER, *embarraſſé.*

Je vous proteſte que je n'ai compté faire qu'une plaiſanterie ! .... Il eſt inoui que cette petite fille ait pris l'alarme ſur un mot que je lui ai dit en paſſant.... de gaieté.... de légéreté .... je n'ai pas mis la moindre importance à tout cela.... & même avec vous, Verceil, tout-à-l'heure, je m'amuſois à vous tourmenter; mais, au vrai, ce n'étoit qu'un badinage..... je vous le jure; car au fond, je penſe abſolument comme vous. Je vous prie, Monſieur Ophémon, raſſurez Collette & ſon père ſur mes prétendus mauvais deſſeins. Adieu, Monſieur Ophémon, je reviendrai, avant mon départ, ſavoir de vos nouvelles...... Verceil, nous chaſſerons enſemble au moins une fois j'eſpère.... (*Il fait quelques pas, Ophémon veut le reconduire.*) Eh bien vous moquez-vous? de grace ne prenez pas garde à moi; entre amis & voiſins, les complimens doivent être bannis.... Adieu, mon cher Verceil. (*Il ſort.*)

SCÈNE

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

OPHÉMON, VERCEIL.

VERCEIL.

ENFIN, du moins il ſent ſes torts, puiſqu'il voudroit les déſavouer ; c'eſt votre préſence reſpectable, mon père, qui l'en a fait rougir; je ſuis fâché que vous ne lui ayez pas fait une petite leçon....

OPHÉMON.

Elle auroit été déplacée. A ceux qui ne nous ſont rien, nous n'en devons donner que par notre exemple.

VERCEIL.

Mais, mon père, oſerois-je vous demander ſi Collette a penſé que la propoſition du Chevalier vînt de moi ?

OPHÉMON.

Non; ni elle, ni ſon père ne l'ont pu croire, d'autant mieux que le Chevalier n'a parlé que pour ſon compte, & ne vous a nommé qu'à la fin de l'entretien, & ſans dire que vous ſuſſiez

amoureux de Collette. Cette jeune fille a reçu sa proposition avec les larmes de l'innocence outragée & le plus grand mépris ; & au même instant elle a tout avoué à son père....

VERCEIL.

J'ai découvert qu'elle aime André, permettez moi, mon père, de donner au jeune homme deux mille écus, afin qu'Eustache consente à leur union.

OPHÉMON, *embrassant son fils.*

Je vous reconnois, mon fils ! .... Vous ne pouvez faire une plus digne action, & vous en serez récompensé par le bonheur de deux honnêtes familles .... & par la douce satisfaction que cette générosité fait éprouver à votre heureux père .... J'y veux participer, je me charge du trousseau de la mariée, & des frais de la noce. Allons leur annoncer ces bonnes nouvelles, ils sont encore tous rassemblés dans les jardins où l'on danse ; venez, mon cher fils. (*Ils sortent.*)

FIN.

LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GENEREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Madame DUCHEMIN.

DELPHINE, *Fille de Madame Duchemin.*

OPHÉMON.

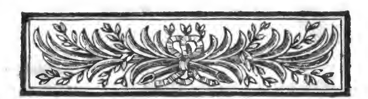
VERCEIL, *Fils d'Ophémon.*

CLÉANTE, *Ami de Madame Duchemin, & d'Ophémon.*

Le Marquis de LIMOURS, *Amî de Verceil, & amoureux de Delphine.*

FANCHON, *Servante de Madame Duchemin.*

La Scène est à Paris, chez Madame Duchemin.



LE PORTRAIT,

OU

LES RIVAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

.... Ma chi può mai, si ben dissimular gli affetti sui
Che gli asconda per sempre occhi altrui? *

Catone Metastase.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Salon.

OPHÉMON, CLÉANTE, FANCHON.

OPHÉMON, *à Fanchon.*

MADAME Duchemin & sa fille sont sorties?

* Mais qui peut dissimuler assez bien ses affections, pour les cacher toujours aux yeux des autres?

FANCHON.

Oui, Monſieur; y a déjà autour d'une heure; ainſi a ſeront bentôt de retour.

CLÉANTE.

Mademoiſelle Delphine n'eſt elle pas allée chez Madame la Vicomteſſe de Germeuil?....

FANCHON.

Juſtement; &, Dieu merci, c'eſt aujourd'hui la dernière ſéance.... c'te Dame-là a ben fait endever Mameſelle Delphine toujours.... Vla la troiſième fois qu'a fait recommencer ſon portrait; car a n'a pas voulu des deux premiers, parce qu'ils étoient reſſemblans comme deux gouttes d'eau. Vous la connoiſſez, Monſieur Cléante?....

CLÉANTE.

Madame de Germeuil? Oui. Je l'ai vu peindre ici la première fois.

FANCHON.

Eh ben, a diſoit toujours: *Les yeux ſont trop petits, la bouche trop grande, le teint trop*

brun.... Ma fine, pour c'te fois-ci alle eſt ben aiſe; car Mameſelle Delphine l'a fait ſi blanche & ſi jolie, que perſonne au monde ne la reconnoît. Et vla ce qui contente les Dames. C'eſt une drôle de fantaiſie qu'alles ont là.... Mais, Meſſieurs, excuſez.... n'y a-t-il pus rien pour vot ſervice?

CLÉANTE.

Non, Mademoiſelle Fanchon; en vous remerciant. (*Fanchon ſort.*)

SCÈNE II.

OPHÉMON, CLÉANTE.

OPHÉMON, *regardant à ſa montre.*

JE ſuis étonné que mon fils ne ſoit pas encore arrivé, il eſt midi....

CLÉANTE.

Delphine doit le peindre?....

OPHÉMON.

Oui; & j'imagine que cette première ſéance

pourra peut-être m'éclaircir plus d'un doute....

CLÉANTE.

Comment ? ....

OPHÉMON.

Vous, mon cher Cléante, qui logez dans cette maison depuis dix ans ; vous, le voisin & l'ami de Madame Duchemin & de sa charmante fille, se pourroit-il que vous n'eussiez pas observé des choses dont je suis moi-même si vivement frappé ?

CLÉANTE.

Quoi ! soupçonneriez-vous Verceil d'éprouver pour Delphine un sentiment trop tendre ?

OPHÉMON.

Vous-même, qu'en pensez-vous ?

CLÉANTE.

Mais, depuis quelque-temps, depuis trois mois sur tout, il est bien triste & bien rêveur ! .... & Delphine est si interressante, elle a tant de vertus, de graces, de talens.... Cependant votre fils pourroit-il se résoudre à devenir le

rival du Marquis de Limours, de ſon ami intime?....

OPHÉMON.

Cette paſſion, indigne de celle qui l'inſpiroit, ne fut qu'un égarement coupable....

CLÉANTE.

Il eſt vrai; le Marquis, ſenſible & généreux, mais impérieux & violent, oſa d'abord concevoir d'injurieuſes eſpérances: il outragea le vertueux objet qu'il adoroit; il s'attira ſon mépris & ſa haîne, & l'accès de cette maiſon lui fut interdit. Enſuite, il crut long-temps que le dépit, les préjugés & l'orgueil pourroient triompher de l'amour; cependant vous ſavez que dégoûté de la diſſipation & des plaiſirs, plongé dans la plus profonde mélancolie, il fuit le monde, & ne ſe plait qu'avec Verceil: cette conduite ſemble prouver qu'il aime encore Delphine. La réflexion & le temps guériſſent d'une fantaiſie, mais rendent plus profonde encore la vive impreſſion d'une paſſion véritable; & Verceil, le confident du Mar-

quis, Verceil, ſon unique ami depuis cinq ans, Verceil enfin, ſi généreux, ſi noble, ſi délicat, le trahiroit en ſecret, & ſeroit ſon rival? .... Non, je ne puis le croire....

OPHÉMON.

Il m'eſt doux, mon chet Cléante, de vous voir une telle opinion de mon fils, & je me flatte qu'en effet il la juſtifie. Malgré la diſtance extrême qui ſéparoit Verceil (le fils d'un Marchand retiré.) & le Marquis de Limours, la conformité d'eſprit & d'éducation, a ſu former entre-eux une amitié d'autant plus ſolide, qu'elle ne fut l'effet ni du haſard, ni des frivoles convenances de la ſociété, mais de l'eſtime & de la ſympathie. Mon fils a pour le Marquis l'attachement le plus ſincère & le plus tendre, il n'y a point de ſacrifices qu'il ne lui fît ſans héſiter; mais enfin, Delphine ne peut jamais être unie au Marquis. Mon fils, pour la gloire même de ſon ami, doit l'exhorter à triompher d'une paſſion que la raiſon condamne, & que tôt ou tard elle éteindra. Avec cette opinion Verceil ne ſeroit-il

pas excusable, si, malgré lui, sans doute, il aimoit Delphine en secret? Ce sentiment n'est qu'une foiblesse dans le Marquis; mais mon fils peut s'y livrer sans blesser ni les bienséances, ni les préjugés....

CLÉANTE.

Vous m'étonnez, je l'avoue. Delphine, il est vrai, doit le jour à d'honnêtes parens; elle étoit même née pour jouir d'un sort plus heureux; elle a reçu l'éducation la plus distinguée; cependant de funestes revers l'ont plongée dans la misère, elle n'a rien: son talent pour la peinture est devenu son unique ressource; & votre fils aura cent mille livres de rente!....

OPHÉMON.

En pourra-t-il mieux jouir qu'en les offrant à la vertueuse indigence, à la beauté ornée encore par tout le charme des talens?..... C'est au hasard que je dois la grande partie d'une fortune, dont la moitié auroit été plus que suffisante pour satisfaire tous mes desirs; il y a vingt ans que j'ai renoncé au négoce,

aux entreprifes; j'ai fu m'arrêter & borner mon ambition, de tous les mérites, le plus rare, peut-être, dans les gens de mon état favorifés de la fortune. Si les richeffes euffent ouvert mon ame aux defirs infatiables, elles m'auroient enlevé ce bonheur fi pur dont je jouis, la paix intérieure, doux & précieux fruit de la modération, ineftimable bien qui nous préferve à jamais des égaremens honteux de la cupidité, & de l'humiliante ivreffe que peut caufer un fort brillant & profpère. J'ai cent mille livres de rentes, que me refte-t-il donc à fouhaiter pour Verceil? une alliance? Un riche Bourgeois, en époufant une fille de qualité, hafarde fon bonheur, & n'ajoute rien à fa confidération perfonnelle.... Ainfi la femme qu'au fond du cœur je defirerois à mon fils, feroit une jeune perfonne d'une naiffance affortie à la fienne, diftinguée par fes vertus, fes graces, fes talens, & qu'une fituation malheureufe rendroit plus intéreffante encore.... Quelle félicité, de pouvoir à la fois tirer de l'obfcurité le mérite inconnu, fouf-

traire l'innocence aux entreprifes du vice, & récompenfer les vertus, en uniffant fa deftinée à celle d'une compagne aimable, dont la jufte reconnoiffance feroit le fûr garant d'une tendreffe vive & durable!....

CLÉANTE.

De tels fentimens vous rendent bien digne de cette confidération & de cette eftime univerfelle qui vous font accordées!...... Ah, Delphine en effet eft la femme que vous cherchez, &, fans doute, elle vous intérefferoit encore mille fois davantage, fi vous la connoiffiez comme moi.....

OPHÉMON.

Depuis un an je l'étudie avec foin, & je fuis également charmé de fon caractère & de fon efprit; la nobleffe, la fenfibilité qui la diftinguent, fon tendre refpect pour fa mère, fa douceur, fon égalité, toutes fes vertus enfin me font connues; une feule chofe m'arrête dans mes projets....

CLÉANTE.

Quoi? la paffion du Marquis?....

OPHÉMON.

Non ; car je ſuis ſûr qu'il y renoncera : mais je voudrois, avant de me déclarer, avoir la certitude que Delphine, préféreroit mon fils à tout autre ; & j'avoue que toutes mes obſervations ont été vaines juſqu'ici .... Cependant quelquefois j'ai cru remarquer que les regards de Verceil embarraſſoient Delphine ; je l'ai vu ſouvent rougir en lui parlant ; mais peut-être ai-je pris l'aimable timidité de la modeſtie, pour le trouble involontaire de l'amour ..... Je voudrois des ſignes moins équivoques, plus certains ..... Enfin, j'ai imaginé de lui faire peindre mon fils ; ſi elle l'aime, pourra-t-elle ſoutenir cette épreuve ſans ſe trahir ? Obligée de le fixer pendant une heure, ſes yeux ne décéleront-ils dans aucun moment le ſentiment de ſon ame ? ....

CLÉANTE.

J'en conviens, votre idée me paroit excellente, & ſi vous n'aviez pas d'auſſi bons deſſeins, je trouverois cette invention auſſi per-

fide qu'ingénieuſe. Mais, dites-moi, vous croyez que Verceil aime Delphine, & penſez-vous qu'il ſoit ſans eſpérance?....

OPHÉMON.

Verceil, abſolument dénué de toute eſpèce de préſomption, eſt auſſi timide que ſenſible; ainſi, quand le plus tendre retour lui ſeroit accordé, à moins d'un aveu poſitif, je crois qu'il ne s'en flatteroit pas. Cependant, il ſeroit poſſible que quelques circonſtances particulières l'euſſent éclairé ſur les ſentimens de Delphine, & c'eſt ce que vous pourriez découvrir mieux que moi: il a de la confiance en vous; il ſait d'ailleurs qu'ayant vu naître Delphine, vous avez pour elle la tendreſſe d'un père; &, ſans doute, s'il oſe ouvrir ſon cœur, il vous ſera facile d'en pénétrer tous les ſecrets.

CLÉANTE.

Eh bien, je le queſtionnerai dès-aujourd'hui, je vous le promets, ſi j'en puis trouver l'occaſion.... N'entends-je pas ſa voix?...

OPHÉMON.

Oui, c'eſt lui; puiſque Delphine n'eſt point encore rentrée, profitez de ce moment, parlez-lui; je vais vous attendre dans votre appartement; vous reviendrez m'y trouver....

CLÉANTE.

Fort bien; mais ſortez donc par le petit cabinet, afin de ne point rencontrer Verceil....

OPHÉMON.

Adieu, je vous laiſſe .... car il vient. ... (*Il ſort.*)

CLÉANTE, *ſeul.*

Oh, il cauſe avec Fanchon, cela peut durer long-temps; Fanchon n'eſt pas fille à laiſſer échapper une occaſion de parler...... Ah, cependant le voici.



SCÈNE

SCÈNE III.

CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL.

Mon pére n'eſt point ici ?

CLÉANTE.

Il avoit affaire, il eſt ſorti ; mais il reviendrà pour aſſiſter à la première ſéance de votre portrait.

VERCEIL.

Monſieur, avez-vous vu Madame Duchemin aujourd'hui ?

CLÉANTE.

Oui, ce matin, un moment....

VERCEIL.

Quelle eſtimable perſonne, que Madame Duchemin ! .... ſi bonne, ſi tendre mère !...

CLÉANTE.

D'autant plus reſpectable que ſon indigence n'eſt que l'effet de ſa probité. Elle n'étoit point

engagée à payer les dettes que ſon mari a laiſſées en mourant ; mais elle a voulu les acquitter toutes.... Accoutumée à l'aiſance, elle a ſu ſe faire à ſa pauvreté, & la ſupporte avec autant de courage que de nobleſſe.... Je vois, mon cher Verceil, combien vous êtes compatiſſant, ce détail vous émeut, & vous touche......

VERCEIL.

Je ne m'en défends pas. Pourquoi cacheroit-on l'intérêt ſi tendre que doit inſpirer la vertu malheureuſe ? Oui, je l'avoue, j'en fais gloire, j'ai pour Madame Duchemin le reſpect & l'attachement le plus vrai.... il n'y a rien que je ne fiſſe pour le lui prouver....

CLÉANTE.

Et Delphine ?...... vous ne m'en parlez point.... N'êtes-vous ſenſible qu'aux vertus de la mère ?.... Celles de la fille n'ont-elles fait aucune impreſſion ſur vous ?.... Comme vous rougiſſez !..... Cette queſtion eſt donc bien embarraſſante ?.....

VERCEIL.

L'intention qu'on ſuppoſe embarraſſe ſouvent plus que la vérité...... Je devine votre penſée.... & je m'afflige d'être ſoupçonné par vous de pouvoir trahir l'amitié.....

CLÉANTE.

Quoi! voulez-vous parler du Marquis? Mais ſa paſſion n'eſt qu'un outrage pour Delphine.....

VERCEIL.

Et ſi l'amour enfin l'emportoit ſur les préjugés?....

CLÉANTE.

Comment! il pourroit concevoir le projet d'épouſer Delphine? ..... Il ſe réſoudroit à braver ainſi l'opinion publique, le reſſentiment de ſa famille?....

VERCEIL.

Delphine elle-même obtiendra ſon pardon: qui pourra la connoître & ne pas excuſer les fautes qu'elle aura fait commettre!

CLÉANTE.

Mais si Delphine, insensible à l'ambition, préféroit peut-être au Marquis un autre objet plus aimable à ses yeux?....

VERCEIL, *vivement.*

Que dites-vous?.... Comment!.... Seriez-vous informé?.... Vous auroit-elle appris?....

CLÉANTE.

Non; je ne sais rien. J'ignore absolument les dispositions de son cœur....

VERCEIL, *à part.*

Hélas! quelle étoit mon erreur, & ma folle présomption!.... J'ai pu croire un instant!.... Ah, malheureux!....

CLÉANTE.

Vous pensez donc que le Marquis, avec des sentimens dignes d'elle, pourroit parvenir à lui plaire?....

VERCEIL.

Eh, ne mérite-t-il pas d'être aimé!.... Vertus, instruction, agrémens, naissance, for-

tune, il réunit tout...... Son ame eſt auſſi noble, auſſi généreuſe que celle même de Delphine; il a l'eſprit délicat & cultivé de Delphine, il a preſque tous ſes talens.... Enfin, Delphine & lui ſemblent formés l'un pour l'autre.... En dépit du caprice & de l'injuſtice du haſard & de la fortune qui les ſéparent, tant de conformité dans des avantages ſi rares & ſi réels, fait diſparoître une inégalité chimérique, & doit tôt ou tard les rapprocher & les réunir à jamais.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, VERCEIL, FANCHON.

FANCHON, *apportant un chevalet.*

MESSIEURS, avec votre permiſſion.... faut que j'arrange tout cet attirail - là......

CLÉANTE.

Oui, Fanchon, diſpoſez tout pour la ſéance.... Adieu, Verceil. Je vais un moment chez moi.... (*A part.*) Allons retrouver Ophémon, & lui rendre compte de cet entretien. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

VERCEIL, FANCHON.

VERCEIL, *à part.*

COMMENT aurai-je la force de m'acquitter de cette cruelle commiſſion !... Il veut la revoir, lui parler.... Elle y conſentira facilement ; elle l'aime en ſecret, j'en ſuis ſûr.... Ah Ciel !....

FANCHON, *arrangeant toujours le chevalet, la toile, les couleurs.*

Monſieur, ſans trop de curioſité..... c'eſt Monſieur qui va faire tirer ſon portrait ?....

VERCEIL.

Oui, ma chère Fanchon....

FANCHON.

Oh, je gage que Mameſelle Delphine vous attrapera au parfait....

VERCEIL.

Elle peint ſi bien !.... N'a-t-elle jamais fait ſon portrait ?

FANCHON.

Pardi ! ... vous ne ſavez donc pas? ....

VERCEIL.

Quoi donc ? ....

FANCHON, *ſe rapprochant, & d'un air de confidence.*

Sûrement a s'eſt peinte.... Y falloit qu'a fit une peinture pour une Egliſe, (car y n'y a qu'un an qu'a travaille en portraits) ſi ben donc que ne pouvant pas trouver une ſainte comme y faut, a prit ſon propre minois, qu'a mit d'abord ſur une petite toile : mais vla qu'un Monſieur ayant reluqué ça dans ſon cabinet, voulut l'avoir; & la fille qu'étoit ici avant moi, l'y donna pour je ne ſais combien d'argent.... Oh, Mameſelle Delphine fut piquée au vif; la fille fut renvoyée; & de cette affaire-là j'ai eu ſa place, parce que Madame Duchemin me connoiſſoit; car je ſuis la couſine de la ſœur de lait de Mameſelle Delphine.... Vla l'hiſtoire.... Oh, j'en ai vu ben d'autres, quoiqu'il n'y ait que huit mois que je ſuis ici ! .... A préſent

Mamefelle Delphine a des pratiques, ça va mieux; mais avant qu'a fût connue, tout ce qu'alle a fouffert! .... Dans la dernière maladie de fa chère mère, par exemple! .... Jéfus! .... a travailloit jour & nuit pour pouvoir payer le Médecin & le Sirugien : le jour a peignoit; quand venoit le foir, a copioit de la mufique, ou faifoit des broderies que j'allois vendre le lendemain matin. . . . Avec tout-ça, toujours auffi douce, auffi tranquille que fi de rien n'étoit.... *Mamefelle*, que je l'y fefois, *vous vous tuerez*. . . . *Non, non*, fefoit-elle, *c'eft pour ma mère, ça ne fauroit me fatiguer!* . . . .

VERCEIL.

Quel récit! . . . . Quels détails! . . . .

FANCHON.

Je crois qu'on frappe. . . . C'eft-elle, fûrement. . . . (*Elle crie.*) On y va. . . . (*Elle fort en courant.*)

VERCEIL, *feul.*

O Delphine! . . . . O fille incomparable!... Heureux, mille fois heureux celui qui peut vous

offrir un rang, un fort digne de vous!..... Mon cœur eſt oppreſſé.... mes larmes coulent malgré moi..... Cependant, j'en ſuis ſûr, le bonheur de Delphine pourra me conſoler de tout.... On vient...., Dieu, c'eſt elle!....

SCÈNE VI.

VERCEIL, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

PARDONNEZ-NOUS, Monſieur, de vous avoir fait attendre.... Mais, Monſieur votre père n'eſt point ici; il eſt ſans doute chez Cléante; j'y vais envoyer......

VERCEIL.

Auparavant, Madame, daignez m'accorder un moment d'entretien.....

DELPHINE.

Dois-je me retirer?....

VERCEIL.

Non, Mademoiſelle . . . . cette explication doit ſe faire en votre préſence.....

DELPHINE, *à part.*

Il paroît interdit. . . . . Que va-t-il nous apprendre. . . .

Madame DUCHEMIN.

Eh bien, Monſieur? . . . .

VERCEIL, *à part.*

Je tremble. . . . (*Haut.*) Je ſuis embarraſſé, je l'avoue. . . . Je crains votre méfiance . . . . . votre colère. . . .

Madame DUCHEMIN.

Vous m'étonnez . . . . de quoi s'agit-il donc?

DELPHINE, *à part.*

Que mon trouble eſt extrême!.....

VERCEIL.

Puis-je me flatter, Madame, que mon caractère vous ſoit connu, & que vous ne douterez ni de ma probité, ni de ma bonne foi? . . . .

DELPHINE, *à part.*

Ah, comment diſſimuler la vive émotion de mon cœur !.....

Madame DUCHEMIN.

Je ſuis perſuadée que vous juſtifierez toujours l'opinion que j'ai conçue de votre prudence & de vos ſentimens.... Ainſi, Monſieur, expliquez-vous, je vous en conjure.

VERCEIL.

Vous connoiſſez, Madame, la ſincérité de l'amitié qui m'unit au Marquis de Limours. Confident (malgré moi) de ſes égaremens, j'ai ſenti vivement ſes torts avec vous, & je n'ai pu, ſans une profonde douleur, voir mon ami s'avilir, en outrageant & méconnoiſſant la vertu. Depuis long-temps banni de votre préſence, le mépris l'a puni, mais n'a pu le guérir ; quelles ârmes devoit-il eſpérer de la raiſon, contre une paſſion qu'elle ne pouvoit qu'épurer, mais non détruire ! ..... Que dis-je, dont elle n'a fait qu'augmenter la violence......

DELPHINE, *à part.*

Qu'entends je, ô Ciel ! .... Ah, combien je me ſuis abuſée ! ....

VERCEIL.

Enfin, Madame, j'oſe vous répondre maintenant de la pureté de ſes intentions. ..... (*A part.*) Je ne puis achever ! ....

Madame DUCHEMIN.

Un tel changement, en effet, doit nous ſurprendre ! ....

VERCEIL, *à part, regardant Delphine.*

Delphine ! .... elle rougit ! Elle paroît attendrie ; ah, je l'avois prévu ! ....

Madame DUCHEMIN, *à Verceil.*

Quels ſont ſes projets, ſes eſpérances ?

VERCEIL.

Il vous conjure de l'entendre. .... Il vous a écrit, Madame, mais vous renvoyez toutes ſes lettres ſans les ouvrir ..... & le voyant au déſeſpoir, j'ai conſenti à vous parler. ...

(*à part.*) Quelle indigne foibleſſe! .... mes pleurs vont me trahir! ....

Madame DUCHEMIN.

Parlez, ma fille .... c'eſt à vous à répondre.....

DELPHINE, *vivement.*

Je n'héſiterai pas.... (*à Verceil.*) Dites, Monſieur, à cet ami qui vous eſt ſi cher ... à cet homme qui m'a ſi cruellement outragée, que je ne puis ni lui pardonner, ni le voir.... Voilà mes vrais ſentimens, & mon irrévocable réſolution....

VERCEIL, *à part.*

Quelle véhémence, quelle chaleur! ..... Ah, c'eſt-là le langage du dépit, & non celui de l'indifférence! ....

DELPHINE.

Et vous, Monſieur, je vous en ſupplie, daignez avoir pour moi l'égard de ne jamais me prononcer ſon nom.

VERCEIL.

Je vois, Mademoiſelle, que vous doutez de ſa vérité, cependant....

DELPHINE.

C'en eſt aſſez; ſouffrez que je termine cet entretien; vous demandiez une réponſe, je l'ai faite; ayez la bonté, Monſieur, de la rendre exactement à votre ami.

VERCEIL.

Vous ordonnez...... je dois obéir.... (*A part, en s'en allant.*) Hélas, je ne ſais que penſer, ni démêler ce qui ſe paſſe dans mon ame!.... (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

Madame DUCHEMIN.

TANT de vivacité me ſurprend, ma fille!... Pourquoi ce prompt refus? S'il eſt vrai que ſes intentions ſoient pures, pourquoi du moins ne pas l'écouter?.....

DELPHINE.

Non, Maman; c'eſt un nouveau piége, un indigne artifice, ſoyez-en ſûre.... Il ſemble que cet homme ne ſoit né que pour m'importuner, me tourmenter!..... Il me devient odieux..... Je ne puis en entendre parler de ſang-froid, j'en conviens.... Quand ceſſera-t-il donc de me perſécuter?.... Qu'il m'eſt inſuportable! Que je le hais!....

Madame DUCHEMIN.

Vous! connoître la haîne, Delphine?.... Eh quoi, cet affreux mouvement eſt-il fait pour votre ame? ..... Mais, dans le temps où le Marquis employoit toutes les reſſources de ſon eſprit pour vous ſéduire, vous ne vous vengeâtes que par le dédain; je ne vis en vous qu'un mépris froid & tranquille.... Pourquoi donc aujourd'hui, lorſqu'il vous aſſure de ſon repentir, lorſqu'on vous fait entendre qu'il conſent à vous élever juſqu'à lui, pourquoi cette agitation, ces tranſports violens?....

DELPHINE.

M'élever jusqu'à lui! ...... Non, non, jamais....

Madame DUCHEMIN.

Non, Delphine! c'est son projet, je n'en doute pas; après tout il a vingt-huit ans, il est son maître, il vous aime avec passion, qui peut l'empêcher de vous épouser?..... Blessera-t-il l'honneur en s'unissant à tant de vertus?.... Oui, le Ciel vous destine à cette brillante fortune, j'en ai l'heureux pressentiment. Mais quoi, Delphine, vous pleurez! ..... Je ne vous comprends pas! ....

DELPHINE.

Non, le bonheur n'est pas fait pour moi!... J'y renonce....

Madame DUCHEMIN.

Hélas, mon enfant, vous n'avez en effet connu jusqu'ici que l'infortune, & voilà cependant la première fois que vous me causez le mortel chagrin de vous entendre plaindre de votre destinée.

DELPHINE.

DELPHINE.

Ah, maman ! que ma vie s'écoule toujours auprès de vous.... que je reſte à jamais dans cette obſcurité qui me convient ; que ma mère m'accorde ſon indulgence...... qu'elle me conſerve ſa tendreſſe .... & je pourrai tout ſupporter !

Madame DUCHEMIN.

Dans quel état vous êtes, ma fille!..... Que ſignifient donc ces larmes amères, ce trouble affreux qui vous ſurmonte ?.... Vous le dirai-je, Delphine, je crois que vous vous abuſez ſur vos ſentimens pour le Marquis.... Vous n'oſez compter ſur ſa ſincérité, & ce doute produit une inquiétude & des craintes qui ne feroient pas ſi vives ſi vous étiez inſenſible.....

DELPHINE.

Moi, l'aimer ! Ah Ciel ! ....

Madame DUCHEMIN.

Tout me le prouve. Depuis qu'il ne vient plus ici, une triſteſſe ſecrette vous dévore, &

ſemble s'accroître chaque jour.... Enfin, l'eſpérance à préſent vous eſt permiſe. Mais avant cet inſtant, Delphine, comment avez-vous pu livrer votre ame à une paſſion ſi dangereuſe ; deviez-vous en laiſſer ignorer les funeſtes progrès à votre mère, à votre amie ? ... Deviez-vous négliger de lui demander des conſeils ? ...

DELPHINE.

Vos conſeils ! .... Ah, ſans doute, ils me ſont chers ; ſans eux je ne pourrois que m'égarer....

Madame DUCHEMIN.

La timidité ſeule vous a donc empêchée d'y avoir recours ? ....

DELPHINE.

Eh, quel autre motif me feroit mettre des bornes à la confiance que je vous dois ? ....

Madame DUCHEMIN.

Ainſi donc, Delphine, vous m'avouez que je ne me trompe point dans mes conjectures, & que le Marquis ne vous eſt pas indifférent ?

DELPHINE.

Lui! .... Non, non, maman, vous vous abusez.... (*A part.*) Ah, comment peut elle s'y méprendre! ....

Madame DUCHEMIN.

Ce désaveu n'est qu'un caprice ...... mais n'en parlons plus; dans cet instant vous n'êtes point à vous-même : terminons cette conversation, nous la reprendrons ce soir.... Il est tard, allons nous mettre à table; car puisque Verceil est sorti, vous ne pourrez le peindre qu'après le dîner. Venez, ma fille.

DELPHINE, *à part, en s'en allant.*

Un moment de plus, & j'allois tout avouer. (*Elles sortent.*)



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPHINE, FANCHON.

DELPHINE.

Ou ſont mes couleurs ?

FANCHON.

Les voici, Mademoiſelle, ainſi que la tôile.

DELPHINE.

Cette toile eſt trop groſſe, ces couleurs ne valent rien; allez dans mon cabinet m'en chercher d'autres.

FANCHON.

Pourtant, c'eſt avec tout ça que vous avez peint c'te Vicomteſſe....

DELPHINE.

Eh, faites ce que je vous dis....

FANCHON.

Ah, j'entends, c'eſt que vous voulez faire

queque chose de pus beau....... Ma fine, Monsieur de Verceil en vaut la peine, il a une phisionomie si revenante!.... & ça fait honneur à une peinture....

DELPHINE.

Allez donc, Fanchon.

FANCHON.

J'y cours. (*Elle sort.*)

DELPHINE, *seule.*

Ma mère!.... quelle est son erreur!.... Et je n'ai pas eu le courage de la désabuser!... Si j'avois osé lui déclarer plus tôt ma foiblesse, elle m'auroit guidée; elle m'auroit enseigné les moyens d'en triompher.... Quoi! j'aime, & j'ignore si je suis aimée; que dis-je, hélas, je suis sûre de ne pas l'être!.... Il sacrifieroit tout à son ami!..... Ah, que mon cœur est déchiré; que je suis humiliée, malheureuse, & mécontente de moi-même!....

FANCHON, *revenant.*

Mademoiselle, vla tout ce que j'ai trouvé.

DELPHINE.

C'est bon.... & .... & des pinceaux?

FANCHON.

Eh, les vla.....

DELPHINE.

Ils ſont déteſtables! .... Allez prendre ceux que vous trouverez dans le tiroir de ma petite table....

FANCHON.

Pardienne, Mademoiſelle, je ne vous ai jamais vue ſi difficultueuſe. (*Elle ſort.*)

DELPHINE, *arrangeant ſes couleurs ſur une palette.*

Je vais le peindre! ...., Comment le pourrai-je?.... moi qui jamais n'oſai fixer ce viſage aimable & doux, dont chaque trait pourtant eſt gravé dans le fond de mon ame!....

FANCHON, *revenant.*

Mademoiſelle, vla les pinceaux, ... & pis vot chère mère & toute la compagnie qu'arrivent....

DELPHINE, *à part.*

Ah, cachons mon trouble, s'il eſt poſſible!...

SCÈNE II.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, CLÉANTE, DELPHINE, VERCEIL.

OPHÉMON.

ENFIN, nous voilà tous aſſemblés! .... (*à Delphine.*) Mademoiſelle, pardonnez-moi de n'être pas venu plus tôt, quoique je fuſſe chez Cléante, mais j'attendois mon fils, & il rentre dans l'inſtant. A préſent nous ſommes à vos ordres.

Madame DUCHEMIN.

Tout eſt-il prêt, Delphine?

DELPHINE.

Oui, maman.

CLÉANTE.

Allons, allons, Mademoiſelle Delphine, à l'ouvrage.

VERCEIL, *à part.*

Comme elle a l'air triſte!....

OPHÉMON.

Ah ça, d'abord, Mademoiselle, il faut que vous ayez la bonté de placer mon fils.... là.... comme cela, vis-à-vis de vous, sera-t-il bien ?

DELPHINE.

Oui, Monsieur....

OPHÉMON.

Asseyez-vous, Verceil.....

VERCEIL.

Mais, ne suis-je pas un peu trop loin ?

CLÉANTE, *à Delphine.*

Faut-il qu'il se rapproche ?....

DELPHINE.

Mais.... comme il voudra.... (*Verceil se rapproche avec timidité.*)

DELPHINE.

Le jour en effet est mieux à cette distance.....
(*Verceil se rapproche encore un peu.*)

VERCEIL, *à part.*

Que mon ame est émue !.... Elle va donc

être forcée d'attacher ſes regards ſur moi, & je pourrai la contempler ſans contrainte!....

Madame DUCHEMIN.

Allons, ma fille, commencez (*Delphine prend ſa place; Verceil s'aſſied; Madame Duchemin s'aſſied auprès de ſa fille, tire de ſon ſac un ouvrage & travaille. Ophémon & Cléante reſtent debout, & vont tantôt derrière Delphine, & tantôt derrière Verceil. Après un moment de ſilence.*)

CLÉANTE, *bas à Ophémon.*

Regardez donc Delphine.... voyez donc comme ſes mains ſont tremblantes!.....

OPHÉMON, *bas à Cléante.*

Elle n'a pas encore oſé lever les yeux ſur Verceil!....

CLÉANTE, *haut.*

Mademoiſelle, vous êtes bien long-temps à broyer vos couleurs!.....

DELPHINE, *troublée.*

Il eſt vrai.... c'eſt que.... il fait ſi froid

aujourd'hui..... j'ai un engourdiſſement dans les doigts....

CLÉANTE.

En effet, votre main ne paroît pas bien ſûre!....

DELPHINE.

Je ſuis toujours comme cela.... (*A part.*) Je ne ſais ce que je dis!....

CLÉANTE.

Quoi! vos mains tremblent naturellement?.... je ne l'avois pas encore remarqué....

Madame DUCHEMIN, *travaillant toujours.*

Mais quels contes vous faites-là!.... Allons, ma fille, finiſſez donc....

DELPHINE, *à part.*

Je ne puis ſurmonter mon embarras!..... Ah; qu'ai-je entrepris!.... (*Elle commence à peindre.*)

(*Un grand ſilence.*)

OPHÉMON.

Mais, mon fils, quittez donc cette mine langoureuſe, votre portrait ſera d'une triſteſſe

mortelle.... Mademoiselle, ordonnez-lui de sourire, je vous en prie ....

DELPHINE.

Je ne veux point gêner Monsieur....... D'ailleurs, je trouve fort simple qu'il n'ait pas l'air gai; se faire peindre est une chose si ennuyeuse !....

VERCEIL.

Ennuyeuse ! quelle expression ! quand c'est vous, Mademoiselle, qu'on regarde & qu'on occupe ....

CLÉANTE.

Fort bien, voilà de la galanterie!....... Sûrement, Mademoiselle est très-bonne à voir, & il est très-doux de fixer son attention de telle manière que ce puisse être; mais cependant il faut convenir que de rester ainsi immobile pendant une heure, n'est pas une chose amusante .... & la preuve en est, mon cher Verceil, que depuis que vous êtes-là, vous avez changé vingt fois de visage ....

OPHÉMON, *regardant le Portrait.*

Venez voir, Cléante; en vérité je trouve déjà de la ressemblance dans cette ébauche....

CLÉANTE.

Mais oui.... beaucoup....

OPHÉMON.

Cela me fait un plaisir!.... J'attache un grand prix à ce Portrait, car je le destine à ma future belle-fille..... Et j'espère que je pourrai faire ce présent avant six mois....

VERCEIL.

Six mois, mon père!....

OPHÉMON.

Oh, je sais bien que vous n'avez nulle envie de vous marier!.... Il est d'une indifférence, d'une insensibilité!.... Mais cependant je dois lui rendre justice, je l'ai vu amoureux il y a cinq ou six ans....

VERCEIL.

Moi!....

OPHÉMON.

Oui, oui, & très-amoureux; c'étoit une première paſſion, & il n'y a que celle-là de véritable....

VERCEIL.

Une paſſion!....

Madame DUCHEMIN.

Qu'avez-vous Delphine?....

DELPHINE.

Maman.... j'ai perdu mon pinceau.... Ah, le voilà....

VERCEIL.

Une paſſion!.... Quel nom vous donnez, mon père, à un léger mouvement de préférence qui ne dura qu'un inſtant.... Oui, je crois bien qu'on n'aime qu'une fois dans ſa vie.... Mais ce n'eſt que lorſque le choix du cœur eſt approuvé par la raiſon.

OPHÉMON.

Tâchez s'il vous plaît de parler ſans tant

gesticuler ; vous vous tenez si mal que Mademoiselle depuis un moment ne fait qu'effacer.

CLÉANTE, *considérant le Portrait.*

La ressemblance vient à merveille ! ...... Cependant, Mademoiselle, ne trouvez-vous pas les yeux un peu trop grands ? ....

OPHÉMON.

En tout, il me semble que vous embellissez beaucoup mon fils ; ne le pensez-vous pas ?

DELPHINE.

Je le peins tel que je le vois. ...

Madame DUCHEMIN, *regardant le Portrait.*

C'est bien l'expression de sa phisionomie !.... En vérité, pour une seule séance, ce Portrait est surprenant.... Mais que nous veut Fanchon ?

SCÈNE III.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, VERCEIL, CLÉANTE, FANCHON.

FANCHON.

MADAME !....

Madame DUCHEMIN.

Quoi ? ....

FANCHON.

C'eſt Monſieur le Marquis de Limours qui a voulu entrer malgré moi....

DELPHINE, *ſe levant.*

Comment ! .... (*Tout le monde ſe lève.*)

FANCHON.

Tenez, le voilà.

(*Fanchon ſort après avoir rangé le chevalet dans un coin du Théâtre.*)



SCÈNE IV.

Madame DUCHEMIN, OPHÉMON, DELPHINE, CLÉANTE, VERCEIL, LE MARQUIS.

VERCEIL, *à part.*

O CIEL!....

LE MARQUIS, *à part.*

J'ose à peine approcher!....

(*Delphine veut sortir, le Marquis la retient par sa robe.*)

LE MARQUIS.

Ah, Mademoiselle, arrêtez..... daignez m'écouter un instant!....

DELPHINE.

Que signifie cette violence?....

LE MARQUIS.

De la violence!.... Ah, n'êtes-vous pas sûre de ma soumission!.... Je ne viens ici que pour vous rendre l'arbitre de mon sort,

pour

pour recevoir enfin les lois que vous voudrez me prescrire....

DELPHINE.

Eh bien, Monsieur.... ne me retenez point.... ne me suivez pas, & oubliez-moi.... (*Elle sort.*)

LE MARQUIS.

Quel mépris! .... (*A Madame Duchemin.*) Et vous, Madame, refuserez-vous aussi de m'entendre ? ....

Madame DUCHEMIN.

Souffrez, Monsieur, que j'aille rejoindre ma fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, VERCEIL, CLÉANTE.

LE MARQUIS.

AH! Verceil, quel parti dois-je prendre ?

VERCEIL.

Vous avez fait une grande imprudence en venant ici....

LE MARQUIS.

Mon cher Cléante.... Monſieur Ophémon, conſeillez-moi....

CLÉANTE.

Je vous conſeille, Monſieur, de renoncer à Delphine....

LE MARQUIS.

Y renoncer!.... Je ne le puis!....

OPHÉMON.

Mais quels ſont vos projets?

LE MARQUIS.

De tout faire pour elle.... Parlez-lui, je vous en conjure....

OPHÉMON.

L'attachement que j'ai voué à votre famille, Monſieur, ainſi qu'à vous, doit m'empêcher de faire une démarche contraire à votre gloire & à vos vrais intérêts.

LE MARQUIS.

Je n'ai donc plus d'eſpoir qu'en vous, Monſieur Cléante!

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous dire, Monſieur, que Delphine paroît trop prévenue contre vous, pour que je puiſſe me charger d'une ſemblable commiſſion.

LE MARQUIS.

A qui donc m'adreſſerai-je?

OPHÉMON.

Ne conſultez que la raiſon, elle ſeule doit nous guider, & peut nous conſoler des ſacrifices qu'elle exige. Venez, Cléante. (*Il ſort, Cléante le ſuit.*)

SCÈNE VI.

VERCEIL, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH BIEN, Verceil, ſuis-je aſſez humilié, avili!....

VERCEIL.

Je vous l'avois bien dit, Delphine a conſervé contre vous le plus vif reſſentiment....

LE MARQUIS.

Mais quand j'offre de réparer mes torts, mes injuftices; quand j'implore avec foumiffion la faveur légère d'un inftant d'entretien, me traiter avec tant de mépris! ..... L'avez-vous remarqué, Verceil? Quels regards dédaigneux elle a jetés fur moi! Elle m'ordonne de la fuir, de l'oublier..... Oui, je le dois; la vanité, la raifon, tout me le prefcrit.... Mais je ne puis vivre fans elle.... Cette abfence fi longue que je m'étois impofée, n'a donc fervi qu'à me faire connoître la force invincible du fentiment funefte qui me domine! .... Cher Verceil, je vois couler vos pleurs.... vous gémiffez de l'abaiffement honteux d'un malheureux ami.... Ah, croyez du moins que cette compaffion généreufe adoucit mes peines! ....

VERCEIL.

Si je vous plains! .... Ah, je conçois tous les tourmens de votre cœur déchiré!.... Eh bien, fuyons, quittons Paris.... Je fuis prêt à vous fuivre.... Je vous ai vu le projet d'aller

en Italie ; partons .... la dissipation d'un long voyage vous rendra peut-être à vous-même..... Disposez de moi ; vous êtes malheureux..... j'abandonne tout pour vous....

LE MARQUIS.

Ah, je connois ton cœur !.... Mais pourrois-je abuser à cet excès de ton indulgente & tendre amitié ?.... Pourquoi, cher Verceil, vous, heureux autant que sage, pourquoi renonceriez-vous aux charmes que Paris vous offre, pour vous associer aux chagrins d'un insensé que rien ne pourra guérir ! .... Cependant je partirai, oui, je vous le promets ; mais restez, je l'exige, je le veux....

VERCEIL.

Non, non, je vous suivrai .... je le desire avec ardeur, & j'y suis décidé..... Je vous conjure seulement de presser notre départ....

LE MARQUIS.

Pensez-vous que cette résolution puisse surprendre Delphine ?..... Croyez-vous qu'au fond de l'ame elle n'en soit pas piquée ?

VERCEIL.

Delphine a de l'élévation ; mais point d'orgueil....

LE MARQUIS.

Si j'étois sûr qu'elle n'eût que du dépit contre moi!.... si je pouvois me flatter de lui plaire & d'en être aimé!.... Du moins elle est incapable de tromper.... C'en est fait, je cède à mon destin!.... Je veux lui faire connoître mon cœur....

VERCEIL.

Que dites-vous?....

LE MARQUIS.

Vous voyez ma foiblesse, j'en rougis, mais ne puis la surmonter:...... Jusqu'ici je n'ai eu que des projets vagues : ce matin encore, je ne voulois voir Delphine que pour obtenir mon pardon, & lui donner l'espoir qu'un jour je pourrois lui sacrifier tous les préjugés qui s'opposent à mon bonheur..... A présent je suis décidé.... Qu'elle me rende son estime, qu'elle

me dise qu'elle pourra m'aimer, & je l'épouse sans différer davantage. . . .

VERCEIL.

Y pensez-vous ? . . . .

LE MARQUIS.

Mon parti est pris. Il seroit inutile d'essayer de le combattre. Vous m'avez dit déjà tout ce que la raison & l'amitié peuvent inspirer de plus solide ; vous employeriez désormais de vains efforts pour me dissuader. . . .

VERCEIL.

Et comment instruirez - vous Delphine de cette subite résolution ? Elle ne veut ni vous voir, ni recevoir vos lettres. . . .

LE MARQUIS.

Vous lui parlerez, mon cher Verceil. . . .

VERCEIL.

Qui, moi ? . . . .

LE MARQUIS.

Oui, voilà le seul service que vous puissiez me rendre. Vous lui direz que je l'aime plus

que jamais; que sa fierté & son noble ressentiment n'ont fait que redoubler un sentiment si tendre; & qu'enfin si son cœur ne m'est pas contraire, je lui demande à genoux de m'accorder sa main.... Mais, qu'avez-vous, Verceil, vous paroissez rêver, vous ne m'écoutez pas?....

VERCEIL.

Non, non, n'espérez point que je puisse accepter une semblable commission..... Eh, parlez, parlez vous-même; Delphine & sa mère, enchantées d'une proposition si formelle, n'hésiteront pas un instant.... (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Arrêtez..... où courez-vous?.....

VERCEIL.

Je ne sais....

LE MARQUIS.

Ah, Verceil, voulez-vous m'abandonner?

VERCEIL.

Je ne puis ni ne dois vous servir dans un

projet qui vous brouillera ſans retour avec vos parens, vos amis....

LE MARQUIS.

Vous me reſterez..... D'ailleurs, ne ſuis-je pas mon maître ?... Si le Ciel m'eût conſervé un père, une mère, je reſpecterois en eux les préjugés que je n'ai pas ; mais je ſuis libre ; j'aime, j'aime paſſionnément, depuis trois ans, l'objet le plus aimable & le plus vertueux ; rien n'a pu l'arracher de mon cœur ; je cède à ce penchant ſi doux ; quelle ame ſauvage pourroit me condamner, ou du moins me refuſer de l'indulgence ?

VERCEIL.

Mais en formant une alliance auſſi diſproportionnée, vous donnez l'exemple le plus dangereux....

LE MARQUIS.

Eh, jamais les méſalliances n'ont été plus communes ; ſi Delphine, avec une naiſſance encore au-deſſous de la ſienne, avoit deux cent mille livres de rentes, & que même elle n'eût

aucun des charmes qui la distinguent, quel grand Seigneur refuseroit de l'épouser?...... Eh bien, je ferai, par enthousiasme pour les talens & les vertus, ce que le seul amour de l'argent a fait faire à tant d'autres.... Enfin, n'en parlons plus, mon cher Verceil, je vous demande non des conseils, mais un service dont dépend tout le bonheur de ma vie.

VERCEIL, *à part.*

Ah, quelle pénible épreuve!....

LE MARQUIS.

Promettez-moi donc de voir Delphine, de lui parler aujourd'hui même....

VERCEIL.

Non.... je ne puis m'y résoudre......

LE MARQUIS.

Mais..... préjugés à part, blâmez-vous mon choix?

VERCEIL.

Moi, le blâmer!.... Ah, Delphine est digne du sacrifice que vous voulez lui faire!....

LE MARQUIS, *avec émotion.*

Croyez-vous que je ſois haï . . . . . & que ſon cœur ſoit prévenu pour un autre?

VERCEIL.

Si je l'euſſe penſé, je vous en aurois averti. Non, je ſuis perſuadé qu'elle recevra vos offres avec autant de ſenſibilité que de reconnoiſſance. . . .

LE MARQUIS.

Eh bien, mon ami, quand vous voyez que ma réſolution eſt inébranlable, qui peut donc vous empêcher de me ſervir? . . .

VERCEIL.

Tout autre, peut-être, parlera mieux que moi. . . .

LE MARQUIS, *avec étonnement.*

Comment! . . . . . Verceil . . . . . vous vous troublez . . . . Juſte ciel, que me laiſſez-vous entrevoir! . . . Je puis me vaincre . . . . je puis même me ſacrifier à l'amitié! . . . . mais ſi j'étois abuſé, trahi! . . . .

VERCEIL.

Trahi ! . . . . . Ce ſoupçon entre dans ton cœur, & ta bouche oſe l'exprimer ! . . .

LE MARQUIS.

Ah, pardonne. . . . . Ce lâche mouvement des ames baſſes, la défiance, n'eſt pas dans mon caractère, tu le ſais. . . . Mais j'ai la tête tournée . . . . je ne ſuis plus à moi. . . . Ah ; daigne excuſer la coupable imprudence d'un emportement paſſager ; va, je te connois, & m'abandonne à toi. . . .

VERCEIL.

Le mot cruel qui vous eſt échappé demande une explication, je vais vous la donner : je n'ai jamais remarqué que Delphine eût la moindre préférence pour moi ; je ſuis très-ſûr qu'elle ne peut imaginer qu'elle ait fait la plus légère impreſſion ſur mon cœur ; je deſire avec ardeur votre bonheur & le ſien ; voilà ce que je puis proteſter par tous les ſermens. . . .

LE MARQUIS.

Ç'en est assez .... cette explication même étoit inutile; en avez-vous besoin avec moi cher Verceil? ..... Un mot, un seul mot de vous, ne suffira-t-il pas toujours pour dissiper mes craintes, & me rendre toute la confiance que je dois à cette délicatesse, à cette exacte probité, qui, pour jamais, m'ont attaché à vous?.... Enfin, mon ami, accordez-moi mon pardon, & pour me prouver que je n'ai perdu aucun de mes droits, promettez-moi de parler à Delphine....

VERCEIL.

Mais le puis-je, quand vous m'avez soupçonné!....

LE MARQUIS.

Ah, fussiez-vous en secret mon rival, je m'en fierois à vous....

VERCEIL.

Vous ne vous tromperiez point .... mais voyez encore Cléante, peut-être voudra-t-il consentir....

LE MARQUIS.

Non, il m'a refusé; je n'ai d'espoir qu'en vous seul; d'ailleurs, après ce qui vient de se passer entre nous, je trouve une douceur extrême à vous donner cette preuve de confiance.....

VERCEIL, *à part.*

O Delphine! ....

LE MARQUIS.

Parlez.... répondez donc, mon ami.

VERCEIL.

Nous nous oublions ici.... Sortons, venez chez moi.... donnez-moi le temps de réfléchir....

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Verceil.... je ne vous quitterai point que je n'aye obtenu cette preuve touchante de votre amitié!

VERCEIL, *à part, en s'en allant.*

Hélas, à quelle extrémité je me trouve réduit!... (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPHINE, *seule.*

Enfin, me voilà seule!.... Ah, dans quelle affreuse contrainte s'est écoulé ce jour pour moi!.... Toujours au moment de me trahir!.... Verceil!.... se peut-il que l'excès de mon trouble lui soit échappé!.... Non, non, il ignore tout ce que j'ai souffert.... l'indifférence ne remarque rien. (*Elle s'assied vis-à-vis du Portrait de Verceil.*) Depuis tantôt sur-tout, j'éprouve un serrement de cœur, un abattement qui m'ôtent presque entièrement l'usage de la raison.... (*Elle regarde le portrait.*) Comme j'ai mal rendu ses traits!.... Ce ne sont point là ses yeux; ces yeux touchans qui expriment si bien toutes les vertus de son ame!..... (*Elle prend ses pinceaux, elle peint.*) Quelle tendresse il a pour son père!..... pour son

ami ! . . . . Ne peut-il donc aimer que ces deux ſeuls objets ? . . . . (*Elle peint toujours.*) Cependant aujourd'hui, à cette même place, deux fois j'ai cru le voir s'attendrir en me regardant ! .... Peut-être a-t-il pénétré mon ſecret ; peut-être me plaint-il ! . . . Quoi, je n'obtiendrois de lui qu'une humiliante compaſſion !... Ah que plutôt il ignore à jamais un malheureux ſentiment, que j'abjurerois, que je ſaurois ſurmonter, s'il devoit m'expoſer au tourment inſupportable d'en rougir à ſes yeux !.... Ah, s'il ſe croit aimé, je le déſabuſerai . . . . . oui, j'en aurai le courage ! . . . . On vient . . . . . eſſuyons mes pleurs. . . . . Dieu, c'eſt lui ! . . . .



SCÈNE

SCÈNE II.

DELPHINE, VERCEIL.

DELPHINE, *se levant avec effroi.*

COMMENT lui cacher que je m'occupois de lui, que je pleurois!...

VERCEIL, *à part.*

La voilà!... Ciel, donnez-moi la force de garder ma promesse!.... (*Il s'arrête.*)

DELPHINE.

Faisons emporter ce Portrait!.... Fanchon... Fanchon....

VERCEIL, *à part.*

Elle paroît agitée, troublée....(*Il s'approche.*) Mademoiselle, pardonnez.....

DELPHINE, *à part, détournant le visage.*

Fanchon.... Elle ne vient point, sortons.... Mes jambes tremblent.... je n'en puis plus!... (*Elle tombe sur sa chaise.*)

VERCEIL.

Dieu! .... Qu'avez-vous? .... Quelle pâleur! ....

DELPHINE.

Ce n'eſt rien.... j'ai penſé.... j'ai cru, lorſque vous êtes entré, reconnoître la voix du Marquis de Limours, &....

VERCEIL.

Et cette voix peut vous cauſer une auſſi violente émotion! .... (*Il tombe dans la rêverie.*)

FANCHON, *ſurvenant.*

Me voilà, Mademoiſelle; n'avez-vous pas appelé? ....

DELPHINE, *ſe levant.*

Oui.... emportez ce chevalet...

FANCHON, *regardant le Portrait.*

Ah, ah, vous venez d'y travailler encore....

DELPHINE.

Allez....

FANCHON.

Vlà les yeux tout finis.... Ma fine, à préſent, s'eſt Monſieur tout craché....

DELPHINE, *avec impatience.*

Mais, allez donc, Fanchon....

FANCHON, *à part, emportant le chevalet.*

Je ne sais sus quelle herbe al a marché aujourd'hui, je ne l'ai jamais vue grognon comme ça... (*Elle sort.*)

DELPHINE, *à part.*

Il rêve.... sachons ce qui l'occupe, & si j'ai détourné ses soupçons.... (*Haut.*) La frayeur que j'ai témoignée a paru vous surprendre, cependant, Monsieur, quand vous réfléchirez à la conduite de M. de Limours....

VERCEIL, *avec un sang froid affecté.*

Moi! Mademoiselle!.... je ne suis point surpris....

DELPHINE.

Je dois le haïr, vous le savez....

VERCEIL.

Le haïr!.... je n'ai nuls droits qui puissent me faire prétendre à votre confiance.... mais en même-temps, Mademoiselle, j'osois me

flatter de n'avoir jamais rien fait, qui dût vous décider à vouloir me tromper....

DELPHINE.

Comment!....

VERCEIL.

La haine dans un cœur tel que le vôtre ne peut produire des agitations si tumultueuses.... Je les reconnois ces vives & profondes émotions, je ne les ai que trop éprouvées!.... & jamais je n'ai su haïr....

DELPHINE, *à part.*

Qu'entens-je, ô Ciel!.... il aimoit.... il aime encore sans doute.... eh qui donc?....

VERCEIL.

Enfin, Mademoiselle, je me félicite d'avoir découvert votre secret.... j'étois chargé d'une commission qui m'embarrassoit.... je vous abordois avec crainte.... maintenant.... je suis rassuré....

DELPHINE.

Qu'allez-vous me dire?....

VERCEIL, *d'une voix foible & basse.*

Que le Marquis de Limours vous adore, & qu'il vous offre sa main....

DELPHINE, *à part.*

Il pâlit! .... Il rougit! .... Ah, que dois-je croire! ....

VERCEIL.

Il ne demande point qu'un nœud secret vous unisse.... il met sa gloire à vous aimer.... enfin j'ai fait ma commission.... (*à part.*) Je puis maintenant aller cacher ma foiblesse & mon désespoir.... (*Il fait quelques pas.*)

DELPHINE.

Et vous n'attendez pas ma réponse ?....

VERCEIL.

Ah, je la devine....

DELPHINE, *à part.*

Ses yeux se remplissent de larmes! .... Non, je ne m'abuse point! ....

VERCEIL, *à part.*

Depuis un moment, quelle joie vive & pure

anime tous ses traits ! .... Fuyons un spectacle qui me tue ! ....

DELPHINE.

Arrêtez....

VERCEIL.

Eh, pourquoi me retenir ?

DELPHINE.

Ma situation est embarrassante.... le doute.... & l'incertitude me troublent encore....

VERCEIL.

Il est doux, je le conçois, d'entendre répéter l'assurance qui nous charme.... Eh bien, Mademoiselle, vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être....

DELPHINE, *à part.*

Son dépit est visible, ce n'est point une illusion.... (*haut.*) A quoi dois-je me décider ? Que me conseillez-vous ?....

VERCEIL, *impétueusement.*

Moi, vous conseiller ! .... Ah ! c'en est trop !.... (*D'un ton plus calme.*) N'êtes vous pas

déterminée? .... Pourquoi donc cet artifice indigne de vous? .... Pourquoi chercher à dissimuler un penchant aussi raisonnable que légitime? ....

DELPHINE.

Non, je n'ai point d'artifice. ... je voudrois vous faire connoître mes sentimens.... mais une juste réserve m'empêche de m'expliquer....

VERCEIL.

Ne vous contraignez point.... cet aveu seroit superflu....

DELPHINE.

Je dois penser cependant. ... que vous auriez quelque plaisir à l'entendre....

VERCEIL, *avec une extrême contrainte.*

Je suis.... en effet.... sensible.... autant qu'il m'est possible, au bonheur du Marquis.... mais, Mademoiselle, à cet égard vous ne me laissez aucun doute.... je vais le rejoindre & vous l'envoyer....

DELPHINE.

Me l'envoyer !.... Non, non....

VERCEIL.

Il m'attend chez Cléante.

DELPHINE, *après un moment de réflexion.*

Eh bien qu'il vienne.... je lui parlerai....

VERCEIL.

Ah! je l'avois prévu.... Adieu Mademoiselle, (*à part.*) J'allois éclater !..... ah ! le repos, la raison, le bonheur, j'ai tout perdu! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE III.

DELPHINE, *seule.*

Enfin, j'ai donc lu dans son ame! .... Verceil ! il m'aimoit! & se sacrifioit à l'amitié! La récompense d'un si noble effort, de cet excès de générosité, il la trouvera dans mon cœur !.... Verceil! qu'il m'est cher!.... il m'aime !.... ce n'est point un songe, une illusion!.... Cependant il est sorti désespéré!... mais pouvois-je le désabuser, quand ma mère

ignore encore mes ſentimens ?.... Ah, j'en ſuis ſûre ! elle les approuvera, courons la chercher.... (*Elle fait quelques pas pour ſortir.*) La voici !.... mais Ophémon eſt avec elle ;.... je n'oſerai jamais m'expliquer devant lui.

SCÈNE IV.

OPHÉMON, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

OPHÉMON, *à Madame Duchemin.*

JE vois Delphine, elle vous apprendra ce que mon fils n'a pu nous dire....

Madame DUCHEMIN.

Delphine, Verceil vous quitte dans l'inſtant ?

DELPHINE.

Oui, maman....

Madame DUCHEMIN.

Nous venons de le rencontrer, il avoit l'air interdit, agité ; nous avons voulu le queſ-

tionner, il a pris la fuite sans nous répondre.

DELPHINE.

Maman.... le Marquis de Limours l'avoit chargé de me parler....

OPHÉMON, *regardant Delphine, à part.*

Quel air de satisfaction!... (*Haut.*) Eh bien, Mademoiselle, le Marquis vous offre sa main?... Qu'avez-vous répondu?....

DELPHINE.

Mais.... j'ai consenti à le voir.... il va venir sans doute....

OPHÉMON, *à part.*

Ah, tous mes projets sont renversés! ....

DELPHINE.

Je lui répondrai devant vous, maman.... J'allois tout-à-l'heure vous chercher, pour vous ouvrir mon ame toute entière....

Madame DUCHEMIN.

Tels que soient vos sentimens, ma fille, je vous laisse la liberté de disposer de vous-même, & je vous connois assez pour être sûre que

l'ambition n'aura jamais le pouvoir de vous décider ſeule dans votre choix.

DELPHINE, *baiſant la main de ſa mère.*

Ah, maman ! . . .

OPHÉMON, *à part.*

Et cependant ce n'eſt qu'à l'ambition qu'elle ſacrifie Verceil ! . . . . A quel excès je m'étois abuſé ſur ſon caractère ! . . . .

Madame DUCHEMIN.

On vient . . . . c'eſt le Marquis.

DELPHINE.

Maman, vous me permettez donc de lui parler ſans déguiſement ?.....

Madame DUCHEMIN.

Je vous le preſcris, & vous le devez. . . .

DELPHINE.

J'obéirai. . . .

OPHÉMON, *à part.*

Voyons quelle ſera la fin de tout ceci !.....



SCÈNE V.

LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, Madame DUCHEMIN, DELPHINE.

LE MARQUIS, *à Cléante.*

MALGRÉ l'espoir qu'on vient de me donner, je ne puis encore approcher d'elle qu'en tremblant!....

DELPHINE, *à part.*

Je ne vois point Verceil!....

OPHÉMON, *à Delphine.*

Voilà le Marquis..... Peut-être, Mademoiselle, desirez-vous ne lui parler qu'en présence de Madame votre mère?....

DELPHINE.

Non, Monsieur, restez.... vous ne pouvez ni me gêner, ni me contraindre....

LE MARQUIS.

Enfin, Mademoiselle, il m'est donc permis....

DELPHINE.

Souffrez, Monſieur, que j'oſe d'abord vous demander ce qu'on vous a dit? ....

LE MARQUIS.

Que vous étiez inſtruite de mes ſentimens, & que vous daignez conſentir à me voir.

DELPHINE.

J'ai cru, Monſieur, devoir cette déférence à l'honnêteté de vos intentions....

CLÉANTE, *à part, regardant Delphine.*

Elle a l'air bien contraint & bien froid!...

DELPHINE.

J'ai voulu enfin vous prouver ma reconnoiſſance & mon eſtime, les ſeuls ſentimens que vous puiſſiez attendre de moi....

LE MARQUIS.

Ils me ſuffiſent, ſi vous me laiſſez l'eſpérance, qu'avec le temps, il me ſera poſſible d'en obtenir de plus doux....

DELPHINE.

Ne pas les éprouver, & vous les promettre,

ſeroit vous tromper...... Non, Monſieur; quand vous daignez oublier la diſtance extrême qui nous ſépare, je ſerois indigne du ſacrifice que vous voulez me faire, ſi je l'acceptois ſans pouvoir vous offrir un ſentiment égal au vôtre.... Ah! ce que l'amour donne, l'amour ſeul peut le payer.... & je rougirois de vos bienfaits, ſi vous n'en trouviez pas tout le prix dans mon cœur....

LE MARQUIS.

Quel cruel diſcours, ô ciel!....

Madame DUCHEMIN, *à part.*

Ma ſurpriſe eſt extrême!....

OPHÉMON, *à part.*

Ah, quelle étoit mon injuſtice!.....

CLÉANTE.

Trop de délicateſſe, Delphine, peut-être vous égare....

DELPHINE.

L'ambition, ſans doute, s'expliqueroit autrement; mais je ne connois que le langage de l'honneur & de la vérité.

LE MARQUIS.

Je demeure confondu! .... Enfin, Mademoiſelle .... vous refuſez mes offres?....

DELPHINE.

Elles m'honorent, elles m'inſpirent la plus vive reconnoiſſance; mais je ne puis ni ne dois les accepter. Un jour, Monſieur, croyez-le, vous me ſaurez gré de ma franchiſe. Toute union diſproportionnée finit par être malheureuſe; quand la paſſion s'affoiblit, on commence à ſoupçonner d'ambition l'objet pour lequel on a tout fait, doute affreux, qui ſeul peut empoiſonner le bonheur le plus pur. ... D'ailleurs, n'avez-vous pas des parens, qu'une ſemblable folie auroit réduits au déſeſpoir; qui, moi, j'aurois pu me réſoudre à porter le trouble & la déſunion dans une famille heureuſe & reſpectable; je me ſerois expoſée aux malignes interprétations du monde, à cette envie ſecrette & baſſe qu'inſpire toujours une fortune inattendue? La calomnie m'auroit accuſée de manége, d'artifice, de

vous avoir féduit enfin.... Eh, comment s'entendre reprocher d'avoir avili ce qu'on aime!...... Je n'aurois pu fupporter cette réunion de peines, d'injuftices & d'humiliations....... Rien ne décourage, rien ne rebute l'ambition & l'intérêt; mais l'ombre d'un foupçon offenfant, flétrit & défefpère un cœur noble & généreux; non, ce fort brillant & malheureux n'étoit pas fait pour moi; & même, quand j'aurois partagé les fentimens dont vous m'honorez, j'ai trop de délicateffe, & d'orgueil peut-être, pour qu'il vous eût été poffible d'affurer jamais le bonheur de ma vie.

OPHÉMON, *à part.*

O trop heureux Verceil!....

Madame DUCHEMIN, *bas à Delphine.*

Ah, Delphine, devois-je fi tard pénétrer votre fecret?.....

DELPHINE.

Hélas, je n'ai jamais voulu vous le cacher!

LE

LE MARQUIS, *revenant à lui, après une profonde rêverie.*

L'étonnement, l'admiration . . . . la douleur . . . . . . le doute . . . . mille mouvemens confus & différens m'agitent tour-à-tour. . . . A quelle idée dois-je m'arrêter? . . . . . Quel ſentiment doit dominer dans mon cœur?....

OPHÉMON.

L'eſtime & la reconnoiſſance, que vous ne pouvez refuſer à tant de nobleſſe & de candeur.

LE MARQUIS, *d'un air égaré.*

Où eſt Verceil? . . . . Pourquoi ne m'a-t-il point ſuivi? . . . .

CLÉANTE.

Il eſt reſté chez moi . . . .

OPHÉMON.

Allez le chercher, mon cher Cléante, (*Bas à Cléante.*) mais ne le prévenez de rien....

CLÉANTE, *bas à Ophémon.*

J'entends.... ſoyez tranquille. (*Il ſort.*)

LE MARQUIS, *avec une fureur concentrée.*

Enfin, je ſuis haï.... mes offres ſont mépriſées.... l'amitié m'abandonne!.... je perds tout à la fois!.... Ah! Delphine, vous ſeule pouvez calmer le trouble affreux qui m'égare.... Si vous liſiez au fond de mon ame.... vous frémiriez de votre funeſte ouvrage.... Ce cœur que vous dédaignez n'eſt point peut-être au-deſſous du vôtre.... mais il eſt profondément bleſſé!.... Craignez des tranſports.... que la contrainte & l'incertitude rendent encore plus violens!... Craignez enfin l'œil pénétrant.... de l'amour & de la jalouſie!....

DELPHINE.

Que peut redouter l'innocence?..... Je m'affligerois de votre injuſtice; mais je n'en pourrois être effrayée.... Que vous ai-je promis? Vous ai-je trompé?.... De quoi vous plaignez-vous?....

LE MARQUIS.

Quel aſcendant vous avez ſur moi!... Quoi donc, devez-vous le conſerver encore, même

en m'ôtant toute espérance!..... (*A Madame Duchemin.*) Ah, Madame! Ah, Delphine! prenez pitié d'un malheureux, digne du moins de votre intérêt & de votre amitié....

Madame DUCHEMIN.

J'entrevois vos soupçons, & je vais vous répondre avec franchise. Jusqu'à ce moment je ne connoissois pas les vrais sentimens de Delphine; cet entretien vient de m'ouvrir les yeux: je crois, comme vous, que son cœur n'est plus libre; mais puisqu'il s'est donné sans mon aveu, il ne s'est point déclaré, soyez-en sûr; & celui qu'elle préfère ignore encore son secret.

LE MARQUIS, *accablé.*

Ah, Ciel!

OPHÉMON.

Un penchant involontaire peut-il exciter votre ressentiment?....

LE MARQUIS.

Vous le connoissez donc ce penchant?.... un ingrat, un ami perfide osa vous le confier?....

OPHÉMON.

Vous ſeul êtes ingrat quand vous doutez de lui! .... Le malheureux, conſumé par la paſſion la plus violente, ſe refuſa juſqu'à la douceur de m'en entretenir : j'ai ſu pénétrer ſon ſecret; mais il eut la force & la vertu de le cacher à celle qu'il adoroit.... Il vous ſacrifioit, ſans murmure, & l'amour, & le bonheur.... & vous l'accuſez! & vous le haïſſez!....

LE MARQUIS.

Seroit-il poſſible qu'il eût eu tant d'empire ſur lui-même !.... Voir chaque jour Delphine, l'aimer & ſe taire ! .... Ah, s'il eſt vrai, ſans doute, il eſt digne de ſon bonheur !.... En effet.... il vouloit aujourd'hui même partir avec moi, quitter Delphine! .... Il combattoit de bonne-foi ! .... Puis-je me le perſuader! .... Ah, Delphine, je n'en croirai que vous.... Parlez .... vous ſeule pouvez me convaincre, & me faire connoitre mon injuſtice?

DELPHINE, *avec douceur & timidité.*

Jamais votre ami ne m'a parlé que de vous.... Je penſois que l'amitié ſeule occupoit & rempliſſoit ſon cœur .... & lui, croit encore que je vous aime.... Voilà l'exacte vérité.

LE MARQUIS.

Il croit que vous m'aimez! .... Ah, qu'il ſera dédommagé des tourmens qu'a pu lui cauſer une ſi folle erreur! .... Mais je ne veux plus vous parler d'un amour inſenſé, qui ne pourroit déſormais que juſtifier votre haine!...

DELPHINE.

Ma haine! ...... Quelle injuſte & cruelle expreſſion; ah! plutôt, laiſſez-moi me flatter que mon amitié, ma tendre eſtime, pourront un jour vous conſoler..... Abjurez une foibleſſe indigne de vous.... Cet ami, qui vous fut ſi cher, vous a donné l'exemple du courage & de la généroſité; oſez l'imiter; en égalant ſa vertu, vous ceſſerez de le haïr; &, raccommodé avec vous-même, devenu l'objet

de notre admiration, vous oublierez facilement vos peines & l'amour.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je!..... Ah, qui peut vous réſiſter...... Oui, je juſtifierai vos deſirs & votre eſpérance...... C'en eſt fait, vous triomphez!...... Je pardonne à Verceil ſa félicité... Oui, je ferai plus... j'aurai le courage de l'en inſtruire..... Qu'il apprenne de ma bouche.... qu'il eſt aimé, & qu'il conſerve ſon ami....

DELPHINE.

Ah, Monſieur!... Mais, maman... dois-je avouer?...

Madame DUCHEMIN.

Je ne puis, ma fille, qu'approuver votre choix, ſi Monſieur Ophémon pouvoit conſentir....

OPHÉMON.

Douteriez-vous de ma réponſe & de ma joie!....

DELPHINE.

Eh bien, vous direz donc à votre ami, que sa tendresse pour vous, son affection pour son vertueux père, ont fait naître le penchant que j'ai pour lui! .... (*Elle lui tend la main.*) Et dites-lui encore, que l'excès de votre générosité, met le comble à mon bonheur.

LE MARQUIS.

Votre bonheur! ... Il deviendra le mien, n'en doutez pas! ... Delphine! .... Je vois couler vos pleurs! .... (*Il se jette à ses pieds en tenant toujours sa main.*) Ah! ne me plaignez plus; vous m'avez élevé au-dessus de moi-même! ....



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Madame DUCHEMIN, DELPHINE, LE MARQUIS, OPHÉMON, CLÉANTE, VERCEIL.

VERCEIL, *appercevant le Marquis aux genoux de Delphine.*

QUE vois-je; Ciel!..... Où m'avez-vous conduit?... Par quelle injuste tyrannie veut-on que je sois témoin!.... Ah, laissez-moi fuir!....

LE MARQUIS, *se levant & courant l'arrêter.*

Arrête, Verceil!....

VERCEIL.

En vain vous voulez me retenir!.... Je vous dis un éternel adieu....... Sachez enfin tout ce que j'ai souffert..... Ne me retenez plus.... Connoissez votre rival!.....

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

Reconnois ton ami, apprends ton bonheur, Delphine est à toi!....

VERCEIL.

Dieu! ....

LE MARQUIS.

Elle t'aime! .... Sois heureux, tu le mérites, & que la main de l'amitié vous unisse!.....

VERCEIL.

Delphine! .... mon ami! .... Se pourroit-il! ....

CLÉANTE.

Quel heureux changement!.....

OPHÉMON.

O mon fils, tous mes vœux sont exaucés!....

VERCEIL.

Et vous consentez! .... & Delphine! .... Non, l'on me trompe, l'on m'abuse! ..... Ah, mon père!....

Madame DUCHEMIN.

Parlez, ma fille!.....

DELPHINE, *à Verceil.*

Quand l'amitié généreuſe a daigné me ſervir d'interprète, pouvez-vous encore conſerver quelque doute?.....

VERCEIL.

Delphine, vous m'aimez!..... Delphine eſt à moi!...... Mais, grand Dieu!..... trop cher & trop ſenſible ami... que deviendrez-vous? Ah, je n'oſe me livrer à mes tranſports!.... Vous êtes malheureux, mon bonheur me paroît un crime!..... Quoi, les tourmens que j'éprouvois tout-à-l'heure ont paſſé dans ton ame!..... Cette idée me déchire, elle empoiſonne toute ma félicité!....

LE MARQUIS.

Peux-tu t'affliger ſur mon ſort, quand je conſerve un ami tel que toi, & quand j'obtiens l'eſtime de Delphine. Plus le ſacrifice que je fais eſt pénible, plus il doit me ſatisfaire & m'enorgueillir! Ah, Verceil, vous avez trop d'élévation pour pouvoir vous étonner de l'empire de la raiſon, & pour plaindre le cœur qui

triomphe de lui-même !.... Delphine, Verceil, chers objets de tous les ſentimens de mon ame, ſoyez heureux, je le ſerai par vous..... J'ai perdu les illuſions fragiles de l'amour, mais l'amitié me reſte ; j'ai retrouvé la vertu.... Ah, voilà les véritables ſources de la paix & du bonheur.

(*La toile ſe baiſſe.*)

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le quatrième Volume du *Théâtre à l'uſage des Jeunes Perſonnes*, faiſant partie des Œuvres de Madame la Comteſſe * * *, & je n'y ai rien trouvé qui ne doive tourner au profit des mœurs & de la vertu. A Paris, ce 4 Octobre 1779.

TERRASSON.

A PARIS,
De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT, rue de la Harpe, près Saint Côme. 1780.



